ZOO

www.zoolemag.com

Le premier culturel BD

GRATUIT

0€

Debaser
Japan Expo
Pink Diary
Hulk...

n°14 juillet-août 2008

REGIS PENET

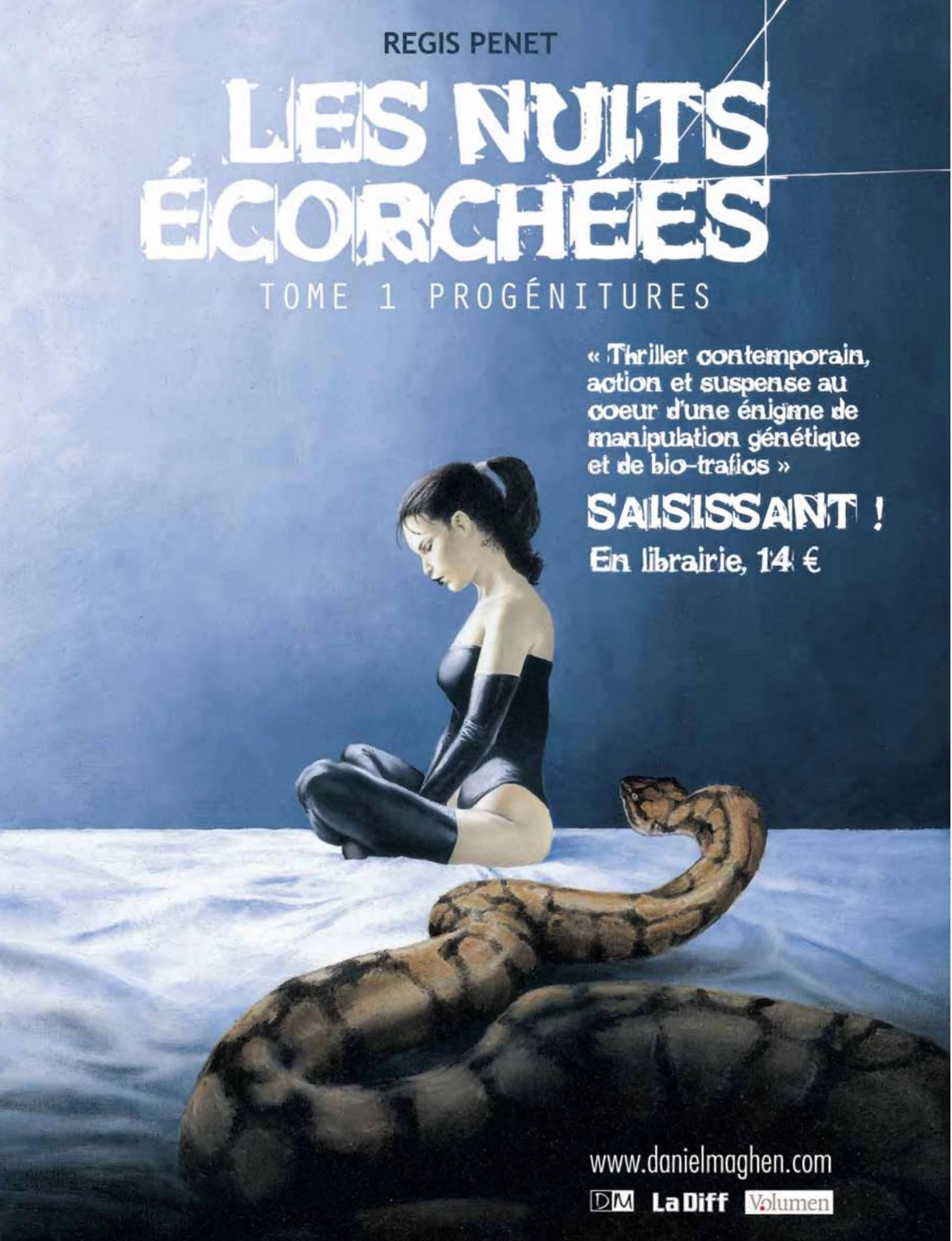
LES NUITS ÉCORCHÉES

TOME 1 PROGÉNITURES

« Thriller contemporain, action et suspense au coeur d'une énigme de manipulation génétique et de bio-trafics »

SAISISSANT !

En librairie, 14 €



www.danielmaghen.com

DM La Diff Volumen

Éditorial

C'est l'été ! L'occasion de commencer à s'éparpiller sur les plages et dans les champs, avec des lunettes de soleil (espérons-le !), une limonade, un bon livre ou – mieux – une pile de bonnes BD.
Oui, sauf que les sorties BD sont traditionnellement plus maigres en cette saison, les éditeurs craignant (à juste titre ?) que les vacanciers ne boudent leurs librairies favorites pour leur préférer les terrasses de café ou la baignade.
Le résultat est qu'en septembre, à la «rentrée BD», vous ne saurez plus où donner de la tête (et de la tirelire) tant les étals seront, cette fois-ci encore, encombrés de nouveautés. Bon, c'est comme ça.
Il y a quand même un certain nombre de sucreries à bulles à se mettre sous la dent ces jours-ci et nous en chroniquons quelques-unes. Il n'est par ailleurs jamais inopportun de se (re)pencher sur certains grands classiques ou d'essayer un genre nouveau : pourquoi pas le manga (si vous n'êtes pas un lecteur de manga), désormais bien installé en France et qui fait des émules parmi nos jeunes auteurs ? Pourquoi pas la BD européenne (si vous êtes un lecteur de manga) ?
Les cinéphiles, eux, aiment aussi bien le cinéma d'auteur, d'action, étranger, classique... Pourquoi les amateurs d'histoires en images n'aimeraient-ils pas plusieurs genres à la fois ? C'est en tous cas le nôtre (de cas). Vous trouverez donc, comme à l'habitude, plusieurs genres abordés dans ce numéro de *ZOO*, qui consacre une bonne partie à Japan Expo, sur lequel nous sommes abondamment distribués. Et tant qu'à parler d'Asie, autant y inclure L'Orient et (le) Tibet (cf.P.44) !
Bonnes vacances, et si vous vous voulez vous assurer de ne pas manquer les prochains numéros de *ZOO*, nous vous donnons désormais la possibilité de vous abonner pour un prix symbolique (cf. P.31).

OLIVIER THIERRY

ZOOmmaire

ZOO est édité par
Arcadia
45 rue Saint-Denis
75001 Paris

Régie publicitaire :
pub@zoolemag.com

Envoyez vos contributions à :
contact@zoolemag.com

Directeur de la publication & rédacteur en chef :
Olivier Thierry
Rédacteur en chef adjoint, secrétaire de rédaction & maquettiste :
Olivier Pisella
redaction@zoolemag.com
Rédaction de ce numéro : Hélène Beney, Julien Foussereau, Boris Jeanne, Louisa Amara, Jérôme Briot, Olivier Pisella, Jean-Marc Lainé, Christian Marmonnier, Thierry Lemaire, Kamil Plejwaltzsky, Olivier Thierry, Jean-Philippe Renoux, Michel Dartay, Wayne, Didier Pasamonik, Yannick Lejeune
Couverture : Raf
Strips et dessins : Fabcaro, Étienne M, Thierry Sandrine, tibo Soulcié, Sylvain Delzant
Publicité : pub@zoolemag.com
Éditeurs BD : Marion Girard, marion@zoolemag.com
Autres annonceurs : Anne-Line Andry, anne-line@zoolemag.com

ZOO paraît la 2e semaine de chaque mois impair

Dépôt légal à parution.
Imprimé en France par ACTIS.
Les documents reçus ne pourront être retournés.
Tous droits de reproduction réservés.

www.zoolemag.com

RUBRIQUES

P.4 - News
Le Petit Prince par Sfar, Prix Asie-ACBD 2008...

P.6 - En couverture
Debaser - Japan Expo 2008 - Point sur le marché manga en france

P.11 - Éditeur
Ankama

P.12 - BD & Société
Multiplication des niches BD

P.16 - BD asiatique
Pink Diary - 21st Century Boys

P.18 - Art & BD
Dave McKean

P.20 - BD jeunesse
Zazie dans le métro

P.21 - BD US
Eisner - Hulk

P.24 - Ciné & BD
Hulk - Carnets de Voyages - Dark Knight

P.44 - Zoologie
Le Flagada

P.45 - Sexe & BD
Premières fois

P.46 - Redécouverte
Luc Orient

P.47 - Portrait
Tibet

P.48 - Strips

ACTU BD

P.28
Rahan

P.30
Couleur de peau : Miel

P.32
Après la nuit

P.34
Entretien avec Boucq

P.36
Sinbad

P.38
Le roi des mouches

© Lécureux

© Raf / ANKAMA ÉDITIONS

© Jenny / DELCOURT

Le deuxième Prix Asie-ACBD remis au Japan Expo 2008

SHINANOGAWA © Kazuo Kamimura 2005 © Hideo Okazaki 2005

EXTRAIT DE "LE FLEUVE SHINANO" TOME 3 - ASUKA

Connue pour ses rapports annuels et ses choix exigeants, l'ACBD (Association des Critiques et journalistes de Bande Dessinée) remet pour la deuxième année consécutive le Prix Asie-ACBD dans le cadre du salon Japan Expo. L'an passé, c'est *Gen d'Hiroshima* de Keiji Nakazawa qui a été primé. Quel album lui succèdera ? Cinq ouvrages issus du continent asiatique, parus en France entre juillet 2007 et juin 2008, ont été présélectionnés par les membres de l'ACBD. Le lauréat sera connu le samedi 5 juillet à 12 heures.

OLIVIER PISELLA

Prix Asie-ACBD 2008 Sélection :

Les Fils de la terre,
de Jinpachi Mori et Hideaki Hataji (Delcourt-Akata)
Le Fleuve Shinano,
de Kazuo Kamimura et Hideo Okazaki (Asuka)
La Forêt de Miyori,
de Hideji Oda (Milan Kankô)
Shiori & Shimiko,
de Daijirô Morohoshi (Bamboo/Doki-Doki)
Le visiteur du Sud : le journal de Monsieur Oh en Corée du Nord,
de Oh Yeong Jin (FLBLB)

Gang des talents

Initiative à suivre (dans tous les sens du terme): la Caisse d'Épargne a lancé un concours destiné à récompenser, mais surtout à encourager et épauler, les jeunes talents qui ont déjà quelques albums de BD à leur actif. Les six lauréats, parmi les 33 sélectionnés, se verront accompagnés pendant l'année au travers d'évenements, rencontres, festivals, mises en avant de leur nouvel album chez les libraires... Une manière originale d'aider ces auteurs, différente du traditionnel «chèque du vainqueur». Le jury comprenait entre autres Régis Loisel, Jean-David Morvan et Luc Besson. Les six sélectionnés sont : Alexis Dormal, Kerascouet, Eve Tharlet, Yannick Corboz, Patrick Essono Nkouna et Joël Alesandra. Pour avoir plus d'infos, suivez les prochains numéros de *ZOO*.

OLIVIER THIERRY

Le prince de la BD dans Télérama

© Joann Sfar / GALLIMARD

Il y a certains livres qui racontent des belles histoires et d'autres qui, en plus, les créent. C'est le cas du *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry. Lorsque Joann Sfar perd sa mère, il n'a que trois ans. Son grand-père ne trouve qu'un moyen pour lui faire surmonter son chagrin : la lecture du *Petit Prince*. Lorsque Brigitte Findakly arrive en France en provenance d'Irak, elle ne parle pas un mot de français. Pour apprendre les rudiments de la langue, elle choisit un ouvrage : le *Petit Prince*. Lorsque les éditions Gallimard décident d'adapter leur best-seller (80 millions d'exemplaires vendus dans le monde depuis 1946 !) en BD, elles font appel au premier pour le dessin et à la seconde pour la couleur. La boucle est bouclée, le destin est en marche, les gorges se nouent d'émotion. Et *Télérama* dans tout ça ? Et bien le magazine prépublie les 48 premières pages de ce conte de fée jusqu'au 20 août prochain. La sortie de l'album de 112 pages est prévue pour le 18 septembre.

THIERRY LEMAIRE

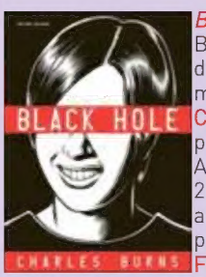
BRÈVES

Le stakhanoviste portail de bande-dessinée en ligne 30JoursdeBD.com s'octroie une pause estivale à partir du 1er juillet. Il en reste néanmoins très actif, car il proposera pendant cette relâche de découvrir les créations et auteurs issus de la BD alternative et de nombreux fanzines fameux ou prometteurs (Onapratut, Ribozine, Rien À Voir...).
Infos sur :
http://www.30joursdebd.com

Quand Blogs BD et Jeu de société se rencontrent ? Une drôle d'initiative participative a été lancée le 14 juin par le site Webcomics.fr : Le jeu «*Preum's !*» autour de l'univers des Blogs BD. Créé par Alexandre Poyé, et relayé par le site, le jeu bénéficie de la création de sets de cartes par des blogueurs, qui sont téléchargeables à leur guise par les joueurs. Webcomics cherche évidemment de nombreux blogueurs pour enrichir la collection et porter le projet...
Infos sur :
http://preums.webcomics.fr

Les éditions Warum, label indépendant, lancent ironiquement une collection grand public, intitulée *Vraoum !*. Au menu, deux premiers titres : le fugace et intime *La Boucherie* de Bastien Vives, et le délirant *Homme qui pleure et Walkyries* de Monsieur Le Chien.
Infos sur : http://www.warum.fr

Le fanzine Rien À Voir prépare son N°16. 36 pages sur le thème «Enfantillage(s)», avec une couverture signée Allan Barte. Parution prévue début septembre.
Infos sur :
http://rien-a-voir.over-blog.fr



Black Hole, la BD underground, dérangeante mais culte de Charles Burns, primée à Angoulême en 2007, devrait être adaptée à l'écran par David Fincher, le réalisateur de *Seven* et *Fight Club*. Naviguant entre fantastique, radiographie sociale et film noir, c'est assurément la plus intrigante des sorties prévues pour 2009.

Il arrive enfin, après une longue attente : le numéro 7 de la revue Nekomix est présenté à Japan Expo. Pour l'événement, le recueil est entièrement en couleurs, et 19 auteurs (dont Boulet, Amandine, Drac, Erwann Surcouf, Phicil...) traitent du thème du cinéma sur 72 pages essentiellement de BD, mais avec aussi quelques articles, interviews et même une recette de cuisine !

WAYNE

S.E.F.a
I ♥ JULY!!
Chibi
Japan Expo
VOLUME 2
31.10 > 02.11.2008
PARIS-EST MONTREUIL
Le Chibi Festival du Manga et de l'Anime est de retour!
www.chibi-japan-expo.com
Boutiques • Editeurs • Fanzines • Activités • Cosplay • Projections • Conférences • Auteurs • Jeux Vidéo
Accès : Métro Ligne 9: Station Robespierre • Voiture: 5 mins de Porte de Montreuil • Adresse: PARIS-EST MONTREUIL 128, rue de Paris 93100 MONTREUIL
Horaires d'ouverture : Vendredi : 13h-19h • Samedi : 11h-19h • Dimanche : 11h-19h
Tarifs : Vendredi : 9€ • Samedi : 12€ • Dimanche : 10€ • Forfait Vendredi+Dimanche (uniquement en préventes) : 18€ • Forfait 3 jours : 25€
Réseau BILLETEL : FNAC, Carrefour, Géant, Le Bon Marché, Système U, 0 892 684 694 (0,34€/min), www.fnac.com Location Belgique: Fnac, 0 900 00 60, www.fnac.com
Réseau TICKETNET : Auchan - Cora- Cultura - E.Leclerc - Virgin Megastore - www.ticketnet.fr - 0 892 390 100 (0,34€ TTC/min)

Le rock comme dernier rempart

À l'occasion de Japan Expo 2008, l'éditeur Ankama lance la nouvelle série *Debaser*, créée par Raf. *Debaser* s'annonce comme le fer de lance de la nouvelle collection pilotée par Run (*Mutafukaz*) – le Label 619 – au sein d'une maison d'édition qui affirme de plus en plus sa place dans les cultures alternatives, comme en témoigne sa récente association avec la chaîne de télé Nolife.

© Raf / ANKAMA ÉDITIONS

Run, auteur phare de l'éditeur Ankama, bénéficie d'une excellente réputation grâce à sa série *Mutafukaz* (cf. *ZOO* n°10). Auréolé de ce succès, il se voit aujourd'hui confier une collection au sein d'Ankama : le Label 619, dont les ouvrages promettent d'avoir pour dénominateur commun des graphismes et des thèmes modernes et innovants, inspirés de cultures urbaines et alternatives. *Debaser* est l'un des tout premiers projets à voir le jour. Les amateurs de rock reconnaîtront sans doute dans ce titre l'intitulé d'une chanson des Pixies, première piste de l'album *Doolittle* (1989). «*Les Pixies ont bercé mon adolescence et le sens du mot* "debaser" *(celui qui détruit les bases) collait tout à fait à la personnalité du héros, Joshua*», explique Raf, la jeune auteur de cette nouvelle série. Raphaëlle Marx, alias Raf, aura 26 ans cette année. Diplômée en communication visuelle à Paris en 2006 (école Intuit/Lab), elle était jusqu'ici inconnue hors des milieux spécialisés, sur Internet ou dans le fanzinat. C'est justement par ce biais qu'elle a fait la rencontre de Run au Japan Expo 2007 : «*J'ai donné un de mes fanzines à Run, qui a bien aimé et m'a proposé de faire mon projet de BD chez Ankama. Je considère Run comme un auteur de BD très talentueux et me sens pleinement dans mon élément dans le Label 619.*», raconte-t-elle.

Une heureuse rencontre, et des débuts plus qu'encourageants. Dès les premières pages, *Debaser* marque le lecteur par un ton cru et des graphismes à forte personnalité, ceux-ci évoquant le manga et s'inscrivant dans une tradition proche de celle du graff'. Le récit se situe dans un futur proche : la France de 2020. Une société devenue très aseptisée, violemment sécuritaire et dramatiquement uniformisée. Un futur qui semble en fait à peine fictif tant il s'inscrit dans l'actualité ; Raf n'a finalement fait qu'accentuer les travers et les grandes tendances de notre époque. En 2020, la police est constituée de milices violentes incarnées par des hordes de brutes-cyborgs, chacun aspire à devenir une icône télévisuelle, le divertissement est roi, la chirurgie esthétique est préconisée pour les filles : elle est une marque de richesse et tend à donner à chacune le même nez, les mêmes lèvres et les mêmes (gros) seins, l'éducation nationale encourage les études pour les garçons afin qu'ils deviennent de bons managers, et incite les filles à privilégier les activités extrascolaires (feng shui, déco...) pour en faire des femmes parfaites, belles, mondaines et superficielles, destinées à épouser des hommes riches (et gagnants). Et puis quand on parle de divertissement, on parle aussi, hélas, de culture. La musique est particulièrement touchée dans cette société ultra-consumériste : accusée de «*déclencher des comportements violents*», la musique est désormais régie par une société

C'EST LA FAUTE À LEURS BORNES MUSICALES, LÀ !! ÇA M'ÉNERVE TROP TOUTES CES CHANSONES PERRAVES PARTOUT !!
JE DÉTESTE LA MUSIQUE !!!
JE ME SOUVIENS TRÈS BIEN QUE TU ADORAIS LA MUSIQUE QUAND TU ÉTAIS PETIT ...
OUAIS BEN FAUT CROIRE QUE J'AI CHANGÉ OK ?!!
MMHHH CE SERAIT PAS À CAUSE DE PAPA ? ...
SWAP
GLOU

© Raf / ANKAMA ÉDITIONS

unique appelée Mundial, qui ne produit plus que de la variété et des sucrettes mainstream. Par ailleurs, «*toute trace d'existence des musiques revendicatives est rayée des archives*».

C'est dans ce contexte que quelques jeunes personnes marginales vont se rencontrer. Ce premier tome met en avant les deux premiers membres d'un futur groupe de rock : Anna, passionnée de littérature et d'écriture, et Joshua, féru de dessin et bagarreur. Les deux ados ont en commun un sentiment de révolte à l'égard de leurs contemporains et de la société dans laquelle ils évoluent. Les volumes suivants (cinq ou six sont prévus au total) devraient montrer comment cinq musiciens fondent un groupe de rock qui s'érigera en rempart contre la culture de la mièvrerie et comment elle fera office de force subversive dans la société française de 2020. En attendant, ce premier volume plante très bien le décor, avec beaucoup d'humour, et nous familiarise avec des personnages aux caractères marqués. Univers musical oblige, la narration est chapitrée en *tracks* (pistes audio), le découpage, quant à lui, est très libre et nerveux. «*C'est ma première tentative de scénarisation, et je me heurte à quelques difficultés lors de l'écriture*, confie Raf. *Mais le scénario est une étape passionnante dans laquelle j'espère me sentir rapidement à l'aise.*» Il est toutefois patent que le style très *punchy* de cette BD, rehaussé de dialogues très franco de port, constituera un atout certain pour séduire les lecteurs. Proche des préoccupations actuelles et résolument moderne dans le vocabulaire et le graphisme, *Debaser* est un réjouissant cri de rébellion juvénile, plutôt *hype* dans sa forme.

OLIVIER PISELLA

© Raf / ANKAMA ÉDITIONS

DEBASER, T.1
DE RAF
ANKAMA EDITIONS
LABEL 619
224 P. N&B
SORTIE LE 3 JUILLET 2008

6,40 €

Le miracle japonais

Mais qui peut se payer le parc-expo de Villepinte pendant trois jours pour y réunir plus de 80 000 personnes autour des «loisirs japonais», et remettre ça l'année d'après en ajoutant une journée ? Japan Expo, dont le «9ème impact» reçoit rien moins que Go Nagai, le créateur de Goldorak, est devenu en 10 ans l'événement incontournable des mangaphiles au sens très très large. Car Japan Expo est tout sauf un salon du manga à Paris...

JAPAN EXPO 2007

© Cine Qua Non

Tout a commencé, comme souvent, par des passionnés de culture japonaise qui créent une association au milieu des années 1990, rapidement absorbée par l'organisation d'un festival réunissant tous les aspects de cette culture en 1999 : le *manga*, l'*anime*, le jeu vidéo, les *goodies* et le *cosplay* (le fait de se déguiser en héros de BD ou de jeux vidéo), la J-pop (musique japonaise) et les arts martiaux, dans une conception très large des loisirs japonais allant jusqu'à la cérémonie du thé. Et c'est cette ouverture d'esprit qui va précipiter le succès de Japan Expo, investissant en 2002 le CNIT de la Défense alors que beaucoup d'autres associations asiaphiles de ce type avaient vu le jour à Paris, Lyon, etc., sans rencontrer un tel succès. Non seulement les fondateurs sont compétents et font partie des jeunes éditeurs de mangas qui bénéficient du décollage du marché au début des années 2000, mais également ils tissent de solides réseaux avec des associations interculturelles et des institutions japonaises. Surtout, ils sont suivis par une foule grandissante de fidèles à cette culture, arrivant de toute la France pour passer trois jours à Paris début juillet, déguisés en Naruto ou en Chun Li s'il le faut...

L'ambition n'est pas absente non plus des desseins de ces *otaku* (fans de culture japonaise) mués en *businessmen* : ils se permettent de faire l'impasse sur l'année 2005 (et les 41 000 visiteurs de 2004) pour s'offrir le parc-expo de Villepinte en 2006 ! Transhumance réussie, 56 000 personnes se massent dans le RER B. Pour l'édition 2007, des festivals parallèles ayant lieu en même temps dans d'autres halls de Villepinte sont créés pour abriter les cultures de l'imaginaire (Kultima, une sorte de salon du fantastique ouvert à l'Occident) et du jeu (vidéo, mais aussi de cartes et de plateau façon *Warcraft* : Kultigame), alors que la vision panasiatique se concrétise par une ouverture sur la Corée, la Chine et les loisirs asiatiques en général (Azikult, des arts martiaux au *manhua*). Là encore, franc succès, 81 000 visiteurs. Pour 2008 on prend les mêmes et on recommence mais les invités sont toujours plus prestigieux, notamment concernant le manga : Go Nagai (*Goldorak*, *Cute Honey*), Kazuo Koike (*Lone Wolf and Cub*, *Lady Snowblood*), Kohta Hirano (*Van Hellsing*) – mais aussi la J-pop, puisque le groupe X Japan devait y faire son seul concert européen. Dorothée vient également dédicacer son livre, mais ça c'est une autre histoire, alors qu'une autre figure féminine d'importance vient défendre une autre conception du loisir : Setona Mizushiro, que l'on sait capable autant de *shôjo* classique (*X Day*) qu'un peu plus *trash* (*Le jeu du chat et de la souris*) ou inclassable (*L'infirmerie après les cours*).

Tous les éditeurs de mangas, de jeux vidéo, ou des magazines qui s'y rapportent sont dans le coup, ainsi que des chaînes TV et radio. Mais cette année, la Caisse d'Épargne casse aussi sa tirelire, preuve (s'il en fallait !) de l'entrée de cette asiaphilie dans un registre normal de culture en France, et de la réussite de cette *success story* que sont Japan Expo et ses déclinaisons. On ne se plaindra certainement pas de la fin annoncée d'une certaine condescendance occidentale (française ?) vis-à-vis des cultures asiatiques...

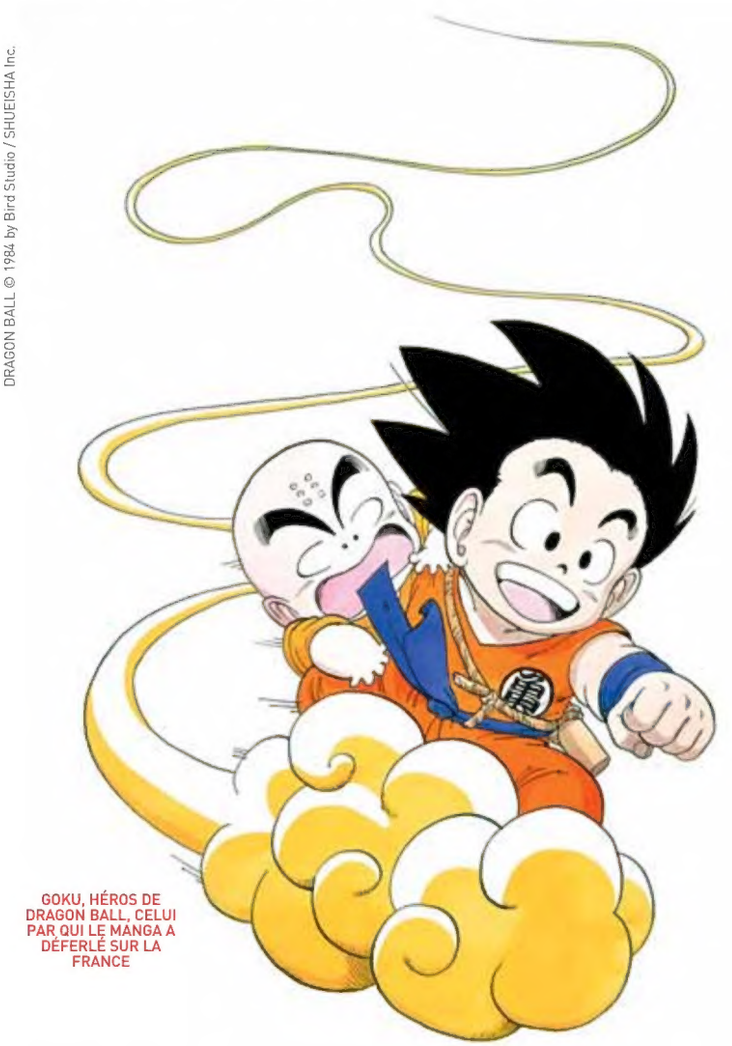
BORIS JEANNE

Autant en emporte le manga

À l'aube du 9ème impact (Japan Expo 2008), les chiffres sont connus[1] et l'importance du manga dans le marché de l'édition française est considérable : une BD vendue sur trois en France est un manga. Mais qu'est-ce qui se cache derrière les monstrueuses ventes de *Naruto* et *Dragon Ball*, et surtout derrière l'extraordinaire forêt de titres divers masqués par ces quelques arbres *best-sellers* ? ZOO tente de comprendre ce qui fait vendre du *manga* en France...

Le marché

À l'origine était Glénat. Le manga est ultraconfidentiel en France avant le succès du film *Akira*, dont la bande dessinée est éditée en fascicules puis en volume cartonnés, dans le sens de lecture occidental, par Glénat à partir de 1990. L'essai est ensuite transformé par *Dragon Ball* (dont les ventes cumulées atteignent 15 millions d'albums en 2008 !), *Appleseed*, *Ranma ½*, *Crying Freeman*, *Gunm* – tous chez Glénat. Cela donne des idées à Casterman qui finit par sortir *Gon* et un premier Taniguchi, *L'homme qui marche*, mais aussi à Tonkam qui sort en France les premiers *shôjo* (mangas pour filles) et ose l'édition avec le sens de lecture japonais. Mais passons tout de suite au phénomène de société qui précipite irrémédiablement le manga dans l'air de la prise au sérieux économique : *Naruto*.



DRAGON BALL © 1984 by Bird Studio / SHUEISHA Inc.

GOKU, HÉROS DE DRAGON BALL, CELUI PAR QUI LE MANGA A DÉFERLÉ SUR LA FRANCE

Car si *Naruto* est évidemment le manga le plus vendu en France avec un tirage de 220 000 exemplaires pour un total de plus de cinq millions de volumes vendus à ce jour (contre 71 millions au Japon, cela dit en passant : 40 tomes, série en cours...), c'est aussi fréquemment une des meilleurs ventes de livres en France toutes catégories confondues, régulièrement devant Marc Lévy ou Max Gallo ! Cette énorme locomotive *shônen* (manga pour garçons) entraîne derrière elle tous les wagons Kana, et par effet boule de neige le manga pour adolescent devient une des plus fortes ventes de livres en France. Dans cet élan, Glénat (*One Piece*, *Bleach*) se fait distancer par Kana (et la sortie triomphale de *Death Note* vient encore accentuer cette avance), mais aussi par Pika, troisième «gros» du manga en France avec des titres comme *GTO*, *Get Backers*, et la plupart des créations Clamp. Tous ces titres sont édités entre 25 000 et 60 000 exemplaires, pouvant monter à 137 000 exemplaires pour le tome 9 de *Death Note*. Quatre autres éditeurs parviennent à exister régulièrement dans les classements des meilleures ventes : Delcourt (possédant Akata et Tonkam, soient *Fruits Basket* et *Nana*), Kurokawa (*Full Metal Alchemist*), Panini (*Saint Seiya* et *Vampire Knight*) et Soleil (*Battle Royale*). Ces sept-là produisent 94 % du marché de la BD asiatique en France, et tous les autres éditeurs se partagent les 6 % restant. Ce qui n'exclut pas de belles réussites comme chez Asuka (*Black Jack* et *Ken*) ou Ki-oon (*Übel Blatt*).

Avec de tels chiffres de vente et un réel succès public qui tire la production sans cesse vers le haut depuis *Akira* et *Naruto*, il était difficile de maintenir la BD asiatique dans les placards des critiques, et le manga d'auteur remporte un premier prix à Angoulême par le biais de Jiro Taniguchi en 2003. Mais l'écrasante majorité du marché des mangas en France, et donc d'un tiers de celui de la BD au total, est bien composée de *shônen* et de *shôjo*. La récompense de ce développement est peut-être un village manga à part entière au salon du livre 2008, mais surtout l'extraordinaire réussite de Japan Expo, qui amène plus de 80 000 visiteurs sur trois jours au parc-expo de Villepinte en 2007 ! Dans toutes les librairies de France, les rayons BD ont dû être réagencés pour laisser de la place aux mangas et à leurs cohortes de lecteurs. Il faut donc aussi remarquer le changement d'attitude considérable des distributeurs et des libraires, pour qui le manga est désormais un produit bien mis en valeur.

L'analyse

Celui qui permet ce succès et ces chiffres, c'est le **mangaphile**. Il n'est pas forcément fan de BD, il est plutôt venu au manga par les jeux vidéos, les dessins animés, les jeux de cartes, et c'est surtout à cet univers complet (on peut y ajouter les figurines et *goodies*, les déguisements et *cosplay*) qu'il se rattache. Le mangaphile est un adolescent lecteur de *shônen* ou une adolescente lectrice de *shôjo*, qui va suivre une ou deux séries très fidèlement en achetant tous les volumes, et en passant beaucoup de temps dans les rayons des librairies pour lire tout le reste. Surtout, le lecteur occidental trouve dans le manga ce qu'il ne trouve pas dans la production franco-belge : une proximité avec l'objet (de petits volumes pratiques à emporter partout, pour un prix à l'unité modique), l'auteur (qui se raconte toujours dans les rabats de couverture, voire dans des mini-histoires de fin de volume) et la série (avec ses interrogations adolescentes sur l'amour et l'avenir pour les *shôjo*, le devoir et l'amitié pour les *shônen*). La publication soutenue (souvent un volume par mois quand la série est déjà bien avancée au Japon) ne fait que renforcer cette proximité, alors que les volumes cartonnés de BD franco-belge se font longtemps attendre. Enfin, le mangaphile est un grand téléchargeur, mais l'objet-livre lui est indispensable, on ne lit pas de BD en PDF. Ce qui garantit aux éditeurs de mangas une plus grande sécurité pour l'avenir vis-à-vis de leurs camarades de la musique et des films.
L'autre lecteur de manga est le **bédéphile** qui s'est laissé séduire par les originalités graphiques et scénaristiques du manga. Chez ce fan de BD élevé tant à Hergé qu'à Marvel, le premier contact avec le manga est souvent du type «*Qu'est-ce que c'est laid !*». Mais force lui est de constater qu'avec Otomo, Taniguchi, Ikegami, Urasawa ou Mizuki (sans parler de Tezuka ou Kazuo Koike !), on est bien dans la lignée de la grande bande dessinée, ce qu'avait déjà remarqué Frank Miller avec *Ronin* et ses couvertures pour *Lone Wolf and Cub*. Les labels qualitatifs comme Casterman Écritures (*Quartier lointain*) et Madein de Kana (*Le Sommet des dieux*, *Number 5*) ne rapportent pas grand chose mais attirent l'attention des journalistes, critiques et bédéphiles qui ensuite viennent au manga mainstream – par étapes, on glisse de *Sanctuary* à *City Hunter*, puis à *Nés pour cogner* !
Enfin, dernier aspect du lecteur de manga en France, il y a les fameuses **niches**. Si la moitié du marché du manga est trustée par seulement neuf séries, c'est donc que l'autre moitié de cet énorme gâteau est constitué d'innombrables volumes tirés entre 2000 et 6000 exemplaires, et dont la diversité correspond de plus en plus en France à l'extraordinaire et inimaginable variété de la bande dessinée asiatique. Il y a du manga pour tous les publics, de la pêche à la ligne ou l'œnologie à l'ultra-*bondage*. Les premiers à emboîter le pas de Glénat dans le manga au début des années 1990 furent d'ailleurs les éditions pour adulte, en publiant des *hentai* (mangas érotiques) aussi bien *trash* (*Urotsukidoji*) que comiques (*Ogenki Clinic*).

Les perspectives

On voit maintenant deux évolutions nettes et contradictoires dans les choix des éditeurs de mangas, qui viennent à peine de rattraper dans l'urgence 50 ans de retard en ressortant tout Osamu Tezuka. Le manga (noir et blanc, petit format), ayant un coût de production assez faible vis-à-vis de son immense public potentiel, les éditeurs se sont lancés dans une pratique de l'édition à tout va qui leur fait sortir toutes les nouveautés *shônen* et *shôjo* qui ont un peu de succès au Japon : au cas où un nouveau *Naruto* se présenterait, il ne faudrait pas le rater ! Le problème actuel est que même au Japon il n'y a pas de gros coup équivalent, et ce volontarisme dans l'édition de nouveauté va à l'encontre de la qualité – les rayonnages se trouvent encombrés de séries médiocres.
C'est peut-être là que les petits éditeurs ont leur chance, en misant sur la qualité et la diversité, en tenant compte du mûrissement d'un lectorat toujours ado mais peut-être prêt pour des histoires plus ambitieuses. Comme aucune grosse série ne sort en ce moment, Asuka tente de ressortir *Ken le survivant*. Leur collection *Boy's Love* propose aux lectrices de *shôjo* des histoires de garçons efféminés qui ne renouvellent pas le genre, mais qui permettent progressivement quelques évolutions, jusqu'aux mangas sexuellement explicites) de *Pure Love*... Delcourt, qui s'y connaissait déjà bien en matière d'érotisme avec le rachat de Tonkam, s'y affirme aussi avec des titres inattendus comme *Maka Maka*, un *shôjo-ai* (*shôjo* qui sous entend une relation homosexuelle) qui intéressera plutôt les garçons...

TOUT ÇA, C'EST GRÂCE À MOMOKA !!
C'EST LA PREMIÈRE QUI M'AIT FAIT SA DÉCLARATION ET À QUI J'AI PU CARESSER SA PEAU DE FILLE...
POUSSE... POUSSE...
POUSSE...
D'ABORD, JE VOUDRAIS QUE CE SÉJOUR SE PASSE SANS ENCOMBRES... ET QUE TOUTES MES ÉLÈVES RENTRENT CHEZ ELLES SAINES ET SAUVES.
ENSUITE... MON SECOND VŒU...
AAAH... LOINTAINES ÉTOILES !!! VOUS POURRIEZ PAS EXAUCER DEUX DE MES VŒUX PENDANT CE CAMPING ?
Peach ! © U-Jin / OHZORA SHUPPAN

EXTRAIT DU MANGA ÉROTIQUE "PEACH" T.4, DE U-JIN, ASUKA

On se retrouve donc avec une abondance de mauvais titres, mais aussi avec des audaces de publication qui vont peut-être réussir à réconcilier le mangaphile avec le bédéphile. Le sexe est vendeur, mais on peut espérer que cette évolution des éditeurs vers la diversité du manga va se poursuivre sur d'autres champs que celui des petites culottes...

BORIS JEANNE

[1]La plupart des chiffres cités dans cet article proviennent du rapport de Gilles Ratier pour le compte de l'Association des Critiques et journalistes de Bandes Dessinées (http://www.acbd.fr/bilan-2007.html), ainsi que du bilan bimestriel réalisé par BDzoom.com.

La success story d'Ankama

Les plus grands groupes d'édition de bande dessinée l'ont en ligne de mire alors qu'elle ne publie qu'une dizaine de titres par an. Pourquoi Ankama est-elle tellement enviée ? Parce que c'est le seul éditeur adossé à une communauté de sept millions de lecteurs potentiels...

Tout commence en 2001 à Roubaix avec la fondation d'Ankama. Auparavant, Anthony Roux passe un bac pro «vente» puis se forme au multimédia à Condé sur l'Escaut pendant deux ans. Ce fan de BD passe aux Beaux-Arts à Tournai en Belgique. Là, il rencontre la plupart des graphistes et des dessinateurs qui travaillent avec lui aujourd'hui. *«Les vingt premiers graphistes que j'ai engagés pour Ankama*, dit Tot, *c'étaient des personnes que j'avais dans mon réseau étant étudiant et avec qui je m'entendais bien.»* Fondu de jeux vidéo, il passe des heures sur les jeux de Blizzard, *Diablo II* puis *Warcraft*. C'est même un champion classé au niveau européen. Mais sa copine ne lui laisse pas le choix : c'est sa petite famille ou *Warcraft* ! Contraint de devoir gagner sa vie, Tot – c'est désormais son patronyme – ne termine pas les Beaux-Arts et se fait engager dans une *web agency*. C'était au moment où la bulle enflait et s'apprêtait à éclater. C'est payé au SMIC et il bosse comme un malade. Qu'importe, c'est là qu'il rencontre ses deux futurs associés : Camille Chafer et Emmanuel Darras.

Pourquoi faire compliqué quand on peut faire simple ?

En 2001, ils fondent Ankama. Au début, c'est galère. Payé par les Assedics en période de vache maigre, Tot développe après ses heures un jeu de rôle massivement multi-joueurs en ligne (MMORPG) : *Dofus*. Avec cette idée lumineuse : Alors que la plupart des jeux MMORPG sont en 3D, lui fait le sien en Flash, une technologie simple et bon marché. Vu le temps qu'il y passe, ses associés lui proposent de faire un dossier pour le CNC afin de le financer, une aide à la maquette de 15 000 euros. Au CNC, le responsable des aides, Jean-Paul Clergeau, trouve le projet tellement bluffant qu'il leur propose de tenter l'aide à la production : 45 000 euros. Ils obtiennent l'un et l'autre.

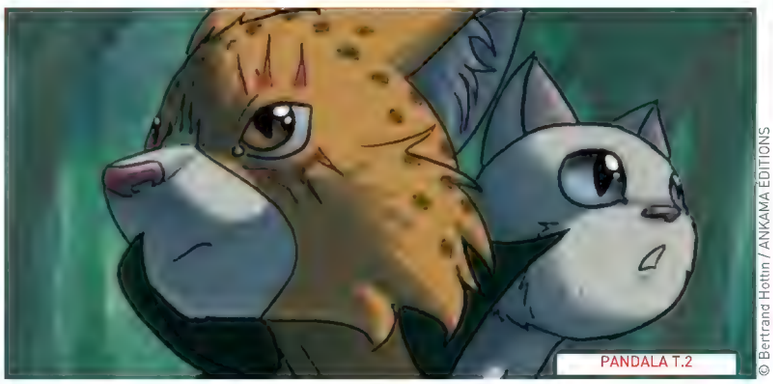
Doté d'un système de combat rapide et tactique avec un *gameplay* efficace dans lequel tout nouveau joueur est en mesure d'affronter les joueurs plus anciens avec des chances égales de l'emporter, *Dofus* cartonne : il compte aujourd'hui une communauté de pus de 7 millions de joueurs avec, tous les jours, 25 000 nouveaux inscrits. Parmi eux, quelques 450 000 joueurs simultanés, dont 80 % de francophones, paient un abonnement mensuel de 5 euros. *Dofus* devient une usine à cash qui se développe à l'international : Angleterre, Espagne, Allemagne, Japon...

© ANKAMA GAMES

WAKFU

Une usine à concepts

Dans la foulée, Ankama monte sa maison d'édition avec des graphistes maison. Le manga *Dofus* vend 30 000 exemplaires au titre, du jamais vu pour un manga «français». Les autres séries, comme *Mutafukaz*, vendent à 17 000 exemplaires. Incroyable pour un tome 1. Lancent-ils un magazine en kiosque, le *Mook Dofus Mag ?* 45 000 exemplaires vendus tous les deux mois ! Des chiffres qui font pâlir les majors. Et la succes story continue, un nouveau jeu, couplé avec un dessin animé de 52 épisodes de 26 minutes et une série de BD, *Wakfu*, s'apprête à déferler sur l'hexagone. Nous avons vu les *rushes* : ça déchire ! En dépit de ce succès, Ankama ne baisse pas la garde : la maison roubaisienne sera à Japan Expo avec 1000 m² de stand pour la Deuxième Convention Ankama. Pour rencontrer le public. Le contact avec la communauté, l'éditeur de Roubaix sait à quel point c'est important.



PANDALA T.2

© Bertrand Hottin / ANKAMA ÉDITIONS

DIDIER PASAMONIK

La diversification de l'édition BD va de pair avec celle du lectorat

Longtemps considérée comme réservée à une poignée d'adolescents et de grands enfants amateurs de «petits Mickey», la bande dessinée a fini par s'installer comme un secteur d'édition à part entière avec 6,5 % des ventes de livre. Si l'intérêt des médias pour le 9ème art a beaucoup aidé, cette reconnaissance est également liée à l'élargissement du public, savamment orchestré par les éditeurs. *ZOO* vous propose quelques pistes pour comprendre d'où viennent ces nouveaux lecteurs...

La longue traîne : le grand public contre les passionnés

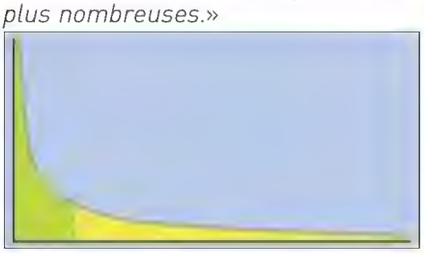
Commençons par un peu de marketing BD en évoquant le concept de «longue traîne» (*long tail* en Anglais). Rassurez-vous, nous allons parler de chiffres et de courbes mais nous sommes bien dans *ZOO* et nous parlons bien de BD !

En 2004, Chris Anderson, rédacteur du magazine high-tech *Wired*, indiquait que quelques gros sites web très connus étaient lus par des milliers de lecteurs alors que des milliers de sites plus petits n'étaient suivis que par quelques personnes. À cette évidence, celui-ci apporta un résultat intéressant : les deux catégories de sites rassemblaient finalement un nombre de lecteurs équivalents une fois ceux-ci additionnés.

Élargissant son observation à différents domaines, Anderson en tira un modèle économique important pour de nombreux secteurs, dont celui de l'édition. En analysant les chiffres de vente d'Amazon, ceux-ci montrent que pour un *Harry Potter* vendu à des millions d'exemplaires, un million de livres très différents étaient vendus à une ou deux personnes passionnées par la culture des orchidées en salle de bain, les Ford Mustang de 1961 ou la vie d'une tribu oubliée. Son idée fut alors de défendre la diversité et la spécialisation de l'offre comme une bonne alternative aux best-sellers.

De la BD de masse à la BD spécialisée...

Dans notre cas, la longue traîne de la BD pourrait donc s'écrire : «*Les BD qui s'adressent à des publics très spécifiques et / ou qui se vendent peu peuvent, une fois leurs ventes additionnées, représenter le même volume que celui des best-sellers car elles sont plus nombreuses.*»



Ainsi, sur la courbe ci-contre, l'axe horizontal représente les différents albums de l'année et l'axe vertical les ventes de chacun d'entre eux. On voit bien que les albums les plus vendus le sont beaucoup plus que les autres, mais on voit également que la surface verte est égale à la jaune. Autrement dit, le nombre total des ventes de best-sellers est égale à celui des autres livres.

En réalité, c'est déjà le cas en France : sur plus de 3300 nouveautés parues en 2007, seules 100 ont été tirées à plus de 50 000 exemplaires. Pour des millions d'exemplaires de *Titeuf*, de *Largo Winch* ou de *XIII* vendus par les plus gros éditeurs, plusieurs milliers d'albums tirés entre 1000 et 10 000 exemplaires chacun sont vendus par plus de 200 éditeurs de toutes tailles, le tout représentant également des millions d'albums...

L'idée est donc qu'au-delà des best-sellers et des BD très grand public, il est intéressant pour les petits et moyens éditeurs de disposer d'un catalogue plus spécialisé avec des albums destinés aux passionnés de tel ou tel sujet.

NOMBRE DE MANGAS S'ADRESSENT À DES PUBLICS CIBLÉS. ICI, "KUROSAGI", ÉDITÉ PAR PIKA.

La génération Goldorak

En France, la spécialisation de la BD est un phénomène fortement propulsé par le manga qui a entrainé avec lui un nouveau public : celui des dessins animés. Lorsque les éditeurs interrogent les lecteurs actuels, il paraît évident que ceux-ci sont issus de «la génération *Goldorak*» pour les plus vieux, de celle de *Dragon Ball*, de *Pokemon* ou de *Naruto* pour les suivants. Pour beaucoup, ces lecteurs ont sauté la case *Spirou-Tintin-Astérix*. Ils ont donc des attentes différentes du lecteur de BD franco-belge classique, notamment parce que leur budget les pousse souvent à délaisser la BD 48 pages cartonnée pour le manga qu'ils peuvent consommer en plus grand nombre car moins cher, avec plus de pages pour le même prix. Évidemment, tous ces lecteurs ne sont pas les

mêmes et il serait caricatural de tous les mettre dans le même «bol de riz» tant les styles varient. Il est évident que les fans de *La vie de Bouddha* de Tezuka ou d'*AppleSeed* de Masamune Shirow ne recherchent pas la même chose.
Et c'est là qu'entre en jeu la longue traîne...

Des BD plus nombreuses et plus ciblées

Les mangas se répartissent en différents genres, notamment en fonction du sexe et de l'âge du lecteur :
Le *kodomo* pour les enfants
Le *shônen* pour les jeunes garçons adolescents
Le *shôjo* pour les jeunes filles adolescentes
Le *seinen* pour les jeunes hommes
Le *jôsei* pour les jeunes femmes
Le *Seijin* pour les hommes adultes
Le *Redisu* pour les femmes adultes
À la différence des grands auteurs de franco-belge qui, à l'époque de *Tintin* et *Spirou*, cherchaient à rassembler les 7 à 77 ans de manière unisexe et qui ont construit la perception de ce qu'est la BD pour une grande partie du public, les mangakas ont très vite choisi de se spécialiser pour pouvoir adapter leur récit à un public donné. Au-delà de l'âge et du sexe, on trouve des mangas très directement tournés vers des communautés restreintes au point qu'ils sont eux-mêmes regroupés en sous-genres. C'est par exemple le cas des récits orientés vers les homosexuels : le *shôjo-ai* ou le *yori* évoquent respectivement les romances sentimentales ou sexuelles entre femmes tandis que le *shônen-ai* ou le *yaoi* font de même pour les hommes. On en trouvera également classés par thématiques plutôt que par public comme le *hentai*, manga pornographique ou les *suiris*, mangas avec meurtre, eux-mêmes décomposés en sous-groupes...
Évidemment, les ventes des mangas les plus pointus n'atteignent pas celles de ceux qui s'orientent vers le grand public, mais en trouvant un lectorat fidèle, spécialisé et donc passionné, l'ensemble représente un volume de vente qui, une fois ajouté à celui des autres mangas de types «communautaires» se révèle important. Ceci permet à bien des petites maisons d'édition d'exister. Ne serait-ce qu'en France, le manga représentait 43 % des albums parus en 2007. Parmi eux, neuf séries grand public représentaient 50 % des ventes pendant que le reste des 1428 sorties de l'année se partageaient l'autre partie de la longue traîne...

La BD franco-belge spécialisée

Les éditeurs de BD franco-belges se sont donc rendus compte que pour attirer un nouveau public, ils devaient eux aussi proposer des albums dans lesquels les lecteurs se retrouveraient par rapport à leurs goûts personnels. Bien sûr, la BD franco-belge a toujours été d'une extraordinaire richesse, mais devant le nombre de sorties, il fallait clairement segmenter l'offre pour que chaque lecteur retrouve son chemin.

© Marianne Eskenazi / PAQUET
EXTRAIT DU "MAILLOT ROUGE"

Fort du succès des albums de Romain Hugault (*Au-delà des nuages*, *L'Envol*...), la maison d'édition Paquet a par exemple décidé de surfer sur la longue traîne en proposant au public la collection «cockpit» qui fait un carton auprès des fans d'aviation. Peu adeptes des festivals BD, les lecteurs de ces albums rencontrent plutôt les auteurs au salon du Bourget ou lors des meetings aériens avec un véritable succès en termes de ventes.
Dans son rapport annuel sur l'état de la Bande Dessinée 2007, l'ACBD souligne d'ailleurs la spécialisation des lignes éditoriales. On savait déjà que l'édition BD «pour les plus jeunes» se portait bien, mais de nouvelles voies sont apparues. C'est par exemple le cas des adaptations d'œuvres littéraires et théâtrales (cf. *ZOO* 12). En 2007, 96 titres issus de cette mouvance ont été publiés, ce pourrait être le triple en 2008. Tous les éditeurs s'y sont mis depuis les précurseurs comme Commedia chez Vents d'Ouest qui reprend les grandes pièces du théâtre de Molière jusqu'à Ex-Libris chez Delcourt qui parcourt les classiques du roman : *Le Tour du monde en 80 jours*, *Robinson Crusoé*, *Frankenstein*... L'ensemble, publié dans des collections clairement positionnées comme étant dédiées à la littérature, rencontre un public de jeunes qui préfèrent découvrir ces histoires en BD, mais aussi un certain nombre d'amateurs de livres curieux de traverser ce pont entre deux mondes autrefois divisés. Parmi ceux-là, les femmes...

Où sont les femmes ?

Car jusqu'ici, c'étaient bien les grandes absentes de la BD. En 2001, dans une entrevue pour le Festival du Haut-Normand, Florence Cestac, alors présidente du festival d'Angoulême, s'était vue poser la question : «*Pourquoi les femmes sont-elles si peu présentes dans l'univers de la BD ?*». Sa réponse avait

© Romain Hugault / PAQUET
ROMAIN HUGAULT S'ADRESSE AUX FANS D'AVIATION

fusé : «*S'il y a peu de femmes qui font de la BD, c'est bien parce qu'il y a peu de femmes pour en lire !*»
Aujourd'hui, les choses ont un peu changé, principalement grâce au manga qui les vise directement. En juin 2007, une étude du Comité National du Livre sur les collégiens et lycéennes indiquait que 73 % des garçons lisaient de la BD, contre 66 % des filles. Mais 45 % d'entre elles avouaient ne pas en lire régulièrement.
Alors, les éditeurs ont décidé de penser à elles. Les tendances de cette année sont donc à la BD «féminine» voire carrément «*girly*». D'abord parce que les auteurs femmes sont de plus en plus nombreuses et que leur écriture touche probablement plus facilement certaines lectrices, ensuite parce que c'est l'occasion de convaincre la moitié de la population de lire davantage de BD.
Ainsi, 2008 a vu apparaître de nouvelles «idoles» féminines. La plus représentative de l'ensemble est sans doute Pénélope Bagieu, illustratrice, blogueuse et premier auteur de la collection «Tendance fille» lancée par Jean-Claude Gawsewitch, un nouveau venu dans l'univers de la BD. Classée dans les 50 meilleures ventes BD du site Amazon, l'album *Ma vie est tout à fait fascinante* qui raconte les petits riens d'une amusante illustratrice-*fashion victim*, en est à plus de 40 000 exemplaires vendus. Un véritable «phénomène d'édition» envié par beaucoup, surtout qu'il suffit d'observer les fans de Pénélope Jolicœur, l'avatar phylactère de la jeune femme, pour voir à quel point son public diffère de celui auquel la BD nous avait habitué. Interrogée lors d'une séance de dédicaces, une jeune femme de 20 ans, semblable à la centaine d'autres présentes, portant robe taille empire, talons hauts et maquillage sophistiqué, nous avouait : «*Je lis les aventures de Pénélope sur son blog alors j'ai voulu acheter l'album mais en dehors de cela, je ne lis pas de BD*»...

Il y a pourtant un véritable engouement des éditeurs et des lectrices pour la BD qui les touche, elles, en particulier. Bien sûr, des séries comme *Lou* chez Glénat, *La BD des filles* chez Dargaud ou *Les Nombrils* chez Dupuis visaient déjà les plus jeunes, mais aujourd'hui la «chasse aux grandes» est ouverte. Beaucoup d'éditeurs préparent d'ailleurs des collections clairement identifiées comme féminines, il se chuchote même que certains comme Delcourt auraient spécialement recruté des directrices de collection pour l'occasion... Car il faut dire que le secteur est dynamique. Avec des titres comme *Hélène Bruller est une vraie salope* d'Hélène Bruller (Vents d'Ouest), *Celle que je ne suis pas* de Vanyda (Dargaud), le collectif *Pommes d'amour* (Delcourt), *Mon gras et moi* de Gally (Diantre) ou encore *Le maillot rouge* de Marianne Eskenazi (Paquet), les jeunes femmes n'ont plus que l'embarras du choix pour retrouver émotions et quotidien dans un univers de bulles.
Bien sûr, si on interroge ces auteurs, on est loin des considérations marketing. Interrogée sur sa démarche, Marianne Eskenazi précise : «*je n'écris pas en songeant à la réception de mon album, c'est donc difficile de le réduire à une BD pour fille parce que je ne vise aucun public en particulier*». Un avis partagé par Pénélope Jolicoeur : «*Les études de marché et le ciblage, c'est un truc d'éditeur, pas d'auteur.*».

Le web, un laboratoire des nouveaux lecteurs

© Gally/ DIANTRE
LE BLOG D'UNE GROSSE, DE GALLY

Point commun entre Pénélope Bagieu, Gally, Marianne Eskenazi et beaucoup d'autres : toutes ont été découvertes sur le web, un endroit extrêmement fréquenté par les femmes (47 % des internautes). Car c'est sur Internet que la longue traîne s'exprime vraiment. La publication y étant gratuite, vous pouvez y parler d'un sujet extrêmement précis et y trouver un public que cela intéresse, que ce soit votre envie d'arrêter de fumer comme l'a fait Princesse Capiton (*J'arrête de fumer* chez Delcourt), votre quotidien de remplaçant d'une école difficile (*Le Journal d'un remplaçant* de Martin Vidberg, Delcourt) ou encore vos blagues potaches sur un jeu vidéo (*Les aventures de Stevostin* des frères Maklès, Carabas). Internet vous donne la liberté de diffuser votre création, la plus spécialisée qui soit, et s'ils existent, et que vous le méritez, d'y rencontrer des lecteurs que ça intéresse. Reste ensuite à trouver un éditeur désireux de prendre le risque d'en faire un livre pour pouvoir les atteindre...

YANNICK LEJEUNE

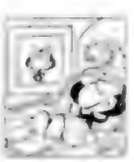
CAISSE D'EPARGNE

L'ÉCUREUIL AIME LA BD !

Retrouvez toute l'actualité de la bande dessinée sur

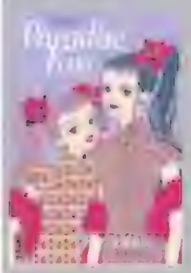
WWW.MUNDO-BD.FR

Avec de l'information, les nouveautés, des concours et...



zoom bd Asie

Paradise Kiss, Intégrale, de Ai Yazawa, KANA SHÔJO, 896 P. N&B, 19 €



La bonne idée que voilà : réunir une mini-série de cinq volumes dans un seul et même bouquin, à la façon de ce que proposent régulièrement les éditeurs franco-belges. Résultat, le lecteur peut gagner un peu de place et économiser lorsqu'il souhaite découvrir un titre. En l'occurrence ici, *Paradise Kiss*, un quasi classique du *shôjo* contemporain réalisé par Yazawa avant le succès planétaire de *Nana* et ce, dans *Zipper*, magazine de mode plutôt branchouille. C'est d'ailleurs dans cet univers que se déroule l'histoire. Une jeune et sérieuse lycéenne refuse, puis accepte, de devenir mannequin pour un groupe d'étudiants stylistes. S'imbriquent dans ce scénario des complications amoureuses et familiales. Simple et efficace.

CHRISTIAN MARMONNIER

The Top Secret, T.1, de Reiko Shimizu, TONKAM SHÔJO, 230 P. N&B, 10 €

Le *shôjo* est-il un genre ultra-codifié, où sont grossièrement exposées des amours impossibles selon une mise en scène où les personnages s'expriment en principe avec des fleurs et des yeux qui scintillent ? Est-il un genre tout court ? Des pistes de réponse dans cette série en quatre volumes qui s'avance comme un thriller d'anticipation. L'action est posée en 2050 au sein d'une unité spéciale de la police qui utilise pour ses enquêtes criminelles une technologie neuro-scientifique de pointe, permettant de voir les derniers mois de la victime, c'est-à-dire à travers son regard. L'idée est flippante et à ce titre comparable aux récits paranoïaques de K. Dick. Mais cette intrusion dans la vie privée laisse aussi des séquelles d'autant que, vous l'apprendrez, elle reste bien subjective. Bon manga. Avec un bémol quant à la fade caractérisation graphique des protagonistes.

CM

L'Infirmerie après les cours, T.10, de Setona Mizushiro, ASUKA SHÔJO, 192 P. N&B, 6,95 €

Avec ce volume se boucle certainement la série la plus intéres-

Rose Journal

En Français : *Pink Diary*. Une série qui a adopté en tous sens le format japonais. Tant dans la narration, les personnages, que le rythme soutenu de la publication. Débuté en avril 2006, *Pink Diary*, relatant la vie quotidienne d'une adolescente, vient de se conclure. Huit volumes, plus de 1400 pages. Un événement. Quelques questions à son auteur, Jenny, nous ont paru nécessaires.

Vous sentez-vous appartenir à cette famille désignée sous l'expression, à tort sans doute, de «manga à la française» ?
J'appartiens tout simplement à la famille des auteurs de bandes dessinées. Ma particularité est d'avoir choisi le format japonais et un rythme de travail par conséquent très différent.

Vous l'avez souvent exprimé sur votre blog : cette aventure de plusieurs années est un vrai chemin de croix... Quelles sont les récompenses de ce labeur ?
Je suis fière d'être parvenue à achever mon histoire malgré les conditions difficiles dues à ce rythme de travail très intense. Lorsque je prends du recul, je peux dire : «*Tu as été capable de le faire !*» Passés les premiers mois où la motivation était au plus haut, je me suis vite rendue compte que ça n'allait pas être aussi évident que je le croyais. Ce qui a été le plus dur sur les trois premiers tomes (nous terminions le troisième lorsque le premier tome sortait pour la première fois en librairie), c'était de travailler à l'aveuglette, sans savoir quel serait l'accueil que les lecteurs réserveraient à mon travail. J'ai énormément douté. Aujourd'hui, *Pink Diary* a rencontré son public et reçoit un énorme soutien. Cette reconnaissance, c'est la preuve que j'ai eu raison de faire cette série telle que je la voulais.

Avec l'évolution du récit, on s'aperçoit aussi de votre maîtrise croissante du découpage. À cet égard, vous semblez vous libérer complètement dans les derniers volumes...
En travaillant quasiment tous les jours de la semaine, on progresse d'autant plus. Et petit à petit, on se sent aussi plus à l'aise avec la narration, les personnages, etc. C'est l'une des choses que j'ai beaucoup appréciée.

***Pink Diary* est un récit d'apprentissage à la manière des mangas pour adolescents qui inoculent des valeurs morales précises – courage, amitié, etc. –, j'ai l'impression que vous y avez ajouté des valeurs chrétiennes ?**
Cette remarque est plutôt surprenante car je n'ai pas cherché à transmettre des valeurs chrétiennes par le biais de *Pink Diary*. Mon but n'était d'ailleurs pas tant de vouloir transmettre des valeurs particulières à mon lectorat mais plutôt de partager une histoire qui me tenait à cœur depuis bien longtemps. *Pink Diary*, c'était d'abord un moyen de raconter la vie sous toutes ses formes, dans le meilleur comme dans le moins bon, en m'appuyant sur mon expérience personnelle ainsi que sur tout ce qui m'entourait et pouvait m'inspirer (livres, bandes dessinées, long-métrages, séries télévisées, etc.). Disons que c'est ma vision de la vie, exposée à travers les histoires de ces adolescents.

Est-ce que vous avez été approchée pour une déclinaison de votre série ?
Côté animation, il n'existe pour l'instant pas de projet en cours de préparation. Mais d'autres choses se profilent autour de *Pink Diary* dont je pourrai parler plus tard car ce sont des affaires qui sont en cours de validation.

Nous savons que vous ne voulez pas parler de votre prochain projet...
Je peux juste dire que ce sera une nouvelle collaboration avec mon mari qui, cette fois, est au scénario. Voilà tout !

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTIAN MARMONNIER

Pink Diary, par Jenny, 192 P. N&B, DELCOURT, 8 volumes parus, 7,5 €
http://www.chibimag.com

© Jenny 2005 / DEL COURT

L'enfance de l'apocalypse

C'est l'histoire d'un *loser* qui sauve le monde après en avoir écrit la fin... Mais ça on ne le savait pas vraiment au bout des 22 tomes de *20th Century Boys*, bédé-monstre de Naoki Urasawa primée à Angoulême et arrêtée en plein dénouement, trouvant enfin son épilogue en deux tomes cet été !

© Urasawa / PANINI MANGA

21*st Century Boys* est donc la conclusion très attendue d'une vaste histoire de complot mondial pour la destruction de l'humanité, déjoué par un groupe de Japonais. L'histoire se déroule sur trois époques : les années 1960, où des enfants s'inventent une base secrète et écrivent l'histoire de la destruction du monde qu'il vont essayer de sauver ; la fin du XXe siècle, où les jeunes adultes prennent conscience qu'un mystérieux gourou de secte est en train d'adapter littéralement ce récit-catastrophe oublié depuis leur enfance (attaques bactériologiques, robot géant et pistolet laser [sic]) ; enfin 2015, où tout le monde s'est réuni pour faire front contre l'Ami. Les flash-back sont incessants et il faut tout le talent de Naoki «Monster» Urasawa pour que le lecteur se balade sans problème entre trois époques et une vingtaine de personnages, en brassant tous les grands thèmes des angoisses japonaises – les attentats, les sectes, le nucléaire, etc.

L'incroyable réussite d'Urasawa est de mettre en image un principe simple : on passe sa vie à ressasser les évènements de son enfance, amours, bagarres, rêves de *guitar-hero*... Le problème survient quand cette histoire raconte la fin du monde ! Et que dans tout groupe d'enfants il y a toujours le *nobody* dont personne ne se souvient et qui l'a mal vécu. Dans ce final en deux tomes, on trouve encore des réponses à des questions posées dès le premier volume, puisque le récit revient continuellement présenter ces scènes-matrices de l'enfance sous des angles nouveaux, en complétant les souvenirs de Kenji le *loser-hero* au fur et à mesure. Tout cela mélangé avec beaucoup de pop-culture (T-Rex et le rock, mais aussi les mangas eux-mêmes avec beaucoup de clins d'œil à l'éditeur Shogakukan et aux autres séries de l'auteur – un personnage ressemble même à Tezuka !), et même d'une certaine réflexion sur l'histoire, quand les casques bleus de 2015 se comportent comme les Américains de Normandie en 1944... *20th Century Boys* et son final *21st* forment une très grande série *seinen* dont on n'est pas forcément pressé de voir l'adaptation *live* au cinéma, puisque la parution en volumes, voire en prépublication hebdomadaire, favorisait le dispositif des flash-back sans cesse remontés et redécoupés. Il était en revanche grand temps de publier ces deux derniers tomes au trait mûri – il en allait tout de même de la survie de l'humanité !

BORIS JEANNE

21ST CENTURY BOYS, T.2
DE NAOKI URASAWA
192 P. NOIR & BLANC
MARVEL PANINI FRANCE
SORTIE LE 10 JUILLET 2008
8,95 €

sante de Setona Mizushiro, de passage en France pour le 9ème impact de Japan Expo. L'impression aussi que la dessinatrice a concentré toutes ses envies personnelles dans l'écriture de ce *shôjo* manga. Au-delà des thèmes du rite de passage (de la vie adolescente à la vie adulte) qui y sont traités métaphoriquement, l'accent est posé sur l'acceptation de soi, une autre caractéristique de l'âge ingrat. L'héroïne hermaphrodite (dit-on) préfère se voir en garçon et a du mal à accepter l'amour d'un autre garçon. Tout un programme, riche de péripéties et de scènes puissamment oniriques, frôlant parfois le surréalisme, mais comme le rêve est également un élément fondateur du récit, tout est permis. De quoi satisfaire freudiens, lacaniens et simples contemplatifs.

CH

Team Medical Dragon, T1, par Taro Nogizaka et Akira Nagai, GLÉNAT, 224 P. N&B, 6,50 €

Comment faire évoluer le manga médical après *Black Jack* ou *Monster* ? Par exemple en regardant ce qui se fait ailleurs – et la série TV actuellement plébiscitée aux États-Unis étant *Dr. House*, les créateurs de *Team Medical Dragon* ne se sont pas gênés pour aller y piocher le cynisme et les méthodes de son personnage principal, tout en les mâtinant du travail d'équipe et d'un certain optimisme qui a fait le succès d'*Urgences* (et qui faisait sans doute défaut à *Black Jack* !) – ce qui finit par lui donner un côté *telenovela* trash !

BORIS JEANNE

Walkin' Butterfly, T1, par Chihiro Tamaki, ASUKA, 192 P.N&B, 7,95 €

Des mangas avec des garçons manqués, il y en a beaucoup. Mais dans celui-là c'est l'esprit d'Eikichi «GTO» Onizuka qui s'est réincarné dans le corps d'une blonde godiche d'1,80m se lançant dans le mannequinat pour assumer sa différence et diminuer ses colères ! Il en sort un roman d'éducation qui reste dans une trame *shôjo* habituelle, mais dont les innovations graphiques suffisent à faire adhérer le lecteur à un personnage hors-norme, dont on attend la mutation pour la suite...

BJ

zoom art

© Kiraz

Les Parisiennes de Kiraz

Les Parisiennes sont ce que la France a de mieux avec le béret, la baguette et Michel Platini. Et Kiraz a su les croquer comme personne. Créés pour *Jour de France* en 1959, les personnages du dessinateur d'origine égyptienne déambulent avec leurs jambes interminables dans *Paris Match*, *Elle*, *Gala* et même dans le *Playboy* américain. Indépendante, sûre d'elle, délurée, toujours très (trop ?) chic, la Parisienne de Kiraz accompagne, précède parfois, le mouvement inéluctable d'émancipation de la femme française. Et le plus fort dans l'histoire, c'est que ces gags d'une planche, aux couleurs et au trait de crayon élégants, font rire encore aujourd'hui.

Paris, Musée Carnavalet. Jusqu'au 21 septembre. THIERRY LEMAIRE

Saul Steinberg, Illuminations

© The Saul Steinberg Foundation / Artists Rights Society (ARS) New York/ADAGP, Paris

Né en 1914 dans un petit village roumain, Saul Steinberg possédait le recul de l'exilé pour décrire avec intelligence le monde qui l'entourait. En Italie d'abord, puis aux États-Unis à partir de 1942, il a su, à l'aide de son trait fin à la plume, dénoncer par l'humour les travers d'une période trop souvent dramatique. Le *New Yorker*, magazine hebdomadaire, ne s'y est pas trompé et lui a commandé des dessins en pagaille, un bon nombre faisant même la couverture. À sa mort en 1999, l'artiste pouvait se targuer d'avoir posé un regard sans concessions sur les hypocrisies et les faux semblants de la société américaine.

Paris, Fondation Henri Cartier-Bresson. Jusqu'au 27 juillet. THIERRY LEMAIRE

Sommeils graphiques

Et autres évocations de Dave McKean

«Un peuple n'a une vie réelle grande que s'il a une vie irréelle puissante.»
Jean Giraudoux, *L'Impromptu de Paris*, (Grasset)

Dave McKean expose (enfin) à Paris[1] l'ensemble des dessins de *Squink*, des peintures, ainsi que des croquis saisis lors de son dernier passage dans la capitale (*Postcards from Paris*). L'occasion nous est donnée de revisiter le parcours singulier de cet auteur à la fois dessinateur de bandes dessinées, illustrateur, peintre et photographe.

Dave McKean est surtout connu comme illustrateur de bandes dessinées ; il est notamment l'auteur des albums *Violent Cases*, *Arkham Asylum*, *Mr Punch*, *Cages* et *Signal to Noise*. Mais l'artiste appartient aussi à cette vague anglo-saxonne — au sein de laquelle on peut également associer John J. Muth, John Bolton mais également les écrivains Clive Barker et Neil Gaiman —, qui dépassent les habituels clivages artistiques pour enrichir leur langage narratif. Mais la grande force de Dave McKean demeure dans le perpétuel mouvement de sa création, ses changements de techniques fréquents sans que pour autant la cohérence de son œuvre en soit affectée : le dessin de *Violent Cases* n'a par exemple, que peu de similitudes avec celui de *Cages*, pas plus que l'image photographique de *Mr Punch* n'en a avec *Black & White Lies* ; seule la volonté d'évoquer l'espace onirique demeure inchangée.

La bande dessinée a permis à McKean d'affirmer son attachement aux thématiques surréalistes et d'expérimenter des partis pris formels audacieux. Ses premiers albums — particulièrement *Violent Cases* et *Arkham Asylum* — jouaient des déformations d'angles de vue pour accroître l'é-

EXTRAIT DE "SQUINK" © DAVE MCKEAN / BDARTIST(E) / ALLEN SPIEGEL FINE ARTS

COUVERTURE DE "POSTCARDS FROM PARIS"

trangeté des situations. Puis, à mesure que ses collaborations avec Neil Gaiman se sont répétées et que l'onirisme devint la thématique récurrente de son œuvre, l'image est devenue une succession de plans sans perspective, où la profondeur est déterminée par l'opacité des éléments : les couvertures de *Sandman* ou certaines images de *Cages*, sont des espaces saturés et carcéraux. Les techniques les plus variées s'hybrident (découpages, huiles, aquarelles encres, photographies, etc.) et deviennent les matrices de créatures qui ne sont pas sans rappeler Jérôme Bosch. Il en est de même des *fenêtres* mentales que compose l'artiste, fruit du morcellement de souvenirs plus ou moins nets. Des bribes de phrases retiennent le regard et semblent flotter dans ce champ visuel aussi désorientant qu'abyssal.

Les recueils *Black & White Lies* et *Option Click* regroupent des clichés qui ont, pour beaucoup d'entre eux, servi à illustrer les albums de groupes issus de la scène gothique (*Shakra Red* de Project Pitchfork par exemple). L'art photographique de McKean s'intéresse plus aux liens entre songes et chamanisme : il y décrit le sommeil comme un espace intermédiaire permettant d'accéder au «*temps sacré des origines*[2]». La représentation de l'être humain est dans ces recueils toujours associée à l'animalité, voire au monde végétal ; l'une des constantes du chamanisme étant d'associer l'initié à un animal capable de restaurer le lien qui nous unissait jadis à l'espace sacré. McKean nous convie ainsi à une redécouverte de cette dimension qui a peut-être trop souvent été occultée par l'art du XX^e siècle, et bénéficie aujourd'hui — si l'on fait abstraction des sanglantes et vénales dérives sectaires — d'un indéniable et bien légitime regain d'intérêt.
Autre exemple, «*The Particle Tarots [The Major Arcanal]*» décline les lames majeures du tarot marseillais sous la forme de mises en scène photographiques aux couleurs très élaborées. Sa filiation avec le mouvement surréaliste est dans cet ouvrage encore plus sensible. Les corps anamorphosés cherchent à s'extraire du siphon onirique. Les rêves tentent-ils de s'incarner dans le réel ou est-ce le réel qui est résorbé ? McKean propose encore une étonnante galerie de créatures polymorphes et cauchemardesques. Héritées cette fois de l'Antiquité, elles affirment la rivalité sans cesse renouvelée de Morphée et Icelos[3].

Dessins ou photographies révèlent une imagination débridée et prolifique, apparemment inépuisable. C'est sans doute leur aspect le plus séduisant. Bien que l'on puisse préférer aux œuvres un peu trop emphatiques celles où l'artiste parvient, dans l'économie des moyens et la concentration de l'image sur elle-même, à une tension pleine de retenue, la liberté créatrice de l'artiste force l'admiration. Toutes ses réalisations semblent menées avec une totale spontanéité. Rejetant l'autocensure, McKean s'est longtemps moqué d'être homologué par le circuit artistique conventionnel des galeries et des musées. Dans une sorte d'exaltation fiévreuse de la figuration, l'artistes fragmente ou recompose les corps qu'il tente de sublimer en recourant à une esthétique de l'imperfection paradoxalement très (trop parfois peut-être ?) maîtrisée et sophistiquée. Désincarnée par la prise de vue et les manipulations techniques, l'image ne cesse de tendre vers la transparence ; même fragmentée ou distordue, celle-ci renferme ou conduit toujours, dans ses délicates ramifications, vers l'univers aérien du rêve, lorsqu'elle ne s'enracine pas dans d'opaques et pourtant rassurantes profondeurs telluriques.

KAMIL PLEJWALTZSKY

Remerciements à Yannick Vigouroux et Guy Astic

[1]Exposition du 25 juin au 13 septembre 2008. Galerie Bdartist(e), 55 rue Condorcet, Paris IX (06 80 06 29 95). Du mercredi au samedi de 14h à 19h.
[2]Mircéa Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, page 21.
[3]Icelos, frère de Morphée, divinité sans forme stable qui génère les cauchemars en s'incarnant dans le dormeur.

Squink est sorti le 25 juin 2008, *Postcards from Paris* paraît à la mi-juillet 2008 (bdartist(e)/Allen Spiegel Fine Arts).

Formation Professionnelle
Bande Dessinée Manga Illustration Story-Board Scénario...
Tous les intervenants sont des auteurs professionnels
La pédagogie élaborée par L'iconograf a pour but de vous accompagner dans les meilleures conditions vers l'univers de l'image narrative : bande dessinée, illustration, communication, manga, livres jeunesse, manuels scolaires et pédagogiques, magazines divers, caricatures, dessins de presse, image de communication, story-board...
• Formation sur Internet à partir de 55 euros TTC ! Une formation souple et adaptée à votre rythme. Inscription à tout moment de l'année.
• Formation mixte. Formation à distance sur Internet et regroupements réguliers à Strabourg durant les week end. Inscription à tout moment de l'année.
• Formation classique Cycle de 2 ans à Strasbourg. Résolument orientée vers le monde professionnel.
L'iconograf [atelierbd.com]
AtelierBD - L'Iconograf
4, rue de Mutzig - 67000 Strasbourg
Tél : 03 88 32 00 82 - email : info@atelierbd.com
www.atelierbd.com
4
Le Scénario

Ticket choc avec Zazie dans le métro

ZOOM bd jeunesse

Ernest et Rebecca, T.1, Mon copain est un microbe, de Bianco et Dalena, LE LOMBARD, 48 P. COULEURS, 9,25 €

Certains mômes ont à peine trois poils qu'ils se prennent déjà pour des ours ! Rebecca, six ans, est de cette trempe bien que dotée d'un système immunitaire fragile. Détail qui lui fait louper l'école mais ne l'empêche évidemment pas d'aller pêcher la grenouille – sous la pluie et en t-shirt de préférence ! Voilà comment cette mini-minette «attrape» Ernest, un microbe très vite muté en meilleur ami. Il lui enseigne les ficelles du métier et la soutient pour combattre le drôle de virus qui touche sa famille : le «divorce». Désopilante, fantasque et tendre, cette BD est délicieusement contagieuse !

HÉLÈNE BENEY

Yin Yan, T.1, Métamorphose, de Séminole et Valney, CARABAS, 42 P. COULEURS, 9.95 €

Shi-Qian mate les filles, vole tout ce qui brille et embobine tout ce qui passe ! Curieusement convaincu de son immunité, l'infréquentable playboy fini néanmoins transformé en dragon (et aussi en poulet, mais c'est une longue histoire !). Pour retrouver sa forme originelle, il devient précepteur d'un petit génie très crispant nommé Yin Yan. Avec des plombs totalement fondus et un rythme toonesque, ces gags (prépubliés dans *Manga Kids* depuis 2006) jouent du décalage entre la modernité du scénario et l'époque antique japonaise. Cerise sur le gâteau : l'apprentissage de valeurs essentielles avec le sourire !

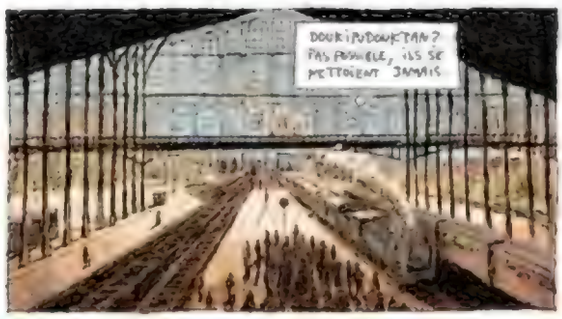
HÉLÈNE BENEY

En ouvrant son fonds littéraire aux auteurs de bande dessinée, Gallimard compte relancer une foule d'œuvres jeunesse. Après *Harry est fou* par Rabaté et avant *Le Petit Prince* par Sfar (voir page 4 de ce numéro), la collection Fétiche se paie Raymond[1].

Si votre rejeton, adoré mais ingrat par son âge et son goût pour la coiffure des Tokio Hotel, vous sort un énormissime «Zazie dans le métro ? *C'est une BD sur les débuts de la chanteuse dans les couloirs du trom, nan ?*», ne baissez pas les bras. Rien n'est perdu : la lecture de cette adaptation dessinée par Oubrerie va balayer son ignorance. Et vous permettre une petite remise à niveau...

Mathématicien, philosophe et poète romancier, l'atypique Raymond Queneau (1903-1976) fut membre de l'Académie Goncourt, du Collège de Pataphysique et cofondateur de l'Oulipo (Ouvroir de la Littérature Potentielle) qui inspirera 30 ans plus tard *L'Association* pour la création de l'OuBaPo (Ouvroir de Bande Dessinée Potentielle). Il aurait adoré le principe de la transformation en BD de sa Zazie : quelle contrainte pour un dessinateur que de rester fidèle au texte original tout en gardant son rythme ! La modernité du roman de 1959 n'y est pas étrangère...

© Clément Oubrerie / GALLIMARD



© Clément Oubrerie / GALLIMARD

Car si cette œuvre a traversé le temps avec autant d'aisance, c'est grâce à sa liberté absolue, dans le verbe et dans le propos. Souvenez-vous : on y découvre la virée parisienne d'une gamine de province, dont le seul but est de visiter le métro lors d'un week-end chez son oncle. En grève (hé oui, déjà !), le réseau sous-terrain ne lui accordera pas ce plaisir. Vulgaire, insolente et ingérable, Zazie est pourtant attachante. Sa candeur et son franc-parler vont même donner un coup de pied dans les certitudes de tous les adultes qu'elle va croiser ! Une histoire qui aborde sans tabous – et avec humour – de nombreux sujets comme l'obéissance, le meurtre, l'homosexualité... Humez-moi ce fumet politiquement incorrect qui s'en dégage ! De nos jours, c'est une révolution !

Délaissant la mise en image du feuilleton ivoirien de Marguerite Abouet (*Aya de Yopougon* dans la collection Bayou du même éditeur) ou encore la série d'animation déjantée co-signée avec Éric et Ramzy (*Les Moots-Moots* sur Canal+), Clément Oubrerie s'approprie naturellement ce texte. En y restant fidèle, il sublime grâce à son style nerveux la verve de Queneau, truffée de jeux de mots fulgurants et de ses fameuses licences poétiques. Cette BD n'est pas seulement une réussite, c'est une balade rafraîchissante qu'on piquera volontiers à notre enfant !

HÉLÈNE BENEY

[1]Pas Domenech, voyons : Queneau !

ZAZIE DANS LE MÉTRO,
DE CLÉMENT OUBRERIE,
D'APRÈS RAYMOND QUENEAU,
ÉDITIONS GALLIMARD,
COLLECTION FÉTICHE,
70 P. COULEURS **15,00€**

C'est beau une ville d'Eisner

Chaque année, des milliers de nouveautés et des tas de rééditions se bousculent dans les rayons des librairies BD. Difficile de faire son choix. Heureusement il existe quelques valeur sûres que vous pouvez acheter les yeux fermés. Will Eisner, dont *New York Trilogie* est réédité chez Delcourt, est de celles-là.

Dire d'un auteur que c'est l'un des plus grands est souvent exagéré. Pas pour Will Eisner (on ne donne pas sans raison son nom, de son vivant, à une cérémonie de remise de prix). Cet Américain né dans le Bronx en 1917 a, entre autre, créé un personnage mythique, le Spirit (film prévu en 2009, réalisé par Frank «Sin City» Miller), popularisé le roman graphique dès 1978 (avec *A contract with God*) et publié jusqu'à sa mort en 2005 nombre de livres décrivant souvent, mais pas exclusivement, la vie de quartiers.

© Will Eisner / DELCOURT

Delcourt, sur le modèle de l'éditeur américain, publie une partie de l'œuvre d'Eisner en la regroupant par thèmes. *New York Trilogie* adapte ainsi, au final, quatre romans graphiques.

Le premier livre, *La ville*, traduit *New York*, œuvre majeure Eisnerienne initialement parue en 86. Le trait est d'une expressivité inouïe, entre le *cartoon* et le réalisme, utilisant l'art de la pantomime. La narration joue avec les codes de mise en page (codes d'ailleurs en partie créés par Eisner dans les années 40) et balade l'œil du lecteur sans jamais le perdre. La mise en place au crayon laisse libre cours à un encrage au pinceau des plus vivants. En clair, nous avons là le plus beau dessin que put avoir Eisner, rehaussé d'un sublime lavis, au service d'une observation attentive, minutieuse et sensible de New York (analyse qui pourrait toutefois être valable pour n'importe quelle grande ville). Peu de textes, voire pas du tout pour certaines séquences, le dessin suffit largement. Eisner fait appel à la mémoire du lecteur, son dessin évoquant des impressions laissées par les expériences de vie. Isolement, colère, frustration, nostalgie, voyeurisme... la palette est large. Une bouche d'égout, une fenêtre, un perron, un pâté de maison... sont autant de clefs d'entrée pour le plus bel hommage jamais rendu à une ville – et à ses habitants.

DR

À noter que quelques dessins (une demi-douzaine) sont intercalés entre les chapitres de ce tome. N'y prêtez pas grande attention. Ils n'étaient pas dans l'œuvre d'origine, et furent réalisés peu de temps avant la mort d'Eisner, pour «*homogénéiser la nouvelle compilation de livres*». Même s'ils ont un lien avec les thèmes abordés, le style est un peu différent (pas de lavis) et l'intérêt ne réside que dans le caractère inédit de ces petits ajouts.

À l'heure où vous lisez ces lignes, le tome 2, *L'Immeuble*, est probablement sorti. Il reprend *City People Notebook* (une sorte de somme des recherches faites pour le tome 1) ainsi que *The Building* décrivant la «vie» d'un immeuble au travers de quatre de ses anciens occupants. Le tome 3 est prévu pour le 8 octobre et contiendra *Invisible people*, cri d'Eisner contre une forme d'anonymat citadine.

Une trilogie absolument incontournable, débutant par un tome 1 axé sur une succession de scénettes, deux autres volumes racontant des histoires plus linéaires, et formant un ensemble (uni par un lien thématique, mais indépendants) qui ne pourra que vous inciter à chercher les autres albums de ce peintre de l'humain.

PHILIPPE CORDIER

NEW YORK TRILOGIE, T.1
LA VILLE
DE WILL EISNER
ÉDITIONS DELCOURT
COLLECTION CONTREBANDE
190 P. N&B
14,95 €

zoom comics

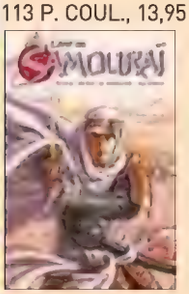
No Honor, de Fiona Avery et Clayton Crain, BAMBOO ANGLE COMICS, 96 P. COUL., 11,90 €

Élève de J. Michael Straszcynski, Fiona Avery livre ici un récit âpre et rapide, où elle joue agréablement de la mécanique bien huilée des «buddy movies» chers à Hollywood. Sauf que là, le buddy occupe le corps du héros, ce qui rappellera la sortie imminente du dernier Auteuil/Chabat : le samouraï mort hante l'esprit du voleur qui vient de dérober le sabre qui lui appartenait. Course poursuite et rédemption au tournant d'un parcours initiatique d'un genre nouveau. Deuxième édition française pour ce récit qui mélange sabre et polar.

New West, de Jimmy Palmiotti et Phil Noto, BAMBOO ANGLE COMICS, 72 P. COUL, 10,90 €

Autre petite perle de la collection «Angle Comics» de Bamboo, *New West* mélange ambiance post-apocalyptique, polar musclé et vengeance à coup de sabre. D'habitude *designer* et *cover artist*, Phil Noto met son dessin froid et dépouillé au service de ce récit qui oppose un homme seul à plus fort que lui, dans une ambiance que ne renierait pas la série des Die Hard au cinéma. D'ailleurs, le héros a un look à la Bruce Willis.

L'âme du Samouraï, T.2, Par delà les mers, de Ron Marz et Luke Ross, DELCOURT, CONTREBANDE, 113 P. COUL., 13,95 €



Luke Ross est l'excellent dessinateur réaliste de l'adaptation BD du dernier *Indiana Jones*. C'est aussi l'illustrateur d'une série mêlant sabre, cape et épée, en cours de publication chez Delcourt. Dans le premier volume, Asukai Shiro recherche Lady Yoshiko, qu'il retrouve à la Cour du Roi Soleil. Dans ce deuxième opus, il découvre au fil de sa lame l'Espagne et l'Afrique du Nord. Les combats ne souffrent aucunement du style photographique de Ross, les personnages sont charismatiques, et la scène de tempête de sable mérite d'être vue sur grand écran ! J-M L

Hulk : l'enfant dans le corps du monstre

L`homme qui s`énerve tout vert n`a jamais bénéficié de la popularité de ses confrères super-héros. Les raisons sont multiples. À l`occasion de la sortie d`un nouveau film consacré à Hulk (cf. page 24), ZOO vous explique pourquoi il faut redécouvrir ce personnage plus complexe qu`il n`y paraît.

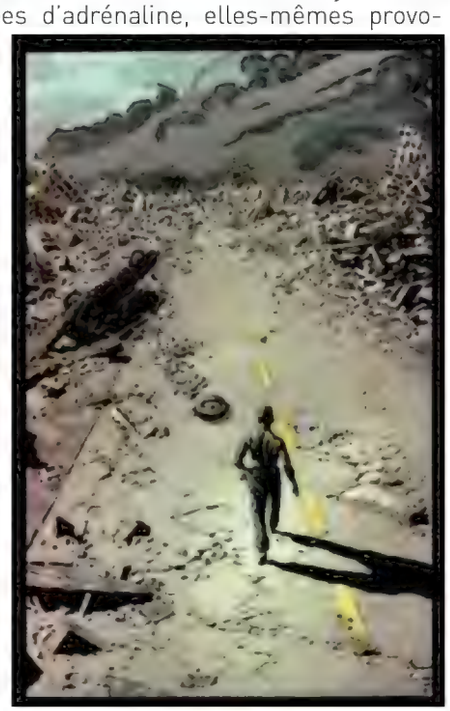
DR

Hulk est un personnage qui n'a jamais été très populaire en France, malgré (ou peut-être, à cause de) la série télévisée de la fin des années 70 avec Lou Ferrigno dans le rôle titre. Le film de Ang Lee sorti en 2003 n'en a pas rehaussé l'intérêt : cette première version fut presque un film «d'auteur» ; sans être fondamentalement mauvais, le film eut une approche trop originale, qui déçut à la fois les «puristes» mais aussi le grand public amateur d'action. Par ailleurs, le personnage de Hulk symbolise peut-être aussi aux yeux du public français tout ce qu'ils croient détester dans l'Amérique : la bêtise et l'inculture, l'emploi de la force brute plutôt que la raison pour résoudre les problèmes. (Stéréotypes injustes mais qui ont la vie dure, surtout par les temps qui courent).

Pourtant, *Hulk*, le comic-book, mérite d'être (re)découvert car il est riche en thématiques et recèle des petits trésors.
Hulk ne fait pas partie des cinq «grands» personnages de Marvel (Spider-Man, Iron Man, Daredevil, Les Fantastiques et les X-Men) qui virent leur adaptation publiée en France pendant des décennies par les Éditions Lug dans ses titres phares : *Strange*, *Nova* et *Spécial Strange*[1]. La série *Hulk* fut, elle, publiée en France principalement par l'éditeur Artima, sous des formats divers et de manière éparse, contribuant peu à peu à lui bâtir un lectorat fidèle. Il aurait mérité mieux.

Hulk naît aux États-Unis en 1962 sous la plume de Stan Lee et le crayon de Jack Kirby. Le scientifique Bruce Banner, exposé par inadvertance aux rayons gamma de la bombe qu'il vient de fabriquer et de tester pour le gouvernement américain, se transforme alors en monstre brutal et quasi-animal, façon Docteur Jekyll et Mister Hyde. Le personnage vivra de nombreuses incarnations, tout d'abord physiquement : initialement gris, il devient rapidement vert (car le gris, dit Stan Lee, n'est pas «vendeur»)[2], puis redeviendra gris 25 ans plus tard, vert de nouveau, et récemment : rouge (!). Son intellect varie également : il a, la plupart du temps, le cerveau d'un enfant et les réactions d'un animal blessé, mais il a également, pendant de nombreuses années, conservé lors de ses transformations le QI très élevé de son alter ego, Bruce Banner.

Malgré toutes ces incarnations, *Hulk* est avant tout l'histoire de l'affrontement du Yin et du Yang, de la force brute contre le raisonnement, de la colère contre la maîtrise de soi. (Les transformations de Bruce Banner en Hulk sont en effet en majorité déclenchées par des montées d'adrénaline, elles-mêmes provoquées par des éléments exogènes malheureux). Banner essaie de rester maître de lui mais n'y parvient pas. *Hulk* est une histoire d'aliénation, de fuite, de tentative constante de rédemption. Hulk est un personnage incompris, qui n'aspire qu'à ce qu'on le laisse tranquille (ce qui n'arrive malheureusement jamais), tandis que Bruce Banner est torturé par les dévastations causées par son alter ego, dont il se sent responsable et en face desquelles il est impuissant. (Ironie de l'affaire : le personnage est donc à la fois d'une immense force et d'une immense faiblesse : l'un sur le plan mental / phy-



DR

sique et l'autre sur le plan physique / mental). Bref, une vraie tragédie racinienne !

Hulk sera constamment entouré d'une galerie de personnages secondaires (amis, ennemis, «arbitres»...) sans cesse renouvelée, ce qui évite à la série un caractère répétitif. Également, il évoluera dans des décorums très divers (le midwest américain, les grandes villes, des bases scientifiques, une autre planète...). On le verra même, pendant un court moment, membre du groupe de super-héros Avengers[3].

Pendant de nombreuses années, la série est confiée aux mains de dessinateurs plus ou moins talentueux (Herb Trimpe, Marie Severin, Sal Buscema) et de scénaristes plus ou moins inspirés. Elle se lit agréablement, pour les nostalgiques, mais sans grand intérêt sinon. Le scénariste et écrivain Peter David arrive aux commandes à la fin des années 80 et restera près de dix ans sur le titre, auquel il insuffle un vrai dynamisme. Il étoffe la (les) personnalité(s) de Banner (et notamment évoque des problèmes d'enfance meurtrie qui serait en partie à l'origine du comportement de Hulk).

WHO ARE YOU? WHY ARE YOU SO STRONG?!
I AM THUNDRA, THE LEADER OF MY PEOPLE.
I AM FROM A PLACE WHERE WOMEN ARE MUCH STRONGER
NO MAN THERE IS WORTHY OF ME. I HAVE COME A LONG WAY TO FIND SUCH A MAN.
HULK IS NOT A MAN. IF YOU WERE FROM HERE, YOU WOULD KNOW!
THE HULK IS A MONSTER.
DR

DR

En 1987, la série est confiée à un jeune dessinateur, Todd McFarlane, qui entamera là une carrière célèbre le conduisant ensuite de *Spider-Man* à la série *Spawn*, dont il vendra des millions d'exemplaires. Citons également Dale Keown, John Byrne et Mike Deodato Jr au rayon des dessinateurs de génie ayant œuvré sur la série ces dernières 20 années. Les scénaristes et dessinateurs de talent sont effectivement nombreux à se bousculer au portillon, depuis une quinzaine d'années, pour tâter du personnage et pour lui imprimer leur marque. Ceci lui a apporté une certaine qualité, et une variété de traitement assez divertissante.

OLIVIER THIERRY

[1]On parle ici des années 1970-1985, années d'explosion de Lug et des personnages Marvel en France. Lug/Semic finit par publier *Hulk* au début des années 90, lui donnant enfin une très belle exposition.
[2]Également, l'impression à l'époque ne permettait pas d'imprimer avec qualité une couleur grise : bien souvent, cela donnait un pâté noirâtre. Le retour de Hulk en gris à la fin des années 80 est aussi dû aux progrès de l'impression.
[3]Hulk a été membre des Avengers, mais aussi des Defenders, où il aura un rôle encore plus important.

Pour en savoir plus : *Scarce* n°63 : revue d'étude érudite sur les comics, qui a consacré un numéro spécial sur le personnage. (Disponible en cherchant sur Internet – Ebay ou ailleurs).

zoom ciné

La personne aux deux personnes de Nicolas et Bruno

Le quotidien mortellement ennuyeux de Jean-Christian Ranu subit de grands changements lorsqu'il se met à entendre la voix d'un chanteur ringard récemment décédé. C'est le point de départ gentiment barré de ce premier film signé par le duo autrefois responsable des *Messages à caractère informatif*, ces tordants détournements de films d'entreprise des années 80. Derrière le burlesque décalé se cache un regard acide sur le monde du travail. Daniel Auteuil en expert comptable coincé dans l'esthétique vestimentaire de 1982 est irrésistible. C'est vraiment très intéressant. Et surtout très drôle.
Actuellement

Babylon A.D. de Mathieu Kassovitz
Quinze ans de métier derrière lui et seulement deux films mémorables... ses premiers. On espérait une reprise en main de la carrière de Mathieu Kassovitz en tant que cinéaste avec cette adaptation de *Babylon Babies* de Dantec. Las ! Son dernier-né confirme qu'il n'a pas les épaules assez solides pour supporter le poids de ses ambitions. Après 20 minutes faisant illusion, le film s'enlise dans une succession de scènes d'action montées au hachoir avant un final catastrophique, laissant penser que le bébé de Kasso lui a échappé pendant la production. Dans ce marasme, seul Vin Diesel surnage.
Le 27 août

Wanted, choisis ton destin de Timur Bekmambetov
Le saviez vous, *Night Watch* et *Day Watch* font partie des plus gros succès commerciaux du cinéma russe ? Un cassage de baraque si énorme qu'il a permis à son réalisateur, Timur Bekmambetov, de se voir offrir un ticket pour Hollywood avec ce film tiré d'un comic book à succès du même nom. Un comptable se révèle être l'élu d'une secte d'assassins éliminant des quidams choisis par une machine à tisser [sic]. *Wanted* s'avère être surtout un champ de tir de fête foraine dont la taille des guns est proportionnelle à l'incroyable bêtise du propos. La mise en image de kéké, croisement effroyable entre *Matrix* et Jan Kounen, n'arrange rien.
Le 16 Juillet

JULIEN FOUSSEREAU

L'Incroyable Hulk : Smash ! Boum ! Huuuue !

Le géant vert furibard déboule le 23 juillet prochain sur nos écrans pour de nouvelles aventures. Les leçons du semi-échec commercial du précédent opus signé Ang Lee ont-elles été retenues ? Et surtout, a-t-on enfin affaire à une réussite pleine et entière ?

© SND

Comme bon nombre de super-héros Marvel, l'incroyable Hulk possède sa mythologie propre. Incroyablement populaire dans son pays natal, les différents stades évolutifs du colosse de jade n'ont jamais réellement pris par chez nous. Ainsi, Hulk est surtout connu ici grâce à la série TV culte avec Bill Bixby et Lou Ferrigno. Le principe : à la suite d'une exposition aux rayons Gamma, David Banner se transforme en géant irascible et increvable dès lors qu'il est soumis au cocktail stress / frustration (voir la genèse du héros P.22).
Ang Lee avait tenté cinq ans plus tôt un premier portage sur grand écran de la malédiction du Dr Banner pour un résultat qui eût au moins le mérite de ne laisser personne indifférent. Ses défenseurs y admirèrent la complexité un brin torturée de ses personnages et l'intense recherche formelle via un montage épousant le découpage d'une planche de comics. Ses détracteurs, eux, se retrouvaient à la fois assommés par le caractère pompeux de l'affaire et dépités face à l'incapacité du cinéaste taïwanais à traduire visuellement l'incommensurable force de Hulk le coléreux.
C'est au tour du français Louis Leterrier (*Le Transporteur I & II*) de reprendre le récit là où il s'était arrêté, c'est-à-dire l'exil de Banner en Amérique du Sud... Reprendre est un bien grand mot tant *L'Incroyable Hulk* tient plus du *reload* que de la suite officieuse : il ne reste rien du casting initial, le design de la bête a été complètement retravaillé et le scénariste Zak Penn a énormément tranché dans les ramifications scénaristiques du premier épisode ; un mal pour un bien sur ces deux derniers points car le film parvient à trouver le juste compromis entre l'esprit de la série TV et le comics originel. Et, bien que foncièrement plus laid et irréel, le Hulk millésimé 2008 apparaît autrement plus crédible que celui d'Ang Lee.
Paradoxalement, et c'est là que le bât blesse : si l'on se réjouit de ressentir tout le poids et la violence titanesque du mastodonte virtuel, *L'Incroyable Hulk* pêche terriblement par sa direction d'acteurs oscillant entre la fadeur d'Edward Norton, le cabotinage effréné de Tim Roth en passant par les insupportables minauderies de Liv Tyler. Ce que Leterrier offre au géant vert se fait malheureusement au détriment des quelques qualités du Ang Lee. En définitive, Hulk au cinéma, ce sont les deux faces d'une même pièce. Gageons qu'un cinéaste puisse un jour mettre en scène la tranche...

© SND

JULIEN FOUSSEREAU

L'INCROYABLE HULK,
DE LOUIS LETERRIER,
AVEC EDWARD NORTON, LIV TYLER...
115 MINUTES
DISTRIBUÉ PAR SND
SORTIE LE 23 JUILLET 2008

Carnets de voyages : de l'art de relier les continents

Gedeon et Arte nous proposent une série de DVD documentaires bien réalisés mettant en scène des dessinateurs qui usent de leur regard graphique et de leur talent dans des contrées du bout du monde. Enivrant.

© Gedeon / Arte / Darkstar Presse

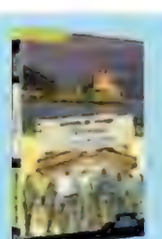
Avant l'été, l'éditeur producteur Gedeon nous propose de suivre ses illustrateurs partis sur les cinq continents munis de leur palette à dessin pour croquer paysages et habitants.

À mi chemin entre *Lonely Planet* et les carnets de voyage traditionnels, cette collection nous permet de découvrir un pays à travers ses plus beaux panoramas, son histoire et sa culture. Tous francophones, les illustrateurs deviennent nos guides curieux et ouverts à toute rencontre improvisée. Durant 52 minutes, choisissez votre destination : l'Europe avec l'Islande, l'Écosse, l'Arménie, l'Amérique centrale avec Cuba et le Guatemala, l'Afrique au Cap vert et en Namibie, et l'Asie au Cambodge, en Inde et au Japon.

Cette collection nous permet de découvrir tout à la fois un pays et un artiste, à travers son style, sa personnalité et ses petites méthodes. Ainsi, certaines des illustratrices utilisent le polaroid pour capter instantanément tous les détails et retravailler ensuite leurs esquisses. C'est particulièrement utile pour les costumes traditionnels guatémaltèques ou encore la végétation aussi luxuriante que bariolée. De même, certaines font du *scrapbooking* en collant sur leur carnet de voyage du sable, morceaux de métaux divers, canettes, terre de feu volcanique. Mais les hommes ne sont pas en reste, ainsi Damien, le bobo parisien, retravaille les châteaux d'Écosse en reconstituant les parties manquantes afin de nous replonger dans l'époque médiévale. Visitant un à deux pays chacun, les artistes se confrontent à leur propre limite : Elsie tente de reproduire tout l'éclat des couleurs de la jungle malgré la moiteur ambiante, quand Carla évoque avec un confrère la difficulté d'exprimer l'étendue de son art sous la chape de plomb castriste.

Ces *Carnets de voyage* sont aussi l'occasion pour nos aventuriers de faire de belles rencontres avec les autochtones et de confronter traditions, modes de vie. Cet aspect se révèle en effet bien plus développé que chez *Lonely Planet* qui axe davantage son approche sur le tourisme pur et dur. Le panthéisme inhérent de cette collection s'avère être un délicieux appel à la contemplation de notre monde toujours plus complexe. C'est peut-être le plus beau compliment que l'on puisse faire à Gedeon : au-delà de l'interprétation de la beauté de notre planète à travers les peintures au fusain ou à l'aquarelle, cette mosaïque de carnets bâtit de fort belle manière un pont entre les hommes.

LOUISA AMARA



CARNETS DE VOYAGE,
DOCUMENTAIRES TOURISTIQUES,
10 DESTINATIONS DISPONIBLES
DVD ZONE 2
52 MINUTES - COULEURS
GEDEON - ARTE

ZOOM DVD

I'm not There
Présenté à la dernière Mostra de Venise, ce faux biopic extrêmement sophistiqué de Bob Dylan par Todd Haynes a fortement impressionné le jury... Dylan, légende vivante du folk rock insaisissable, tel est le postulat de départ. Six acteurs pour six facettes dont une impressionnante Cate Blanchett pour son rôle de Dylan période défonce (prix d'interprétation féminine au passage). Un souci toutefois, quand on ne se prétend pas exégète de Dylan, *I'm not There* se révèle difficile d'accès. C'est pourquoi, ce DVD est tout à fait recommandable pour l'excellent commentaire audio de Haynes chargé d'éclairer nos lanternes.
Diaphana – Dans les bacs.

L'Âge d'or du X

S'il vous manque, ce temps où le cinéma porno était tourné en pellicule, les actrices étaient 100% bio et le milieu baignait dans une douce innocence – loin des boucheries contemporaines esclaves de la surenchère –, alors précipitez vous sur ce sympathique double DVD. La première galette renferme un excellent documentaire sur le caractère artisanal et bon enfant du X des seventies. La seconde contient *Brigitte et moi*, allégorie de cette époque à travers un destin fictionnel et fantasmée de la comédienne Brigitte Lahaie. De quoi rappeler à certains que la pornographie n'était pas incompatible avec des exigences artistiques.
Studio Canal – Dans les bacs.

JULIEN FOUSSEREAU

Coffret Kenji Mizoguchi les années 1930
Après avoir édité en coffret tous les films des années 1950 puis 1940 de Kenji Mizoguchi, après avoir édité en collector *Les Sœurs de Gion* que le grand cinéaste de la femme exploitée décrivait fréquemment comme son premier film (il n'en avait fait que 70 auparavant...), Carlotta poursuit son œuvre d'édition de sources par trois films des années 1930, réalisés juste avant *Les Sœurs*. On y trouve son dernier film muet (*La Cigogne en papier*), une adaptation de Maupassant (*Oyuki la vierge*), et un mélodrame bourgeois (*Les Coquelicots*) : des copies difficiles à restaurer, mais un regard social toujours aussi clinique.
Carlotta – Dans les bacs.

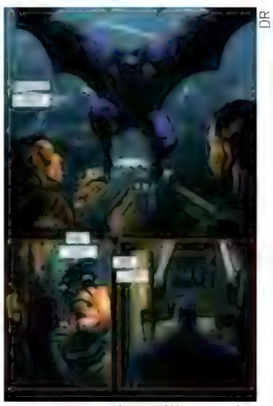
BORIS JEANNE

Dark Knight : Il est bath, man !

Dark Knight est le sous-titre officiel du deuxième film que Christopher Nolan consacre à Batman. Le célèbre scénariste et dessinateur Frank Miller s'était servi de cette expression consacrée, qui désigne le personnage créé par Bob Kane et Bill Finger en 1939, pour intituler son _Dark Knight Returns_, œuvre majeure qui marqua les esprits en 1986. Le film qui sort cette année s'en inspire librement.

À l'époque (1986), l'œuvre de Frank Miller avait été révolutionnaire, tant dans la forme que sur le fond : thèmes très osés et actuels, violence visuelle et psychologique, personnages à la limite de la folie, y compris pour le héros lui-même, critique des médias et de la société... On était loin du simple divertissement populaire. L'opus était un brulot en même temps qu'un exercice cathartique pour un Miller toujours un peu difficile à cerner. La publication, à peu près en même temps, de deux autres œuvres majeures et révolutionnaires : *Watchmen* et *Crisis on Infinite Earths*, sonna la fin d'une période bon enfant dans les comics que l'on nomma le «*Silver Age*»[1].

L'œuvre *The Dark Knight Returns*, de Frank Miller, s'ouvre sur un Bruce Wayne à la retraite, qui décide de reprendre les gants pour nettoyer un monde qui va à vau-l'eau. Fort de sa réussite sur *Daredevil* (1979-1983) chez Marvel, demandé par tous les éditeurs, mais échaudé par l'échec commercial de son *Ronin*, Frank Miller retrouve pour l'occasion son encreur, Klaus Janson, qui livre un trait plus sec qu'à l'accoutumée, et noie les cases dans des ombres chinoises marquantes. De plus, Miller compose ses pages en un «gaufrier» de seize cases (quatre bandes de quatre cases), poussant l'exercice plus loin que Moore et Gibbons sur *Watchmen* (gaufrier de neuf cases). Enfin, le *Dark Knight Returns*, pamphlet politique qui confronte anarchisme et fascisme dans un monde sans solution politique, a été publié en quatre «prestige formats» de 48 pages, format révolutionnaire pour l'époque.


DR

Si le *Dark Knight Returns* a relancé la Batmania, phénomène de société explosant autour des films de Tim Burton, l'esthétique proposée par Frank Miller a laissé plus de traces qu'on ne pourrait le croire. L'image récurrente du collier de perles qui se répand dans le vide, fonctionnant comme un motif dans les souvenirs de Bruce Wayne, a été reprise par Clint Eastwood dans *Bird* (1988), sa biographie de Charlie Parker. Eastwood fan de comics ? Sait-on jamais, les contre-jours du *Retour de l'Inspecteur Harry* donnaient déjà le ton en 1983. Cela rend la rumeur des années 90, selon laquelle il devait adapter le *Dark Knight Returns*, à la fois crédible et alléchante. Alex Proyas, lui, adapte en 1993 un héros de comics, *The Crow*. Sur fond de Joy Division, il montre le héros sur les toits de la ville, en contre-jour sous les spots des hélicoptères de la police, image empruntée aux *Daredevil* et *Dark Knight Returns* de Miller.

Les récits de Miller ont marqué l'esthétique BD, bien évidemment. En revanche, les précédentes adaptations cinématographiques du justicier de Gotham, par Burton, Shumacher ou Nolan, semblent moins influencées par l'expressionnisme forcené des planches de Miller, qu'il a pourtant développé en s'inspirant du cinéma. L'adaptation de son univers graphique au grand écran, via *Sin City* (Robert Rodriguez), *300* (Zack Snyder) ou désormais le *Spirit* (Frank Miller lui-même), rendra sans doute les choses plus évidentes.

Cependant, de même qu'Eisner, dans son *Spirit*, n'a attendu personne pour adapter le cinéma en BD, Eastwood et Proyas n'ont pas attendu Rodriguez, Snyder ni Nolan pour adapter le meilleur du *Dark Knight*.

JEAN-MARC LAINÉ

© 2007 Warner Bros. Entertainment Inc.

[1] De même que pour la date exacte de la chute de l'empire romain, les avis sont partagés quant à la fin du «Silver Age» des comics. Néanmoins, 1986 est une date admissible.

DARK KNIGHT, LE CHEVALIER NOIR
DE CHRISTOPHER NOLAN,
AVEC CHRISTIAN BALE, MICHAEL CAINE,
HEATH LEDGER...
152 MINUTES - SORTIE LE 23 AOÛT 2008
DISTRIBUÉ PAR WARNER BROS

poliakov
DARK BLUE
Recette du cocktail
DARK BLUE
4 cl de vodka Poliakov
Tonic
Myrtilles écrasées
Glace pilée
POLIAKOV
Pure Grain
PREMIUM VODKA
TRIPLE DISTILLED
VODKA
*Bleu nuit
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

zoom bd

Mon gras et moi, de Gally, DIANTRE, 80 P. BICHROMIE, 16 €

Le blog d'une grosse de Gally, bien connu des internautes BDphiles, trouve sa déclinaison papier chez la jeune et sympathique maison d'édition Diantre. Parées de noir & blanc rehaussé de rose, ces pages comportent de nombreuses histoires courtes sur le quotidien d'une grosse, des réflexions, des anecdotes, qui, bien que bâties sur un substrat de douleur et de contrariété, parviennent toujours à faire sourire le lecteur tant le ton est honnête et l'humour de l'auteur patent. Le propos étant intelligent, le processus d'identification fonctionne, osons le dire, à plein régime.

OLIVIER PISELLA

Le Blog, de Martin Vidberg et Nemo7, ONAPRATUT, 132 P. N&B, 10 €

Martin Vidberg s'est fait connaître par *Le Journal d'un remplaçant*, publié dans la collection Shampooing (Delcourt) l'an dernier. On y découvrait son dessin peuplé de messieurs patates, qui s'avérait étonnamment expressif. Depuis, Vidberg a acquis une certaine notoriété, notamment par l'entremise d'un blog d'actualité relayé en une du site lemonde.fr. Aujourd'hui, Onapratut publie un ouvrage au format paysage comportant des strips de quatre cases. Il s'agissait au départ d'un défi conceptuel lancé par Vidberg à ses lecteurs : six cases muettes à exploiter comme on l'entend dans des strips ou des planches. Nemo7 s'est brillamment attelé à la tache ; le fruit de cette collaboration apparaît dans ce livre à l'humour très caustique sur la vie quotidienne d'un blogueur BD (un peu loser).

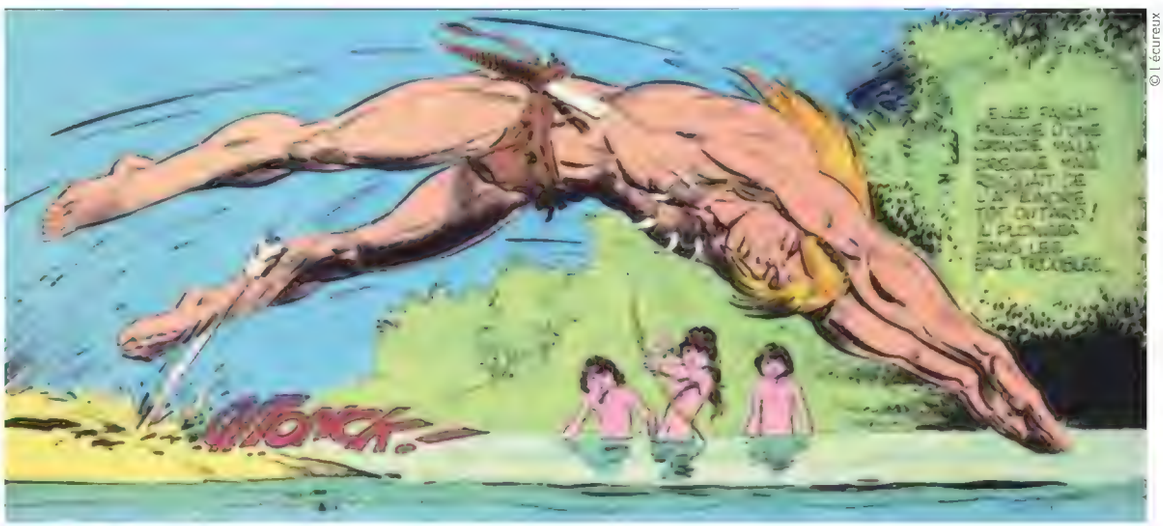
OP

Lanfeust Quest, T1, par Arleston, Tarquin et Ludo Lullabi, SOLEIL, 185 P. N&B, 7,45 €

Après avoir envoyé Lanfeust partout dans l'univers et dans le temps, il était peut-être opportun de le transformer en manga. Peut-être... Car l'opération se solde surtout par un mimétisme forcené (sens de lecture japonais, caractères *kanji* sur la couverture, chapitrage très découpé alors que la BD n'a

Non, Rahan n'est pas un dinosaure

Rahan «has been» ? Rahan ringard ? Vous voulez rire ! Après 3300 planches et 184 épisodes, le fils des âges farouches ne s'est jamais aussi bien porté. Des albums, un dessin animé, un film peut-être, autant d'actualités qui nous ont conduites à interviewer Jean-François Lécureux, l'actuel scénariste de la série, gardien de la flamme de son père Roger, le créateur du phénomène.



© Lécureux

Tout le monde en France connaît Rahan. Mais finalement, on ne sait pas du tout comment il est né. Pouvez-vous nous en dire plus sur la création de ce héros ?

Sans rien vous cacher, je pense que c'est moi qui ai inspiré mon père pour ce personnage. En 1965, ma famille déménage à Draveil, dans l'Essonne, à la lisière de la forêt de Sénart. Pour moi qui ai 11 ans, c'est le rêve. Avec les copains, on construit des cabanes, on grimpe dans les arbres. Mon père me voit évoluer comme ça, comme un petit homme des bois. Et trois ans plus tard, il invente Rahan, en prenant soin de le faire blond, pour bien le différencier de Tarzan. Mais pour tout vous dire, Rahan ressemble également beaucoup à mon père. Un homme très bricoleur, dont la grandeur d'âme et l'humanisme étaient remarquables.

C'est en effet une facette très importante du personnage.

Rahan, comme tout héros, dénoue les problèmes, mais il apporte quelque chose de plus à tous les acteurs de l'épisode. S'il y avait plus de Rahan un peu partout, le monde irait certainement mieux.

Et puis *Rahan* c'est aussi une condamnation de l'obscurantisme, une espèce de Christ laïque...

Tout à fait. Mon père n'était pas croyant. À la sortie de la guerre, comme beaucoup de sa génération, il était communiste et croyait en l'homme, en sa capacité à s'améliorer. Toutes ses belles idées transpirent dans le personnage de Rahan.

Et depuis sa création, le fils de Crao a fait un bon bout de chemin.

Rahan apparaît en mars 1969 dans le premier numéro de la nouvelle formule de *Vaillant* qui s'appelait *Pif Gadget*. Quand *Pif* s'arrête en 1991, Soleil prend le relais et réédite ses aventures en recueil. C'est la toute première production de la maison d'édition toulonnaise. Avec 20 000 exemplaires vendus à chaque tome, c'est une réussite. Puis en 1996, dans l'idée de fêter les 30 ans de Rahan, je convaincs sans peine mon père et André Chéret de se remettre au travail. Pour lancer le nouvel album, je monte ma propre maison d'édition et *Le mariage de Rahan* sort en juin 1999, juste pour l'anniversaire. Mon père disparaît six mois plus tard, le 31 décembre 1999, serein, calme, très content que son fils continue à faire vivre Rahan. L'année d'après, j'édite l'album numéro deux que mon père avait scénarisé. Et à partir de là, je me mets au scénario. Et depuis, j'en sors un tous les ans au mois de juin.

Le tome 9 est donc sorti en juin, accompagné cette fois du premier album de la collection prestige. Quel est le concept ?

La collection prestige est une reprise des huit premiers tomes, sauf que j'ai voulu faire un bel

album pour les fans. C'est un grand format (26x36), en noir et blanc, de 120 pages, qui correspond à deux albums. Une sorte de tirage de tête publié à 1500 exemplaires.

L'autre grande nouveauté de cette année, c'est un dessin animé.
Oui, le dessin animé sort sur Canal Plus en septembre, puis sur France 3 au printemps 2009. Une série de 26 fois 26 minutes au dessin très léché et avec quelques nouveautés. Rahan a ainsi pour compagnon une sorte de petit ours, qui apportera une touche d'humour. Il est plus jeune que dans les albums et porte un pagne un peu plus long, façon indien, qu'on lui a ajouté à la fin du tome huit. Car pour le commercialiser dans les pays anglo-saxons, un héros en slip, tout nu, ça ne passe pas. C'est idiot, mais c'est comme ça. (rires)

On a aussi longtemps parlé d'un film réalisé par Christophe Gans. Qu'en est-il aujourd'hui ?
Malgré des contacts très étroits, ça ne se fera pas avec lui. Ses propositions impliquaient des budgets trop colossaux pour être réalisés ici. Mais je n'ai pas trop de regrets car je pense que je n'aurais pas adhéré à ses idées un peu trop sombres, un peu trop chamaniques. À un moment, le réalisateur du *Transporteur* était également pressenti, mais ça ne s'est pas fait non plus. En tout cas, le projet est toujours d'actualité. Et puis pour ne rien vous cacher, mon envie secrète, c'est de réaliser un film sur Rahan. J'ai envie d'accumuler de l'expérience en suivant la réalisation des premières adaptations pour, peut-être, un jour, passer derrière la caméra.

...JE NE LEUR DIRAI PAS CE QUE TU ALLAIS FAIRE, CAR NOUS DEVONS RESTER UNIS POUR ATTEINDRE LE TERRITOIRE DU BONHEUR!..
..MAIS NE RECOMMENCE JAMAIS!
© l écureux

der avec tout ça. Il y aura même peut-être un petit cadeau avec. Et puis j'ai un autre gros projet, mais qui ne verra sans doute pas le jour l'année prochaine, c'est l'encyclopédie Rahan. Un livre qui évoquera les personnages, les 160 inventions, les mots utilisés (les peaux de bois, le lac sans fin, le pays à peau blanche, etc.), le monde de Rahan... Un travail de titan.

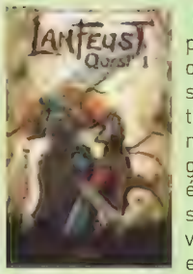
PROPOS RECUEILLIS PAR THIERRY LEMAIRE

© Lécureux, Chéret

RAHAN VERSION 2008 : TOUJOURS BON PIED BON OEIL.

L'année prochaine, vous fêterez donc les 40 ans de Rahan. Avez-vous préparé un gros gâteau d'anniversaire ?
Il y aura effectivement une fête à Paris l'année prochaine, en association avec Soleil. Le quatrième tome de la collection prestige sortira en mars. Je crois savoir qu'un recueil Soleil sortira lui aussi en noir et blanc, et en série limitée, pour célébrer l'événement. Et je vais essayer de sortir le tome 10 un peu avant juin pour coïnci-

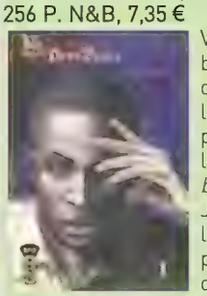
RAHAN, T.9,
LA HORDE DES BANNIS,
DE CHERET (DESSIN)
ET LÉCUREUX (SCÉNARIO)
48 P. COULEURS
ÉDITIONS LÉCUREUX **10,90€**



pas été prépubliée) plus que par une simple adaptation (personnages aux grands yeux, élancés, et qui se déforment à volonté). Le trait est simplifié à l'extrême (on affleure le crayonnage) pour donner du rythme au récit qui va chercher un public *shônen* pour l'emmener du côté d'Eckmül...

BORIS JEANNE

Me and the Devil Blues, T1, de Akira Hiramoto, KANA, 256 P. N&B, 7,35 €



Voilà un manga bien singulier qui retrace l'histoire de la plus grande légende du *blues*, Robert Johnson, l'homme qui a pactisé avec le diable pour aller cracher son talent avec les chiens, et dont il nous reste quelques enregistrements séminaux. Le scénario reprend intégralement la vulgate du *bluesman* maudit, mais le trait oscille fréquemment entre grandes planches pâteuses et cases beaucoup plus identifiées manga. Et c'est toute l'ambiance du Sud des États-Unis dans les années 1930 qui ressurgit tout à coup, glauque et talentueuse...

BORIS JEANNE

1890, de Francesco Ripoli, SOLEIL, COLL. QUADRANTS, 96 P. N&B, 18 €

Ripoli, artiste italien spécialisé dans le roman graphique, nous livre une étrange vision du western, à mi-chemin entre sa culture italienne et les fantasmes du Far West. Deux univers se rencontrent de manière incongrue dans ce one-shot : le pathétique carton-pâte de Buffalo Bill et le banditisme chevaleresque de Tiburzi. Se basant sur deux héros historiques réels ayant fait leur nom sur la violence, il créé une histoire énigmatique autour d'une mystérieuse photo, instillant une part d'intime et d'humain dans la légende. Au final, Ripoli offre la vision désabusée mais fascinante de la fin d'un monde à travers un prisme personnel et fantasmé. Du western sauce underground...

WAYNE

zoom bd

Mise en bouche, de Djian et Peyraud, FUTUROPOLIS, 144 P. COULEURS, 19 €

C'est en lisant la nouvelle de Djian dans *Les Inrocks* que Peyraud, séduit, décida de contacter l'écrivain pour adapter celle-ci en dessin. Le résultat est à la hauteur : il réussit à rester fidèle au texte, en gardant un esprit très littéraire, mais insuffle un vrai rythme visuel propre à la BD. Ainsi l'histoire reste bel et bien une mise en parallèle d'un évènement dramatique (une prise d'otage dans une école) et d'une possible relation amoureuse en devenir. L'une fait écho à l'autre. Mais le petit plus est l'aspect narratif, notamment dans les silences, et dans le rythme visuel. Peyraud, en adaptant son style personnel très reconnaissable, livre une adéquation entre l'art de la nouvelle et la tranche de vie en BD.

WAYNE

Pauline et les loups-garous, de Appollo et Oiry, FUTUROPOLIS, 72 P. COULEURS, 15 €

Tout démarre comme un road-movie prometteur pour deux jeunes paumés, puis vient la désillusion et enfin la résignation face à la fatalité : tout est clair, les auteurs parlent d'adolescence, de façon vraie, entre drame intime et humour acide. Optant pour un style plus sec, Oiry signe une allégorie du passage à l'âge adulte efficacement rythmée par Appollo. Un récit initiatique effrayant, intrigant, découpé en trois phases, faisant clairement allusion à la bestialité sexuelle et à la peur du «loup» au sens figuré. Dans son thème, son style graphique et ses accointances avec le fantastique, *Pauline et les loups-garous* fait diablement penser à l'univers de *Black Hole*. Et c'est un compliment.

WAYNE

La Main du Singe, T.1, de Laumaillé, BAMBOO, COLL. GRAND ANGLE, 48 P. COULEURS, 12,90 €

Beau gosse, Abel Appleton a tout : vie de famille heureuse, baraque hollywoodienne, taf génial. Et là, paf ! Le chien... Attaqué par un clebs, il survit grâce à la greffe d'un bras et de la mâchoire d'un certain Henry Hawkins, fonctionnaire archiviste de l'US Army recou-

Sucré Salé

Le second tome de *Couleur de Peau : Miel* vient de paraître dans la collection Quadrants (Soleil), achevant ainsi un témoignage rare et décalé, intime mais universel, sur l'adoption...

C'est une vision de l'enfance prenante que nous offrait Jung, auteur belge d'origine coréenne, dans le premier tome de la série paru l'an dernier. Il racontait la sienne : comment un policier l'a trouvé dans la rue à Séoul, puis son adoption par un couple belge, et les frasques qui s'ensuivirent.

Incompréhension, choc culturel, intégration, mais aussi simplement recherche d'affection : une autobiographie narrée de façon simple, directe, oscillant entre vraies touches humoristiques et moments émouvants. Le tout avec en toile de fond, un discours informatif (acide et décalé) sur la politique d'adoption érigée en système en Corée du Sud.

Jung nous offre donc la suite de cette introspection touchante, sans impudeur ni voyeurisme. À travers son récit personnel, il livre d'abord un témoignage rare et sans concession sur le parcours du point de vue de l'adopté, toujours en mettant en parallèle son ressenti au moment des faits, et son avis actuel sur la question, avec le recul des années. Mais il parvient aussi à se détacher de sa condition, pour combiner son histoire à des références universelles sur les rites de découverte et de passage de la vie.

C'est encore plus vrai dans ce second tome qui clôt le diptyque, car il traite de l'adolescence, des premiers émois, de la nécessité de grandir, de la relation aux autres et de la recherche d'identité. Des complexes intérieurs, vécus par tous, mais évidemment exacerbés par le vide de l'abandon chez le jeune Jung, qui va devoir se résigner à se confronter à ce qu'il est.

L'Abandon. Plus que l'adoption, c'est là le vrai sujet de toute l'œuvre, révélé clairement. Le manque, la souffrance et le rejet qu'il provoque sont palpables au fil du récit, et même parfois de façon crue, abordant ainsi le tabou du suicide chez ces enfants abandonnés. De plus, Jung décrit bien le paradoxe entre nécessité de s'intégrer à une culture pour remplir le vide tout en n'oubliant pas ses racines. Ainsi il explique comment, adolescent, il a développé une fascination immersive pour la culture japonaise !

Un autre aspect intéressant de ce parcours d'adopté est qu'il conduit indirectement l'auteur à se plonger dans l'expression par le dessin. Et c'est logiquement par le même biais narratif qu'il donne naissance aujourd'hui à cette démarche personnelle. La double culture asiatico-européenne de l'artiste se ressent d'ailleurs dans son style graphique.

Il était temps que j'arrête de jouer à cache-cache avec moi-même.
Peut-être que j'avais tout simplement peur de moi.
Ouiiiii ! Bravo ! Tu as tout compris. Tu en as mis du temps pour comprendre

© Jung / SOLEIL PRODUCTIONS

Au final, il faut surtout souligner que Jung réussit l'exploit d'avoir une démarche solitaire, exutoire intime quasi-psychanalytique, tout en ayant un discours entraînant, frais et bourré d'humour et d'autodérision, qui touchera chacun personnellement.

Ce travail introspectif achevé, le dessinateur, la quarantaine sage passée, va retourner dans sa Corée natale pour la première fois depuis son adoption à l'âge de 5 ans. Ironie du sort, *Couleur de Peau : Miel* y est publié dans sa traduction en coréen ! Un nouveau cycle, personnel autant que professionnel, débute pour lui...

WAYNE

COULEUR DE PEAU : MIEL, T.2
DE JUNG (SCÉNARIO + DESSIN)
SOLEIL PRODUCTIONS
COLL. QUADRANTS
152 P. COULEURS
SÉRIE TERMINÉE
7 €

ZOO ABONNEMENT

www.zoolemag.com

Soyez sûrs de ne manquer aucun numéro en recevant ZOO directement chez vous !

8,90 euros pour 1 an !

(ZOO est gratuit mais La Poste ne l`est pas)

Pour tout abonnement, rendez-vous sur

www.zoolemag.com

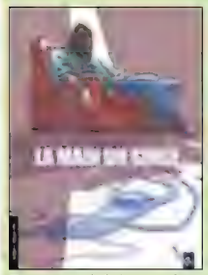
Grand concours ZOO / QUADRANTS

20 albums Couleur de peau : Miel (T.2) à gagner, dont 5 dédicacés par l`auteur Jung !

rendez-vous sur

www.zoolemag.com

zoom bd



vert de tatouages. Défiguré, dépressif et bientôt totalement seul, Abel devient en plus la cible du FBI et de militants amérindiens. Pourquoi ? Les réponses sont dans les tatoos...En suivant en parallèle l'enquête d'Abel et l'histoire d'Henry, ce premier tome d'une trilogie dévoile un secret qui pourrait secouer l'histoire des USA !

HÉLÈNE BENEY

La Saison du Serin, de Germain Boudier, LA BOÎTE À BULLES, COLLECTION FAITS DIVERS, 96 P. COULEURS, 17 €

Papy incontournable, Émile était une mascotte pour le camping breton l'Abri Côtier. D'ailleurs, sa mort secoue encore les habitués un an après. Suicide ou meurtre ? Gentil patriarche ou vieille teigne ? C'est ce que va tenter de découvrir le détective Serin, par chance (malchance ?) en vacances au camping pour services rendus. Là, l'auteur s'offre le luxe de nous proposer une idée géniale : des versions pile et face développant ces deux hypothèses avec un dessin résolument identique ! C'est non seulement un exercice de style flamboyant mais cela donne un polar «deuxzenun» aussi réussi que cynique.

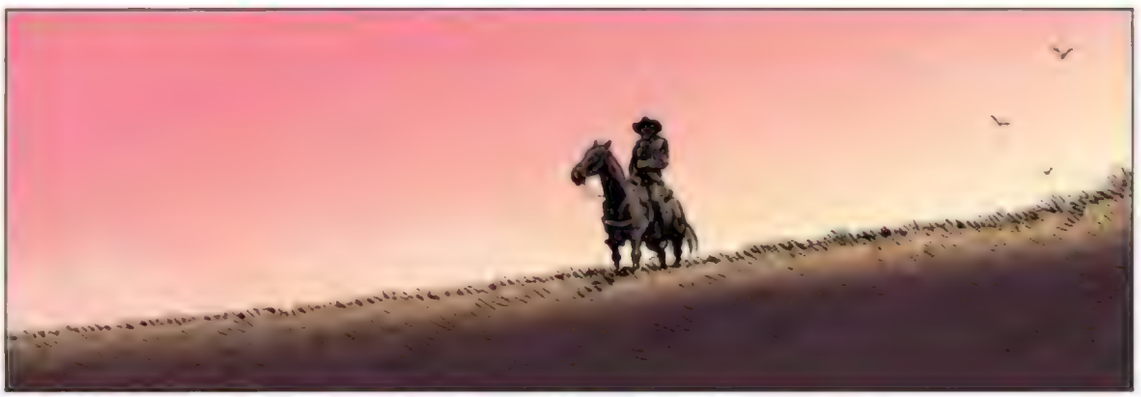
HÉLÈNE BENEY

Ghost Money, T.1, La dame de Dubaï, de Smolderen et Bertail, DARGAUD, 56 P. COULEURS, 13 €

En associant le scénariste de *Gipsy* et le dessinateur de *Shandy*, Dargaud ne pouvait faire que des étincelles. Ce récit d'anticipation, thriller d'espionnage ultra-réaliste, tient haut la main ses promesses. Quelle est donc cette mystérieuse milliardaire qui habite Londres et va faire son shopping à Dubaï en jet suborbital ? Quels sont ses liens avec Al Qaida ? A-t-elle raison de se sentir épiée ? Le retour des neocons au pouvoir aux États-Unis est-il une menace pour le monde ? Les réponses en se régalant des

Après la nuit

Bartlesville, Oklahoma, est une bourgade paisible, protégée par son shérif Jude Stanton, devenu légende vivante depuis qu'il a débarrassé la ville d'un hors-la-loi sanguinaire, Jedediah Cooper. Mais voilà qu'un étranger arrive en ville, ramenant la dépouille de deux criminels recherchés. Sans même prendre la peine de réclamer la prime, il file vers l'hôtel, réserve une chambre pour la nuit, inscrit son nom sur le registre : Jedediah Cooper... Ambiance ! Delcourt mise très fort sur ce western aigu et noir, première collaboration de Richard Guérineau et Henri Meunier, en publiant simultanément une version colorisée par Raphaël Hédon, et une version luxe en noir et blanc.



© Guérineau, Meunier / DELCOURT

La série *Le chant des Stryges*, que vous dessinez depuis 1997 au rythme d'un album par an, vous laisse-t-elle le temps de réaliser d'autres projets ?

Richard Guérineau : Quand j'ai commencé la série, le rythme de parution correspondait à peu près à mon rythme de travail. Avec le temps, je suis devenu plus rapide. À présent, je dessine un *Stryges* en six mois, ce qui me permet de faire d'autres choses. Un album comme *Après la nuit* a été réalisé en deux fois, entre deux albums des *Stryges*. J'ai fait cinq premières planches, pour présenter le projet. Ensuite je suis allé jusqu'à 26 pages. Puis j'ai fait le *Stryges* suivant, et après j'ai achevé le western.

Malgré vos années d'expérience, vous devez constituer un dossier pour chaque nouveau projet, comme les auteurs qui débutent ?

RG : Je ne sais pas si un dossier est indispensable. Mais je trouve ça bien, de montrer qu'on avait bien bossé sur ce projet, qu'il était bien construit, bien entamé. L'intégralité des dialogues du western étaient écrits, j'avais réalisé cinq planches... Ça met l'éditeur en confiance, de voir qu'on a déjà du matos.

Henri Meunier : Et pour ma part, c'est mon premier album de bande dessinée !

Comme scénariste, oui... mais vous étiez crédité comme coloriste de *Pourquoi j'ai tué Pierre*, d'Olivier Ka et Alfred. Quel est votre parcours ?

HM : Je suis auteur-illustrateur jeunesse. Mon premier livre a été publié en 2001. Depuis, j'ai dû produire environ 25 livres, pour différents éditeurs. Je partage un atelier avec, entre autres, Alfred et Richard Guérineau. Pour son album, Alfred ne voulait pas une mise en couleur réaliste, mais des couleurs expressionnistes. Ça m'est arrivé dans plusieurs de mes livres d'être dans une couleur qui a une vraie fonction narrative. Alfred m'a demandé d'utiliser des couleurs

© Guérineau, Meunier / DELCOURT

pour exprimer mes émotions face à l'histoire qu'il racontait avec Olivier Ka.
RG : Travailler dans le même atelier nous amène à beaucoup discuter et à déjeuner ensemble le midi. Au cours d'un repas, nous avons évoqué le souvenir des westerns du mardi soir, quand on était gamins. Henri avait une idée de western qui lui trottait dans la tête depuis un moment. Il m'a raconté le pitch et l'idée a fait son chemin.

Qu'est-ce qui rend le western attirant pour des auteurs de bande dessinée, alors qu'Hollywood semble s'être lassé de ce genre, après l'avoir joué sur tous les tons, jusqu'à la démythification ?
RG : Hollywood a laissé tomber les westerns, parce que le public ne suivait plus. Les premiers westerns étaient purement récréatifs, mais certains films ont commencé à accentuer le réalisme. Dès les années 1950, les premiers films pro-indiens arrivent, comme *La Flèche brisée*, où pour la première fois les Indiens ne sont pas présentés comme hordes de sauvages hurlants, mais comme des gens avec qui on peut avoir des échanges. Dans les années 1970, en pleine période contestataire, des films comme *Little Big Man* ou *Le Soldat Bleu* prennent clairement le parti des Indiens. D'un autre côté, les westerns sans Indiens, qui traitent plutôt des thèmes de la loi, de l'ordre, de la civilisation, font également l'objet d'une démythification. La figure du shérif a été modifiée, ce n'est plus nécessairement un personnage positif. Dans les années 1980, le genre meurt de lui-même. Depuis, il arrive que des films ressuscitent le western, mais de façon ponctuelle. C'est vrai que les auteurs de BD qui abordent cette thématique doivent prendre en compte ce passif dans le cinéma...
HM : En même temps, le western reste une époque fascinante, comme toutes les périodes qui évoquent des pionniers aux prises avec un monde qu'ils étaient en train de bâtir. Le Far West conserve l'avantage de fixer un cadre connu, qui permet de raconter des histoires d'êtres humains. L'idée était de se saisir d'un genre, mais de s'en servir pour raconter une histoire. Ce qui nous intéressait avec *Après la nuit*, c'était de développer nos personnages, de creuser des aspects que les cinéastes ne prennent pas le temps d'explorer.

Pourquoi avez-vous choisi ce titre ?
HM : Tout notre récit se passe pendant la nuit qui précède un duel. Trois drames se jouent, autour d'un shérif, une prostituée et un jeune étranger fraîchement débarqué en ville. La nuit est le révélateur des vérités de chaque personnage. Tous les flashbacks se déroulent pendant cette nuit là ; après quoi il ne reste qu'à expédier le duel à proprement parler.
RG : Au départ, le titre qu'on avait prévu était *Un duel*. On l'a finalement changé, mais l'envie était celle-là, de présenter les prémisses d'un duel. Le duel lui-même se résume en un coup de feu dérisoire, pour que le lecteur comprenne que l'issue ne se joue pas dans les dernières pages, mais dans la journée qui a précédé l'acte.

Vous allez continuer à réaliser des albums ensemble ?
HM : Nous avons différents projets. Tous ne verront peut-être pas le jour, mais un ou deux certainement. Le prochain sera également un faux récit de genre, centré encore une fois autour de trois personnages. Mais c'est encore très tôt pour en parler...

PROPOS RECUEILLIS PAR JÉRÔME BRIOT

APRÈS LA NUIT,
DE RICHARD GUÉRINEAU (DESSIN),
HENRI MEUNIER (SCÉNARIO),
ET RAPHAËL HÉDON (COULEURS)
64 P. COULEURS
DELCOURT **13,95€**

zoom bd

superbes dessins de Dominique Bertail.

THIERRY LEMAIRE

Les Tuniques Bleues, T.52, Des Bleus dans le brouillard, de Cauvin et Lambil, DUPUIS, 48 P. COULEURS, 9,20 €

Ce tome 52 des aventures de Blutch et Chesterfield relance encore une fois le débat sur l'euthanasie. Doit-on laisser vivre une série qui naguère nous a enchantée, mais qui n'est plus aujourd'hui que l'ombre d'elle-même ? Lambil fait son possible en variant les plans et en soignant les détails, mais que peut-il faire face à un scénario fin comme du papier à cigarette ? Et encore, ce 52ème opus n'est pas le pire, c'est dire la qualité des derniers épisodes... En plus, l'intrigue rappelle étrangement la scène finale du tome 13, *Les Bleus dans la gadoue*. Alors pitié monsieur Dupuis, abrégez nos souffrances.

THL

Le petit monde T.2, Real Favela, de Morvan et Terada, DARGAUD, 80 P., COULEURS, €

Intrigant objet que cet album. Entre manga et école espagnole, entre BD jeunesse et violence explicite, ce récit d'anticipation entraîne le lecteur au cœur d'un bidonville d'une grande métropole. À quelques kilomètres des beaux quartiers, la favela vit avec les moyens du bord. Kidnapping et règlements de compte entre bandes rivales rythment les journées au milieu des baraques en tôle. Le mélange des genres donne un charme particulier à cette histoire de gosses de riches enlevés par des malfrats en culotte courte. Très bien servie par la virtuosité du dessin du mangaka Terada, cette collaboration franco-nippone a de l'âme.

THL

Wisher, T.2, Féériques, de Sébastien Latour et Giulio De Vita, LE LOMBARD, 13 €

La collection d'aventure ésotérique «Portail» a fait long feu, mais Le Lombard n'abandonne pas ses séries. Après *Ellis*, allégorie du «rêve américain» également écrite par Sébastien Latour, voici *Wisher*, dont le premier volume est

Entretien avec François Boucq

Déjà six tomes consacrés au bandit manchot, le Bouncer, série phare des Humanoïdes Associés qui renouvelle le western. ZOO a rencontré le dessinateur François Boucq.

© Boucq, Jodorowsky / HUMANOÏDES ASSOCIÉS

Depuis la mort de White Elk, le Bouncer a été choisi comme nouveau gardien d'un territoire sacré indien. Encore faut-il mériter cette fonction, aux yeux des braves qui y résident, et savoir défendre cette terre contre les projets de la richissime Veuve noire, qui a décidé de faire main-basse sur toute la région, quels qu'en soient les moyens. Quand Alexandro Jodorowsky, scénariste prodige, s'associe à François Boucq, dessinateur virtuose, quel mérite y a-t-il à réussir de bons albums, hein, franchement ?

Pouvez-vous revenir sur les origines du Bouncer ?

Je revenais d'un voyage aux États-Unis. J'avais fait quelques aquarelles sur place, des grands espaces et des lieux comme Monument Valley. Quand je suis rentré, il y a avait une exposition de Mézières à Bruxelles, au cours de laquelle je croise Jean Giraud. On discute, et je lui dis «*je comprends que tu aies passé tout ce temps à faire Blueberry : quand on a été dans ces paysages-là, on a qu'une envie, c'est de les dessiner !*». Il m'a proposé de faire un album avec lui. Nous avions imaginé un Blueberry vieux. Ce projet n'a pas vu le jour, mais il a fait naître l'envie et la possibilité de faire du western. Je parle de possibilité, parce que Giraud s'était tellement approprié ce terrain, que les autres dessinateurs pensaient presque qu'il fallait lui demander la permission ! À cette époque, Alexandro Jodorowsky et moi-même devions travailler ensemble sur un projet, mais le contexte éditorial était défavorable. Nous avons finalement décidé de nous faire plaisir, avec un projet différent, et nous avons choisi le western. La décision a été prise en une journée. On s'est mis d'accord sur l'idée d'un projet ensemble, et on a tout de suite avancé sur l'idée d'un scénario. Le lendemain même, je commençais à le dessiner !

© Boucq, Jodorowsky / HUMANOÏDES ASSOCIÉS

Pourquoi cette tentation du western ?

Le western offre un cadre géographique, esthétique, historique et psychologique, qui permet de raconter des histoires qui sont des préoccupations d'aujourd'hui, en arrivant très vite à des situations extrêmes. Tout est possible : on peut tirer sur un gars parce que sa tête n'est pas la bonne. La loi y est moins importante qu'une morale personnelle... d'où la possibilité de héros justiciers.

Un détail graphique, vous faites au Bouncer des pupilles allongées. Vous voulez souligner son côté félin ou plutôt reptilien ?

Reptilien. Les serpents font plusieurs appari-

© Boucq, Jodorowsky / HUMANOÏDES ASSOCIÉS

tions dans l'histoire, je me suis dit que ce serait intéressant de marquer une certaine affinité du Bouncer avec les reptiles, avec les animaux à sang froid. Du reste, en lisant l'histoire des tueurs célèbres de l'époque western, il paraît que beaucoup avaient des yeux bleu-acier. Apparemment, c'était une donnée morpho-psychologique des bagarreurs de l'Ouest. Bouncer et ses frères ont des physiques différents, puisqu'ils sont tous de pères différents, mais je voulais un élément qui permette de les rattacher à leur mère. Donc Bouncer et ses deux frères ont hérité du regard de leur mère.

Une concession que vous ne faites pas au western, c'est l'usage d'onomatopées. Vous cherchez d'autres astuces pour faire parler la poudre ?
Ca me parait tellement naïf, ces crac ! bang ! pow ! Quand on fait une BD réaliste, utiliser des onomatopées peut ridiculiser la situation. J'essaie de traduire l'intensité par l'image, en pensant que le son peut apparaître aux oreilles du lecteur. Pour sonoriser une chevauchée, plutôt que d'utiliser une représentation écrite du bruit, je préfère faire un gros plan sur les pattes du cheval, en montrant le type de sol qui est foulé, en espérant que ces éléments appelleront une sensation connue du lecteur. Par contre, quand il s'agit d'humour, aucun problème. L'onomatopée étant une caricature de son, on est dans le même registre.

Quand vous dessinez une série réaliste, comme *Le Bouncer*, ou comique, comme *Les aventures de la mort et Lao Tseu*, ou *Jérôme Moucherot*, votre trait n'est pas le même. Comment passez-vous d'un trait réaliste à un trait comique ?
Je ne sais pas. Je crois que l'intention y est pour beaucoup. Si on a l'intention de faire un dessin comique, l'anatomie du dessin se trouve transformée par cette intention. Un homme plié en quatre pour rigoler présente le même aspect qu'un autre qui pleure, accablé par une tragédie. Et pourtant, ça ne provoque pas le même effet chez celui qui regarde. Il y a quelque chose du même ordre dans le passage entre l'intention de faire rire, et la traduction de cette intention, dans la manière de dessiner. C'est la seule façon dont je puisse l'expliquer, parce qu'autrement, je n'utilise pas d'autre procédé conscient pour modifier mon trait selon les séries.

Une autre de vos caractéristiques, c'est votre fascination pour la perspective...
J'ai identifié deux types de dessinateurs : les dessinateurs bidimensionnels, comme Pratt ou Tardi, et les dessinateurs volumiques, comme Moebius ou Bilal, qui cherchent à sculpter la page. Il y a quelque chose d'extrêmement sensuel dans le dessin de Moebius, dans la sophistication des rendus de volumes. On sent chez lui une jubilation du dessin, moins perceptible chez Pratt, dont le rapport au dessin est plus intellectualisé. La restitution du volume crée un rapport plus charnel au dessin. Le dessin bidimensionnel est beaucoup plus scriptural, plus proche du mental. Au fond, j'aime les deux. J'essaie de travailler ces deux aspects.

Dans *Lucky Luke*, la dernière case montre toujours le héros qui chevauche vers le soleil couchant. Vous vouliez inverser ce gimmick dans la conclusion du nouveau *Bouncer* ? Il tourne le dos au soleil levant...

© Boucq, Jodorowsky / HUMANOÏDES ASSOCIÉS

(Rires) Ce n'était pas vraiment prévu pour faire un clin d'œil à Lucky Luke. J'ai juste pensé cette case comme une dynamique qui va vers le prochain album. Il quitte la situation étrange dans laquelle il vient de se trouver, et s'éveille à quelque chose de nouveau, qui sera la suite de l'histoire...

PROPOS RECUEILLIS PAR JÉRÔME BRIOT

BOUNCER, T.6,
LA VEUVE NOIRE,
DE JODOROWSKY (SCÉNARIO),
ET BOUCQ (DESSIN),
56 P. COULEURS,
HUMANOÏDES ASSOCIÉS **12,90€**

☛ réédité quand sort le deuxième. Bel effort pour cet éditeur qui rajeunit son catalogue. Changement de coloriste pour cette fantaisie urbaine qui se réclame de Neil Gaiman, servie par un dessin élégant, racé et juste. L'école italienne, qui prend le meilleur du franco-belge et du comics, donne des leçons à tout le monde.

JEAN-MARC LAINÉ

Shaolin Cowboy, T.1, Shaolin Cowboy, de Geof Darrow, MARVEL PANINI FRANCE, 64 P. COULEURS, 12,90 €

D'habitude, quand on pense à Panini, on a l'image d'un éditeur-traducteur qui cherche à s'imposer sur le marché des comics et des mangas grâce à des licences fortes et exclusives (Marvel et DC notamment) et un bon imprimeur italien habitué aux impressions trilingues. Ses tentatives de diversification dans la BD indé méritent donc d'être encouragées. Après de jolis livres de Harvey Pekar, Panini traduit donc *Shaolin Cowboy*, initialement paru chez Burlyman Entertainment. Geof Darrow a illustré des textes de Frank Miller et il a réalisé un magnifique portfolio avec Moebius. Son trait virtuose et généreux (bonjour les petits détails!) fait penser à une synthèse de Moebius et de Quitely. Il livre ici une nouvelle démonstration de son talent graphique, avec un bel et long hommage aux combats au sabre de *Kill Bill*.

MICHEL DARTAY

Spirou (1938-2008) 70 ans de suppléments, de Mouvet, ÉDITIONS L'ÂGE D'OR, 192 P. COULEURS, 65 €

Un très beau livre rempli de documents rares, jamais repris par ailleurs, avec notamment de nombreux dessins de Franquin, Jijé, Peyo, et toute l'équipe des grands dessinateurs qui ont œuvré au développement de la bande dessinée franco-belge. De nombreuses illustrations permettent de redécouvrir les fameux suppléments au sens large de l'hebdo mythique de Charleroi, seul ☛

zoom bd

survivant d'une presse décimée. Tout, tout, tout vous saurez absolument tout sur les mini-récits, posters, timbres BD, gadgets, numéros spéciaux, autocollants et même flyers qui ont accompagné la parution de l'hebdo au long de sa longue existence de septuagénaire. De nombreux suppléments n'ont jamais été repris dans les belles reliures *Spirou*, et leur grande majorité n'a pas été conservée par les jeunes lecteurs de l'époque. L'aridité des listes de références est atténuée par les témoignages exclusifs des rédac-chefs successifs qui apportent leur passionnante contribution à cet ouvrage. Tirage limité à 1000 exemplaires, il n'y en aura pas assez pour tous les Spirouphiles de France et de Belgique. Un très beau livre réalisé avec passion qui démontre une nouvelle fois que de petits moyens suffisent à créer la réussite, à condition bien sûr d'avoir la passion et la documentation nécessaires !

JEAN-PHILIPPE RENOUX

Le chasseur Déprimé, T.1, de Moebius, ÉDITIONS STARDOM, 56 P. N&B, 18 €

Parallèlement à son journal intime improvisé en BD (*Inside Moebius*, chez le même éditeur), Moebius a relancé avec succès le personnage du major Gruber, toujours en exploration dans les méandres des mondes successifs du Garage Hermétique. Il ne s'agit pas de la suite de l'homme du Ciguri qui reste toujours inédite en France malgré une vingtaine de pages magnifiques publiées dans les pages américaines des Moebius Comics. Encore un travail graphiquement magnifique, la longue préface de son vieux complice humanoïde Jean-Pierre Dionnet est tout à fait passionnante.

MICHEL DARTAY

Kirby : King of Comics, de Mark Evanier et Neil Gaiman, ABRAMS, 224 P. COULEURS, 40 $ (en Anglais)

Ayant pris conscience de l'importance du travail de Jack Kirby pour le comic-book américain de super-héros, DC et Marvel ont entrepris ce qui finira par être

SinBad

Au pays des mille et une nuits, le Khalife Al-a-din est marqué par une funeste prophétie : il trouvera la mort par la main de son propre fils. Or, il doit bien en avoir toute une brouette, de fils... Il décide donc de les éliminer un par un pour tenter de défier la fatalité. Arleston, l'auteur de *Lanfeust de Troy*, prouve qu'il sait se renouveler dans ses scénarios.

© Alary et Arleston / SOLEIL PRODUCTIONS

À Bagdad, le Khalife Al-a-din règne en maître grâce à un Djinn maléfique. Un soir, le mauvais génie prédit la mort du despote par la main d'un de ses fils. Celui-ci décide alors de tuer tous les descendants qu'il a eus avec les femmes de son harem. Alors qu'un souffle de mort se répand dans le palais, le jeune SinBad est sauvé par sa mère à l'aide d'un stratagème qui n'est pas sans rappeler un certain Moïse...

Des années plus tard, l'enfant est devenu un aventurier spécialisé dans la collecte et la revente d'objets magiques. Désireux d'en savoir plus sur ses véritables origines, celui-ci quitte son père adoptif pour partir à la recherche de son passé. Sur le chemin, SinBad va vivre de nombreuses aventures au cours desquelles il s'attirera les foudres d'une inquiétante magicienne, séduira une étrange jeune femme, et rencontrera de nombreuses créatures de légende ...
À la lecture de ce nouvel album, on ne peut que confirmer l'impression laissée par les derniers succès de Christophe Arleston : tout comme le bon vin, le scénariste vieillit bien. Les derniers *Trolls de Troy* avaient fait la preuve de sa capacité à mêler humour et aventure dans un cocktail aux accents d'*Astérix*, il en va de même dans *SinBad* qui emporte vraiment le lecteur dans un voyage de grand divertissement. Aux cotés du créateur du monde de Troy, on découvre Audrey Alwett, co-scénariste de l'album, que seuls les lecteurs de *Lanfeust Mag* avaient pu apprécier grâce à quelques histoires courtes écrites au sein du studio Gottferdom. Arleston a souvent évoqué le plaisir d'écrire à plusieurs notamment parce qu'un regard extérieur lui évite d'utiliser certains réflexes ou idées déjà vus dans d'autres albums : ici l'alchimie a parfaitement fonctionné entre les deux auteurs.

© Alary et Arleston / SOLEIL PRODUCTIONS

Au niveau du dessin, on retrouve l'excellent Pierre Alary découvert sur la série *Griffin Dark* (Vents d'Ouest) puis sur *Les Échaudeurs des ténèbres* et *Belladone* (Soleil). Issu des Gobelins et des studios Disney, le dessinateur, qui a notamment travaillé sur *Tarzan* et *Kuzco*, se montre très à l'aise avec cette histoire faite d'action et de dynamisme. Celui-ci a en effet un style graphique qui rappelle les meilleurs films d'animations. Que ce soit dans le choix des cadrages, dans les poses des personnages ou dans le traitement graphique des créatures, tout concourt à une impression de mouvement qui soutient les multiples rebondissements de l'épopée de SinBad. Espérons que cet album lui apporte enfin le succès grand public qu'il mérite. Pour nous, c'est déjà une réussite...

YANNICK LEJEUNE

SINBAD, T.1,
LE CRATÈRE D'ALEXANDRIE,
DE ARLESTON (SCÉNARIO),
ET ALARY (DESSIN),
60 P. COULEURS,
SOLEIL **12,90 €**

De nombreux mangas sont cultes,
un seul est un mythe !

© 2007-2008 Masami Kurumada - Shiori Teshirogi / Akita Shoten - Japan

11,5 x 17,7 cm - à partir de 192 pages - 6,50 €

SAINT SEIYA

LES CHEVALIERS DU ZODIAQUE

THE LOST CANVAS

LA LÉGENDE D'HADÈS

Les deux premiers tomes déjà disponibles !

KUROKAWA

www.kurokawa.fr

zoom bd

la réédition intégrale sous forme cartonnée (et parfois restaurée) d'une œuvre immense, impressionnante, fondatrice en grande partie de l'univers Marvel. Il manquait une biographie du Maître. Mark Evanier éprouve une grande admiration pour Jack Kirby, mais vous ne trouverez pas dans son livre les ennuyeux discours éditoriaux de Marvel ou DC. Voila donc un beau et volumineux livre tout entier consacré à une vie principalement consacrée aux comics (de trois à six planches par jour en moyenne). Le fait qu'il soit publié chez l'éditeur Abrams garantit son impartialité par rapport à la maison des idées et au diabolique concurrent, qui ont quand même autorisé la reproduction de bien des documents. Au-delà de la création généreuse de centaines de personnages, tous offerts à ses employeurs, Kirby est l'inventeur de la syntaxe graphique du genre super-héroïque. Ce beau livre cartonné à jaquette de 224 pages en imposera par sa magnificence à toute votre collection de comics. Autant le lire tout de suite en version originale, il est si beau que nos vaillants éditeurs-traducteurs ne vont certainement pas s'en disputer les droits d'adaptation...

JEAN-PHILIPPE RENOUX

Les Nouvelles aventures de Jésus, de Stack, STARA, 144 P. N&B, 19 €

Ce premier livre d'un nouveau et tout petit éditeur de Mulhouse mérite d'être cité, car il présente une œuvre qui a exercé une influence majeure sur Robert Crumb et Gilbert Shelton. Totalement inconnu jusqu'ici par chez nous, Frank Stack fut publié par Gilbert Shelton dés 1964 sous forme de recueil de photocopies tirées à cinquante exemplaires. Jésus revient sur terre aux États-Unis, mais il n'y est pas trop bien accueilli. Son prénom le fait passer pour un clandestin mexicain, sa robe et sa barbe pour un hippie sans doute drogué. Il n'a bien sûr pas de papiers d'identité, donc il est souvent en conflit avec les autorités, et termine même plusieurs histoires à l'ombre des prisons américaines (heureusement c'était avant l'ère Bush, sinon ce pauvre Jésus aurait eu droit à Guantanamo !). Astucieux, iconoclaste et très drôle, un livre aberrant qui donne un nouveau point de départ au mouvement underground américain. Robert Crumb et Gilbert Shelton ont d'ailleurs tous deux signé une préface aussi reconnaissante qu'amicale.

J-PR

Le monde vu d'un aquarium

«All that we see or seen is about a dream within a dream.»
Edgar Allan Poe.

Au mois de septembre prochain, les éditions Vent des Savanes mettront en vente le 2e tome de la série *Le Roi des mouches*, intitulé *L'Origine du monde*, mettant en scène l'incompréhension ordinaire entre jeunes adultes, un peu à la façon de Bret Easton Ellis. Profitons de cette occasion pour nous pencher sur une collaboration atypique, celle de Mezzo et Pirus, commencée fin 1980, avec les deux tomes des *Désarmés*[1].

Michel Pirus, avant de scénariser les albums de Mezzo, s'était fait connaître en tant que dessinateur. Son style à l'époque évoquait l'univers des *Silly Symphonies* de Walt Disney, avec en prime une bonne dose de sexe, de drogue et d'humour noir. Si l'essentiel de ces histoires fût publié dans les pages de *Métal Hurlant* et *La Mouise*, peu d'albums cartonnés témoignent de cette époque ; le plus connu étant le fameux *Rose Profond* réalisé en collaboration avec Dionnet. Au début des années 2000, Pirus a participé avec le regretté Charlie Schlingo à *Coin-Coin*, le supplément déjanté du *Picsou Magazine*. Les aventures de «Cannetor», symbole de cette période, furent compilées dans un recueil édité par Les Requins Marteau. Plus récemment, Pirus a co-écrit l'un des six segments de *Peur(s) du Noir* avec Richard Mc Guire.

LA MODERNITÉ. ELLE FAIT TELLEMENT BANDER LES MECS D'AUJOURD'HUI QU'UNE FOIS AU PIEU UN MINOU LEUR FAIT AUTANT D'EFFET QU'UNE CHAMBRE À AIR ET QU'ILS N'ASSURENT PLUS UNE CACAHUÈTE. DU COUP, ILS SE FONT PÉTER L'OIGNON OU ILS SUCENT DES QUEUES.
PUTAIN ! TU...

© Mezzo, Pirus / DELCOURT

Mezzo fit quant à lui ses premières armes dans les pages de *Zoulou*, *Métal Aventure* et *l'Écho des Savanes*. Sa collaboration avec Pirus débute dans la collection «Franck Margerin présente». Leurs premières histoires laissent une très grande place au «bizarre» — sorte de fantastique au quotidien —, qui deviendra même dans leurs albums policiers leurs signatures narratives. Mezzo a publié plusieurs recueils de ses illustrations dont l'un consacré à sa propre collaboration à *Coin-coin*.

Au milieu des années 1990, le tandem Mezzo-Pirus s'imposait avec son troisième album, *Deux Tueurs*[2], comme alternative au sempiternel polar social qui sclérose le genre en France depuis déjà (trop) longtemps. L'album bouscule les conventions en assumant un minimalisme d'une très grande efficacité pour exacerber une violence pesante, mais qui jamais ne se veut être l'élément moteur. Le récit tout en ellipse surprend aussi par la force de ses dialogues qui habilement propulsent l'histoire vers la tragédie antique. Tragédie qui dans *Deux Tueurs* s'achève littéralement par l'abaissement d'un voile obscur.

L'histoire évoque l'accomplissement d'un vague «contrat» au cœur d'un complexe pétrolier perdu, par deux gangsters que tout oppose. Le récit planté ainsi comme un décor laisse le champ aux deux protagonistes pour s'affronter du haut de leurs générations à travers la férocité de leur parole ; et de conclure par l'assimilation du plus jeune des deux au moment de sa mort, du même mépris envers la modernité que son aîné.

© Mezzo, Pirus / VENT DES SAVANES

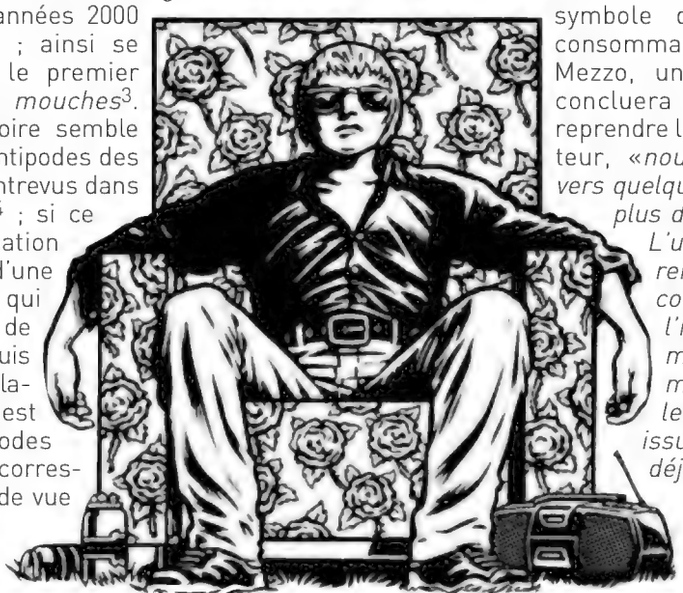
À cette époque Mezzo et Pirus sont considérés comme des sortes de Charles Burns et Quentin Tarantino français, qui auraient eu la bonne idée de réunir leurs talents. La France aime les comparaisons et les références, mais apprécie moins que des auteurs locaux adoptent un style à contre-courant. Mais en ces temps-là, déjà, «la critique qui compte» incarnée par les quatre cavaliers que sont *Libération*,

© Mezzo, Pirus / VENT DES SAVANES

Télérama, *Les Inrocks* et *France Info* (plus quelques suiveurs) portent au pinacle le dessin du type «premier jet» ; l'idée de labeur ou de dessin léché impliquant un élitisme devenu insupportable. Le naturel est maintenant le sésame de la reconnaissance critique parce que synonyme de réalité. Mais comme *Le Roi des mouches* le laisse entendre, la réalité n'est jamais le réel et encore moins «le vrai».

C'est finalement vers un mode *a priori* surréaliste que Mezzo et Pirus se sont dirigés, abandonnant au seuil des années 2000 l'écriture policière ; ainsi se décline *Hallorave*, le premier opus du *Roi des mouches*[3]. Cette nouvelle histoire semble en apparence aux antipodes des exercices de style entrevus dans *Un Monde étrange*[4] ; si ce n'est l'exacerbation d'une solitude et d'une incommunicabilité qui cimentent l'écriture de Mezzo et Pirus depuis le début de leur collaboration. L'album est divisé en dix épisodes qui, à chaque fois, correspondent à un point de vue différent. Ces histoires imbriquées sont toutes vécues d'une façon désincarnée, avec peu de dialogues et beaucoup d'intériorisation. Le cadre où se déroulent toutes ces anecdotes étranges fait figure de creuset tant il ne correspond à aucun lieu réel : l'organisation de la ville évoque une banlieue américaine quelconque, mais les faits d'actualité auxquels les personnages assistent prouvent que nous sommes clairement en Europe. Mais tout laisse à penser que ce non-lieu n'a pas de voies extérieures, rien qui ne soit tangible comme une route ; rien qui ne relie cet univers en vase clos au monde réel, rien d'autre que des images ou des sons lointains échappés d'un poste de télévision. La singularité des événements qui s'enchaînent, leur surréalisme, et leur banalisation par ceux qui les subissent, rappelle le David Lynch de *Twin Peaks* sans l'autosuffisance dans laquelle se complait désormais le réalisateur. *Le Roi des mouches* met en scènes des personnages prisonniers de leur masque ou plutôt de leur aquarium, incapables de dépasser la difformité du monde extérieur que leur renvoie la concavité de leur bocal. Tous ont conscience de l'existence d'un ailleurs, mais aucun n'envisage une réalité autre que la leur. Dans cet univers, Éric, personnage principal du récit, représente à lui seul cette perception du monde en arborant ce masque de mouche où la vision y est fragmentée. Dépouillés de centres de gravités, tous errent dans un non-lieu existentiel. Les vivants comme les morts.

Ce deuxième album de la série du *Roi des mouches* fait interagir le royaume des morts où erre désormais Damien — décédé au début de *Hallorave* —, avec celui d'Éric. La présence d'un *au-delà* dans le décor du *Roi des mouches* annonce le début d'un changement dans cet univers. Damien, Marie et même Ringo commencent à remettre en cause la neutralité dans laquelle ils sont confinés. Si le désenchantement semble être le *leitmotiv* de *Hallorave*, *L'Origine du monde* affirme le malaise de certains de ses protagonistes à se résigner à n'être que des accessoires. La couverture de l'album montre d'ailleurs une canette vue de dessus comme symbole de la société de consommation. De l'aveu de Mezzo, un troisième album concluera cette série. Pour reprendre les mots du dessinateur, «*nous allons basculer vers quelque chose qui tiendra plus de* American Beauty. *L'un des personnages remettra en cause sa condition. J'aime bien l'idée d'une fin mitigée, mais je n'aime pas pour autant les constats sans issues. Mais, j'en dis déjà trop là...*».


© Mezzo, Pirus / VENT DES SAVANES

Il est difficile et sans doute vain de raconter tous les (non) évènements qui traversent l'existence de ces personnages. Ici, ce qui importe c'est la théâtralité des protagonistes et leur façon de réciter leur existence. *Le*

Les Cœurs boudinés, T.3, Des Canards et des hommes, de Krassinsky, DARGAUD, 48 P. COULEURS, 13 €

L'abondance de la production empêche de tout lire, il faut donc remercier les services de presse qui permettent parfois de découvrir des œuvres attachantes dont nous n'aurions jamais eu connaissance en leur absence. Très appréciée par la presse généraliste et notamment les quotidiens d'informations comme en témoigne le dos de couverture, cette série me semble souffrir d'un certain déficit de notoriété auprès des lecteurs de BD. Krassinsky permet quand même de dégager un maximum d'émotions dans cet album qui met en scène une femme seule avec enfant. Concilier vie professionnelle et réussite sentimentale n'est pas toujours facile, surtout quand on n'a pas un physique de mannequin. Sensibilité à fleur de peau, humour tendre et finesse d'observation, Krassinsky parvient à rendre passionnant la lecture d'un thème proche du banal quotidien.

JEAN-PHILIPPE RENOUX

Dans mon Open Space, T.1, Business Circus, de James, DARGAUD, 48 P. COUL., 10,40 €

Une nouvelle série de gags en une page : il s'agit cette fois de la découverte du monde du travail par un jeune stagiaire qui a la chance de rejoindre une entreprise jeune, moderne et dynamique. Le monde impitoyable des bureaux permettra à un grand nombre de lecteurs de se reconnaître dans les personnages mis en scène, il n'y a pas tant que ça de lecteurs de BD qui exercent les professions honorables de détective, grand reporter, pilote de course ou d'avion de combat. Très bien vu, drôle et sympa. Du Bamboo à la sauce Poisson-Pilote, on en redemande !

JEAN-PHILIPPE RENOUX

Pommes d'amour - 7 Loves Stories, collectif, DELCOURT, COLL. MIRAGES, 160 P. COULEURS, 17,50 €

Pommes d'amour est un recueil de 7 love stories racontées par de jeunes auteurs de BD européennes. Paz Boïra, Claire Lenkova, Verena Braun, Elodie Durand, Laureline Michon,

zoom bd

Barbara Yelin, Ulli Lust, 7 dessinatrices venues d'Allemagne, d'Autriche, d'Espagne ou de France qui dépeignent les moments de rencontre et de séparation qui jalonnent la vie amoureuse. Avec des styles, des expériences, et des sensibilités différentes, chacune met en scène l'amour à un âge donné. On peut s'étonner des codes graphiques de certaines des représentantes de ce collectif. De prime abord, certains récits, notamment le premier, peuvent paraitre austères. On s'attardera d'ailleurs plutôt sur la partie d'Ulli Lust dans laquelle deux cinquantenaires se découvrent sous le prisme de leur attirance sexuelle et de leur besoin d'être aimé. C'est pourtant dans cette diversité narrative qu'il faudra aller trouver la qualité de l'album, incontestablement porté par une écriture féminine toute en émotions, qu'elles soient positives ou douloureuses.

YANNICK LEJEUNE

Ramayan, de Dasgupta Shamik et Singh Abhishek, FUSION COMICS, VIRGIN COMICS, 64 P. COUL., 12,90 €

Publiée en France sous le label Fusion Comics co-créé par Panini et Soleil, Ramayan 3392 ap JC est la traduction d'une bande dessinée originellement parue chez Virgin Comics, maison d'édition pilotée entre autres par Deepak Chopra, gourou indien des stars d'Hollywood. Au milieu de plusieurs titres improbables dont le principal exotisme est d'être écrit par des stars comme John Woo ou Nicolas Cage, cet album se révèle être une belle découverte. Basée sur la Râmâyana, épopée mythologique traditionnelle à laquelle une grande partie de l'imaginaire culturel indien fait référence, la version 3392 est un récit remis au goût du jour dans un univers post-apocalyptique. L'histoire conte l'affrontement de deux continents, l'un, Aryavarta, peuplé d'être anthropomorphes gardiens de la lumière et l'autre, Nark, aux mains du Seigneur des Ténèbres. À travers les aventures de la lignée royale et des meilleurs guerriers d'Aryavarta, le lecteur est amené à découvrir le médiéval-fantastique oriental, un univers emprunt de philosophie et d'honneur, le tout à l'aide d'un dessin singulier et exotique. Épique et aussi fondamental en Inde que la Table Ronde ou le Seigneur des Anneaux chez nous. À découvrir.

YL

ÇA M'A DÉÇU QU'IL ME PROPOSE ÇA PLUTÔT QUE DU WHISKY. JE ME SUIS D'UN COUP SENTI RABAISSÉ... POUR LUI JE N'ÉTAIS QU'UN MÔME AU MÊME TITRE QUE SA FILLE.
DU COCA...
POURQUOI PAS DU LAIT, J'AI PENSÉ.
JE NE L'ÉCOUTAIS PLUS QU'À MOITIÉ. DE TOUTE FAÇON, L'ALCOOL ET LA CHALEUR AIDANT, ÇA DEVENAIT N'IMPORTE QUOI... SA VOISINE ÉTAIT UNE SUCEUSE D'ÂNES... J'AVAIS ENVIE DE ME CASSER.
KOF! KEUF!
IL S'EST MIS À TOUSSER. SI VIOLEMMENT QUE ÇA L'A OBLIGÉ À SORTIR DE LA BAGNOLE ET À S'Y ACCROCHER POUR NE PAS TOMBER. C'ÉTAIT FLIPPANT, MINE DE RIEN.
ÇA IRA?
KOF! KOF! NICKEL... KEUF!

© Mezzo, Pirus / VENT DES SAVANES

Roi des mouches est quoi qu'il en soit une œuvre sans équivalent. Elle s'impose déjà, par ses ambitions, comme une œuvre majeure du neuvième art. Si le triptyque peut paraître hermétique de prime abord, l'orchestration de Mezzo et Pirus met à la disposition du lecteur les moyens pour accéder à l'exigence de sa narration. Le dernier volume n'a pas encore de titre, d'après les auteurs, il devrait voir le jour dans deux ou trois ans. Voilà qui nous change de ces jeunes stars de la bande dessinée qui fustigent mécaniquement la société de consommation tout en produisant cinq albums par ans.

KAMIL PLEJWALTZSKY

[1]Publié en 1988 et 1990 aux éditions Zenda et qui feront l'objet prochainement d'une réédition en un seul volume avec une nouvelle mise en couleur. [2]Ed. Delcourt, 1995. [3]Albin Michel, 2005. [4]Album compilant les histoires parues dans les différentes éditions de «Franck Margerin présente» (Éditions Delcourt, 1996).

LE ROI DES MOUCHES, T.2,
L'ORIGINE DU MONDE,
DE MEZZO (DESSIN)
ET PIRUS (SCÉNARIO),
VENT DES SAVANES - 64 P. COULEURS
SORTIE EN SEPTEMBRE **18,00€**

Johann et Pirlouit, L'Intégrale T.1, Page du Roy, de Peyo, DUPUIS, 168 P. COULEURS, 17 €

Voilà l'équivalent de *Tintin au pays des Soviets* par celui qui deviendra par la suite le créateur des lucratifs lutins bleus, rebaptisés «smurfs» par nos amis américains. Ils sont absents de cet album, un peu comme Haddock et Tournesol n'existent pas à l'époque des Soviets, car ils n'ont pas encore été imaginés, et l'on découvre seulement en dernière partie de cet album l'apparition de Pirlouit qui servira de faire-valoir au vaillant page du Roy. Un univers ne se met pas en place d'un simple claquement de doigts. Le matériel présenté n'est pas celui de la meilleure période, mais l'éditeur a pris le soin de proposer en complément des documents rares et intéressants : reprise des premières apparitions de Johan dans des quotidiens belges, page inédite en album où Johan assiste au supplice de l'entonnoir, photos et crayonnés de l'enfance de l'auteur, et même début resté sans suite d'une version modernisée. Ces travaux montrent la rapidité de l'amélioration du trait de Peyo, même si dynamisme du trait et le sens du comique visuel sont déjà présents.

JEAN-PHILIPPE RENOUX

Le Roman d'Aire Libre, Thierry Bellefroid, DUPUIS, Hors Commerce

2008, c'est à la fois le 70e anniversaire de *Spirou* et les 20 ans de la belle collection Aire Libre. Un cocktail a réuni bien des auteurs de talent, et de nombreux critiques BD avaient également été conviés à la fête. Pour fêter l'événement, un petit livre était remis à chaque participant (rassurez-vous, il en reste 2000 pour les simples lecteurs amis d'Aire Libre). Il divulgue l'histoire secrète de cette collection lancée à une époque où Dupuis était dans une situation financière délicate, grâce à de nombreux témoignages et anecdotes. Il s'agissait de trouver un relais aux albums pour la jeunesse qui constituaient l'essentiel du catalogue, en proposant des histoires romanesques un peu moins arides que celles du précurseur du genre à suivre. Cette collection s'est appuyée sur les nombreux talents habitués de la maison (Hausman, Will, Conrad, Berthet, Van Hamme), mais a également publié d'importants auteurs extérieurs (Cosey, Servais, Gibrat), parfois bien avant qu'ils ne deviennent les vedettes de la nouvelle BD (Baudoin, David B., Blain, Guibert). Avec toutes nos excuses et remerciements à ceux que le manque de place interdit de citer, mais qui ont également contribué à l'essor de la bonne BD !

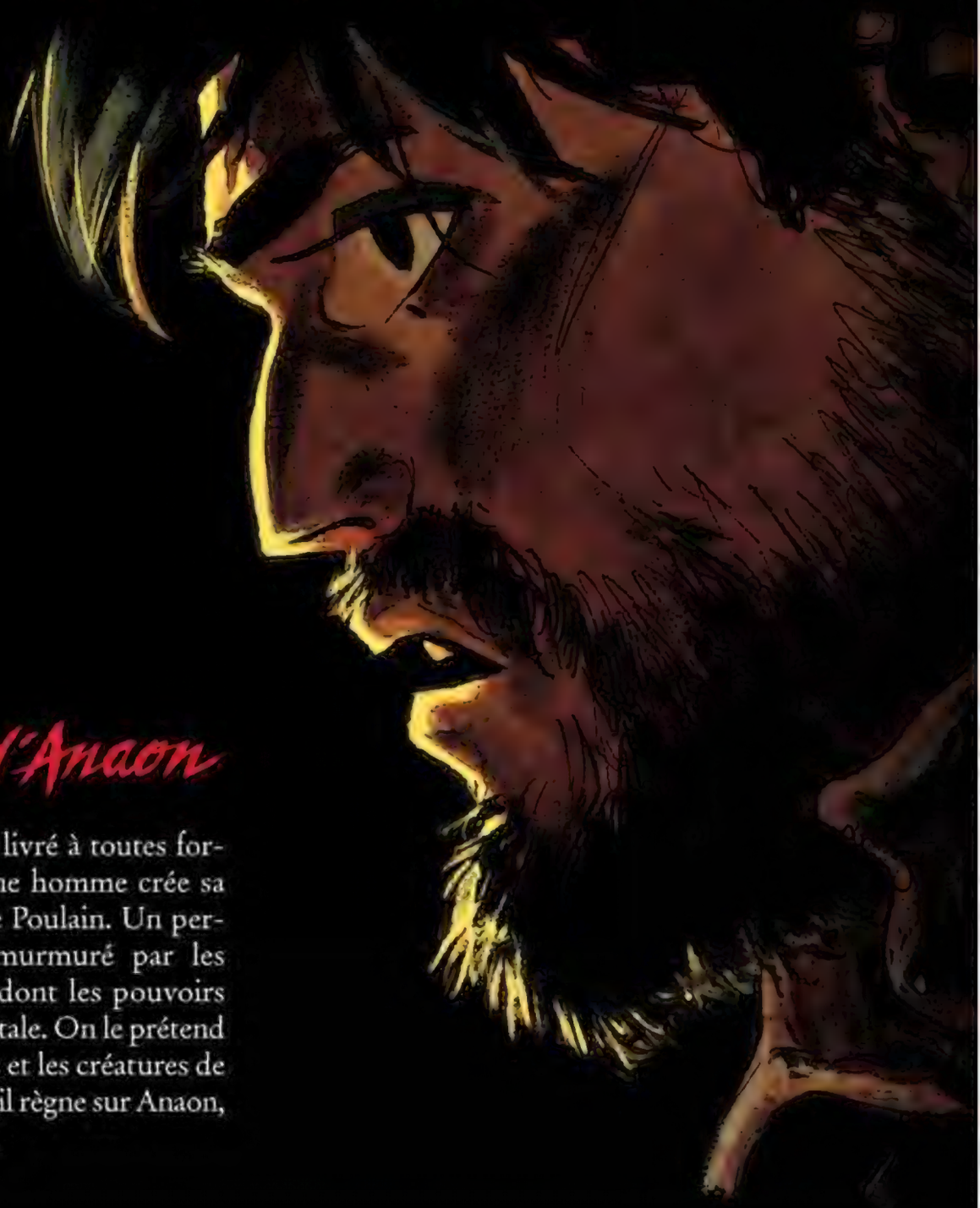
J-P R

Lefranc, T.19, Londres en péril, de Martin, Taymans et Dreze, CASTERMAN, 48 P. COULEURS, 9,50 €

Le nouvel épisode des aventures du célèbre reporter se passe non plus de nos jours mais dans le passé, peu après la guerre, ce qui gomme quelque peu le côté un peu désuet de certains des précédents albums. Celui-ci s'intercalle d'ailleurs entre *Le Maître de l'atome* (paru en 2006) et *L'Ouragan de feu* (paru en 1978 ! À redécouvrir d'urgence). L'intrigue n'est pas trop mal ficelée et rappelle d'ailleurs celles des *Blake et Mortimer* récents. Elle est servie par un dessin que l'on aurait aimé un peu plus léché, cependant.

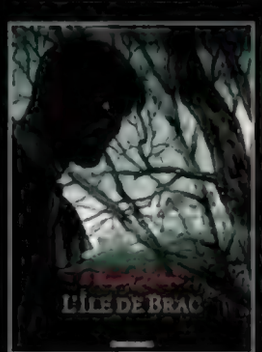
OLIVIER THIERRY

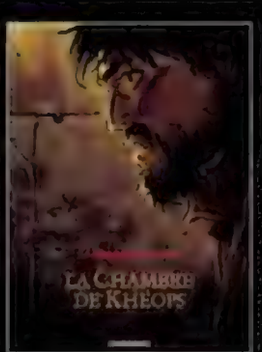
LE CHEF-D'ŒUVRE DE VEHLMANN & BONHOMME



Le Marquis d'Anaon

Au XVIII[e] siècle, dans un pays livré à toutes formes de superstitions, un jeune homme crée sa propre légende : Jean-Baptiste Poulain. Un personnage dont le nom est murmuré par les conteurs lors des veillées, et dont les pouvoirs sont craints jusque dans la capitale. On le prétend capable d'affronter les démons et les créatures de l'Autre Monde. On affirme qu'il règne sur Anaon, le royaume des âmes en peine.





NOUVELLES COUVERTURES – AVENTURES COMPLÈTES – AU RAYON BD.

NOUVEL ALBUM

DARGAUD
www.dargaud.com

Les voyages temporels d'un esthète

Harding was here repose sur un concept simplissime mais très efficace : le professeur Harding voyage dans le temps afin de rencontrer d'illustres peintres et de récupérer certaines de leurs œuvres avant qu'elles ne vaillent une fortune en 2008. Un bon pretexte pour revisiter l'histoire, mais aussi... pour la refaire.

© Adam et Midam / SOLEIL

Après 450 gags de *Kid Paddle*, et deux albums de la série dérivée *Game Over*, Midam ressentait le besoin de changer un peu d'atmosphère, de briser la routine et de se mettre en danger en tentant quelque chose de très différent. Mû parallèlement par la volonté de mettre en valeur le trait semi-réaliste de son assistant Adam (à qui il a pourtant fallu deux ans de travail pour dessiner à la manière de Midam, dans le cadre de la série *Game Over*), voici *Harding was here* !, un projet qui (comme *Game Over*) repose sur les multiples répétitions d'un concept original et déclinable à merci. Tout commence lorsque le riche et génial professeur Harding développe une machine à voyager dans le temps. Alléché par un article qui annonce le niveau record de mise en vente d'une toile de Van Gogh, il décide, pour expérimenter sa machine, de contacter le peintre directement, en lui proposant d'acheter cette toile. Mais négocier avec quelqu'un d'aussi imprévisible que Van Gogh s'avère n'être pas de tout repos... Le sujet de départ, d'une certaine façon, est assez proche de celui de la série *Timoléon*, créée en 1974 par Fred et Alexis, et dont le slogan était : «*Ils voyagent dans le temps pour de l'argent*». Mais il y a tout de même une différence de poids : Harding est plus excentrique que vénal, et surtout, il est déjà riche. Rapidement, sa motivation est donc moins de rapporter une toile susceptible de consolider sa fortune, que de peser sur la vie ou les œuvres de différents peintres. Harding was here réussit à concilier à la fois une documentation rigoureuse (références à la folie autodestructrice de Van Gogh, aux soucis d'argent de Rembrandt...) et les péripéties les plus loufoques. Chaque chapitre est la rencontre avec un artiste, autour d'une œuvre qui présente des caractéristiques étonnantes, inexpliquées à ce jour par l'histoire de l'Art. Le jeu de Midam consiste à proposer une explication qui ne contredit pas la réalité historique du tableau, tout en faisant intervenir Harding. Le professeur, dans un premier temps, subit les dérèglements de la réalité que ses voyages dans le temps engendrent. Mais rapidement il en prend son parti, et s'amuse même à mesurer l'impact de sa présence ou des conseils qu'il livre aux artistes, sur les biographies des peintres. Sans avoir de visée éducative, cette série parvient tout de même à promouvoir les peintres et l'histoire de la peinture, les esprits curieux approfondiront s'ils le souhaitent. Une vraie réussite, parfaitement servie par le trait d'Adam et les couleurs de Jérôme Maffre, et un premier tome qui s'achève sur un *cliffhanger* particulièrement critique.

HARDING WAS HERE, T.1,
DE ADAM (DESSIN)
ET MIDAM (SCÉNARIO),
SOLEIL
COLLECTION QUADRANTS
56 P. COULEURS **9,90 €**

JÉRÔME BRIOT

zoom bd

Bienvenue à Boboland, de Dupuy et Berberian, FLUIDE GLACIAL, 56 P. COULEURS, 11,95 €
Imaginons que le couple Bidochon ait édité un album de bande dessinée humoristique sur «la France d'en bas» parrainé par le quotidien *Aujourd'hui en France* ; nul doute que le résultat souffrirait d'un manque de satyre et de réflexion de fond. Dupuy et Berberian ont depuis longtemps trouvé leur place autant que leur lectorat au sein de cette bourgeoisie gauchiste dont ils tentent timidement de moquer les travers (avec le concours surréaliste de *Libération*. Quand les classes moyennes votaient à droite dans les années 70, Reiser était là pour dresser avec talent un portrait corrosif de cette aristocratie de bas étage ; oui mais voilà, le temps passe et n'est pas Reiser qui veut.

Walking Dead, T.5, Monstrueux, de Kirkman et Adlard, DELCOURT, COLL. CONTREBANDE, 144 P. N&B, 12,90 €
N'ayons pas peur des mots, *Walking Dead* est la meilleure série horrifique jamais réalisée. Non content d'avoir parfaitement assimilé les rouages du genre, Robert Kirkman a su habilement bâtir un univers dominé par les morts vivants et y faire évoluer des protagonistes forts de personnalités complexes. Ce cinquième volet oppose le groupe dirigé par Rick à une communauté tenue par un gouverneur en proie à une folie des plus abjectes. Après avoir développé la psychologie des survivants dans le précédent volume, Robert Kirkman explore à travers ce nouveau danger un aspect terrifiant de la société du spectacle. Georges Romero a désormais un alter ego au cœur du 9e art.

Esprit du vent, T.4, Windigo, de Manfredi et Frisenda, MOSQUITO, 96 P. N&B, 10 €
La force du dessin, l'audace des plans et la beauté lumineuse du noir et blanc laissent admiratifs. Certaines cases évoquent le minimalisme d'Hugo Pratt. Le western hors normes de Manfredi et Frisenda préfère au simplisme d'un Fenimore Cooper, source d'inspiration de Pratt, un univers narratif plus dense, héritier de *Un homme nommé Cheval* et *Dead Man*. *Esprit du vent* séduit par son ambiance oppressante et son implacable suspense où cohabitent fantastique et aventure tout en délivrant de passionnantes connaissances sur le chamanisme. Dans ce nouveau volume, Indiens et blancs font face à une créature démoniaque, au froid et à l'ennemi intérieur. À lire, en passant en boucle la bande son de *The Thing* de John Carpenter.

KAMIL PLEJWALTZSKY

MANGA NOUVELLE GÉNÉRATION

YŌMA

MAGICAL JANKEN-PON #1

YODJI #1

LORKAHN #1

CASSIUS #1

DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

WWW.MANGAKAMI.COM/YOMA

Tagada tagada, vl'a le Flagada

Le Flagada est assurément un drôle d'oiseau. Alors que Glénat publie une nouvelle série sur ce volatile, *ZOO* vous rappelle l'ethologie de ce curieux animal, paresseux certes, mais également très loquace et roi du calembour.

Sur un îlot paradisiaque autant que désertique (mais ne dit-on pas que *l'enfer c'est les autres* ?), vit un animal qui ressemble à une balle de tennis dotée de deux grosses pattes préhensiles et d'une queue composée d'une tige surmontée d'une hélice. Jaune à pois rouges (plus ou moins discrets) et joufflu, cet oiseau rarissime est particulièrement porté sur le *farniente*, d'où son nom : le Flagada.

Son existence est révélée au monde en 1961 par l'explorateur Alcide Citrix, imaginé par Charles Degotte dans un mini-récit paru dans *Spirou* n°1161 et intitulé *Prenez garde au Flagada*. Le volatile n'a, à cette époque, pas encore les rondeurs de sa version définitive. Cela lui donne un faux-air de Shadok à pois rouges (une ressemblance visionnaire, puisque les créatures de Jacques Rouxel feront leur première apparition bien plus tard, en 1968). Mais il porte déjà cette queue-hélicoptère polyvalente, grâce à laquelle il peut voler sur place et se mouvoir, sonder les océans ou qu'il peut, selon les situations, utiliser en tant que mixer, ventilateur, trancheuse, tronçonneuse voire excavatrice. Omnivore et constamment affamé, le flagada n'apprécie rien tant que les pignoufs, fruits issus de la récolte du pignoufier dont il s'empiffre goulument.

Degotte ne cachait pas son admiration pour le marsupilami de Franquin, et les deux créatures, quoique séparées par la barrière des espèces, partagent un certain nombre de caractéristiques, dont cet appétit insatiable et la possession d'une queue-outil. Mais alors que le marsupilami est une allégorie des forces sauvages de la nature, une sorte de super champion du règne animal, le Flagada sort de l'animalité par sa capacité à (dé)raisonner et son usage immodéré de la parole. Le Flagada parle, il est même doté d'un sens de l'humour assez particulier, avec une prédilection pour le jeu de mot acrobatique et les calembours truculents «*comme seul Orphée ose en faire*».

Le Flagada apparut, de 1961 à 1971, dans une trentaine de mini-récits du magazine *Spirou*. Puis, ses aventures furent racontées dans la partie classique du magazine, en récits complets de une à onze pages, ou en récits à suivre. Mais très étonnamment, il n'y eut aucune politique de publication en albums. Manque d'intérêt de Dupuis pour cette bestiole, ou est-ce l'auteur lui-même qui, solitaire invétéré, redoutait les démarches et négociations qu'impliquent un contrat d'édition ? Toujours est-il qu'en l'absence d'album, le Flagada aurait vu sa notoriété strictement limitée au lectorat du magazine *Spirou*, si Franquin ne lui avait donné un coup de pouce confraternel, en saupoudrant quelques clins d'œil dans les planches de Gaston.

Outre des posters du Flagada accrochés aux murs de la rédaction, deux gaffes utilisèrent directement ce personnage. Gaston inventa un ventilateur de bureau à l'effigie du flagada, modèle si efficace qu'il s'envola pour de bon et termina sa course en pulvérisant en confettis les contrats enfin signés par De Mesmaeker. Une autre fois, Gaston se déguisa en Flagada pour un bal costumé (*oui, mais si on danse ?*), oubliant de prendre en compte l'encombrement du costume pour monter dans sa célèbre Fiat 509.

Du vivant de Degotte (décédé prématurément en 1993), seuls deux albums du Flagada furent publiés : un premier recueil de mini-récits, aux éditions Pepperland en 1981, et *Emilius le terrible* en 1989 aux jeunes éditions Soleil (alors nommées MC Production). De nos jours, les éditions Le Coffre à BD (http://www.coffre-a-bd.com) réalisent un travail patrimonial remarquable, avec un programme de publication en ligne, et une intégrale en cours (deux volumes parus). De nos jours, le Flagada vit également de nouvelles aventures, réalisées par Bercovici et Zidrou, dont l'album *Le Dernier des Flagadas* est sorti début juin. Après 20 ans passés dans les vitrines d'un parc zoologique, le lymphatique oiseau est poursuivi par une sorte de Cruella violemment anti-piafs. Les circonstances ne portent pas trop à la gaudriole, toujours est-il qu'on ne trouvera pas l'ombre d'un calembour dans cette histoire à l'ambition plus aventureuse qu'humoristique.

© FRANQUIN / MARSU PRODUCTIONS

...MAIS SIIII ! VIENS LE VOIR TU NE PEUX PAS MANQUER ÇA !!!
WAAH !
AAH, PAS MAL MAIS SI ON DANSE ?
OUIIIII
WOUAAH !
HAAAH !
...C'EST UN PEU CHAUD POUR LA SAISON...
OH NE PEUT PAS PENSER À TOUT AH, C'EST TEMPS POUR LA MA...
ALORS, PRUNELLE TU TIRES, NOM DE NOM
OUHOUHAAR ! AHR AHR !
HUMHF

JÉRÔME BRIOT

LE FLAGADA, T.1,
LE DERNIER DES FLAGADAS,
DE ZIDROU (SCÉNARIO)
ET PHILIPPE BERCOVICI (DESSIN)
GLÉNAT
48 P. COULEURS **9,40 €**

...mais pas la dernière

Delcourt publie un succulent recueil de récits érotiques ayant trait aux premières expériences...

Non mais ils sont fous ces gens, personne leur a jamais dit qu'une fille ça sait pas choisir entre deux bites? Comment je fais, là ?
PEEP
En plus, je suis sûre que tout le monde me regarde...
© DELCOURT

Avec *Premières Fois*, les éditions Delcourt continuent sur la lancée de *Filles Perdues* (cf. *ZOO* n°13) et empruntent de nouveau les allées délicates de la BD réservée aux adultes. En publiant un album résolument érotique, pornographique même, avec une très belle liste de dessinateurs, l'éditeur montre qu'au-delà des sempiternels Manara, Magnus et autres dépositaires du X phylactère, une nouvelle génération d'artistes est prête à prendre la relève d'un genre que des années de pudibonderie avaient mis à mal. Car *Premières Fois* est un collectif. Autour de la scénariste, Sibylline, à qui l'on devait déjà *Nous n'irons plus ensemble au canal Saint-Martin* (Les Enfants Rouges), on retrouve toute une équipe de bons dessinateurs : Alfred, Capucine, Jérome d'Aviau, Virginie Augustin, Vince, Rica, Olivier Vatine, Cyril Pedrosa, Dominique Bertail et même l'anglo-saxon Dave McKean. Écrit avec l'idée d'évoquer le sexe sans tricher, sans pudeur et sans censure, l'album dévoile une suite de premières fois respectivement traitées par chacun de ces artistes.

© DELCOURT

C'est d'ailleurs dans cette diversité des situations que réside la réussite de l'ensemble : au milieu des dix récits, le lecteur trouvera toujours un élément qui l'interpellera, le provoquera, lui rappellera une anecdote personnelle ou racontée, et qui finalement le touchera. On pourrait d'ailleurs s'attendre à des histoires de sexe extravagantes ou outrancières, ce n'est pas le cas. Certaines sont communes, toutes sont vraisemblables, rien ne parait jamais absurde ou artificiel même quand il s'agit de situations très singulières comme dans *Nulle*, épisode où une poupée gonflable commente les excès qu'elle subit de son propriétaire ... Au-delà du caractère cru de certains passages, on ne peut qu'admirer l'esthétisme du recueil. L'illustration, explicite au possible, montre ce qui doit l'être. Suivant les cas, les différentes scènes pourront donc émoustiller, émouvoir ou perturber les lecteurs. Difficile de choisir les épisodes les plus réussis, tous d'une grande qualité graphique. On notera surtout la grande diversité de styles parmi les auteurs. Mention spéciale toutefois à Virginie Augustin qui dévoile dans *Première Fois* un nouveau pan de son talent, loin du trait pratiqué dans *Alim Le Tanneur*.

En publiant l'album dans la collection Mirages, par ailleurs grand public, les éditions Delcourt montrent qu'en BD comme dans le reste, l'érotisme, s'il est bien mené, n'est pas condamné à la littérature de gare. On ne peut que conseiller à nos lecteurs (majeurs) d'y jeter un œil...

YANNICK LEJEUNE

© DELCOURT

PREMIÈRES FOIS,
DE SIBYLLINE (SCÉNARIO),
DELCOURT,
COLLECTION MIRAGES,
95 P. NOIR & BLANC
14,95 €

Découvrir l'Orient et ses mystères

Depuis quelques années, les maisons d'édition ont la bonne idée de fouiner dans leur catalogue pour ressortir en recueil des BD qu'on ne trouve plus dans les librairies. C'est souvent l'occasion de voir surgir des limbes des auteurs injustement méconnus. Avec l'intégrale de *Luc Orient*, d'Eddy Paape, publiée en cinq volumes, le Lombard remet sous le feu des projecteurs un de ses grands anciens. Et pour ne rien gâcher, il publie dans le même temps une belle biographie. Retour sur un dessinateur qui a marqué son époque.

Petit jeu entre amateurs de BD. Quel est donc cet auteur qui commença sa carrière en 1946 aux côtés de Morris, Peyo et Franquin ? Un dessinateur qui transforma en cases sonnantes et trébuchantes des scénarios de Charlier, Greg et Duchâteau. Qui collabora aux magazines *Spirou*, *Tintin* et *Pilote*. Un artiste reconnu, professeur à l'Institut Saint-Luc de Bruxelles, qui enseigna les ficelles de l'art séquentiel à Berthet, Cossu, Foerster et Andreas. Vous ne voyez pas ? Non, ce n'est pas Hergé. Encore moins Uderzo. Pas plus Goscinny. Allez, je vous donne la réponse : ce monstre de la BD à la carte de visite plus longue que mon bras se nomme... Eddy Paape. «*Eddy quoi* ?» me répondez-vous en choeur. Hé oui, ce pilier de l'école belge est paradoxalement peu (re)connu du grand public français. Il était temps de rendre hommage à un gamin de 88 ans.

Lorsqu'on regarde sa biographie, on se rend compte qu'Eddy Paape est dans tous les bons coups de la bande dessinée franco-belge pendant plus de 30 ans. En 1946, il prend en marche le train du magazine *Spirou*, qui a reparu dès la fin de la guerre. Joseph Gillain, alias Jijé, lui confie les dessins de *Jean Valhardi*. À partir de 1951, il inaugure la série des *Belles histoires de l'oncle Paul*. En 1958, il crée le personnage du reporter Marc Dacier avec Jean-Michel Charlier, le scénariste, notamment, de *Buck Danny* et de *Barbe Rouge*. En 1959, il fait partie de l'aventure *Pilote*. Et quand Greg, fraîchement nommé rédacteur en chef du journal *Tintin*, cherche à dépoussiérer l'hebdomadaire, Eddy Paape est encore une fois au centre de la mêlée.
En 1966, le magazine du petit reporter n'est plus du tout sur la même longueur d'onde que la jeunesse de l'époque. Son côté boy-scout est complètement suranné. Greg veut donner un coup de

© GREG ET PAAPE / LE LOMBARD

jeune à la publication en lançant un certain nombre de nouveaux héros. Bruno Brazil, Bernard Prince et Olivier Rameau voient ainsi le jour sous la plume du scénariste aux mille bras. Greg réserve à Eddy Paape la réalisation de la seule histoire de science-fiction, avec pour personnage principal Luc Orient. Le défi est de taille car le genre est considéré à cette période comme de la littérature de gare, un tantinet vulgaire, bonne pour quelque obscure série B cinématographique. Avec talent, Greg et Paape lui donnent du style.

Le premier épisode est publié le 17 janvier 1967. Le lecteur découvre les aventures de Luc Orient, physicien au physique avantageux, de son supérieur hiérarchique Hugo Kala et de Lora leur pimpante assistante (il est d'ailleurs amusant de constater que

© GREG ET PAAPE / LE LOMBARD

physiquement, ces personnages sont assez proches de ceux de la série *Flash Gordon* (*Guy l'Éclair* en français)). Alternent alors des escapades sur la planète Térango avec des équipées, plus réussies d'ailleurs, sur notre bonne vieille Terre. À chaque fois, un point commun, l'aide salvatrice de la science pour résoudre les énigmes et combattre les méchants. La menace apparaît d'ailleurs souvent derrière un voile de superstitions ou de croyances diverses, que les scientifiques prennent un plaisir non dissimulé à tailler en pièces. Manipulations génétiques, gaz hallucinogènes, contrôle mental, métal inconnu ou voyage dans le temps parsèment ainsi les albums et mettent à rude épreuve la présence d'esprit et le courage physique de Luc Orient. Certes, cette série en 18 épisodes est indubitablement datée. Les dialogues un peu ronflants et l'ambiance bon enfant trahissent des aventures calibrées pour la jeunesse des années 70. Un charme un peu désuet, mais réel, imprègne toutefois les pages de ces albums. La sincérité des auteurs et le trait élégant d'Eddy Paape y sont pour beaucoup.

THIERRY LEMAIRE

LUC ORIENT,
INTÉGRALE NUMÉRO 3,
DE GREG (SCÉNARIO)
ET EDDY PAAPE (DESSIN)
LE LOMBARD
200 P. COULEURS
17,50€

Le seul vrai Tibet Libre

Tibet est un phénomène : auteur régulier et infatigable de plus de 150 albums, dont la série des *Ric Hochet* ou encore des *Chick Bill*. Ce qui le caractérise, c'est le sourire dans les yeux, son optimisme d'airain, du moins en apparence. La carrière de «*ce gosse qui joue à être heureux*» (comme le désigne son ami Salvatore Adamo) semble tracée d'une ligne claire, depuis 50 ans.

Né en 1931, le marseillais Gilbert Gascard, fils d'un célèbre joueur de l'OM dont la famille avait émigré à Bruxelles, découvre le *Jean Valhardi* de Jijé dans *Spirou*. À 10 ans, c'est le choc. «*Je retrouvais dans Valhardi toutes les qualités de mes chefs scouts*». Car le jeune Marseillais, habitant au cœur de Bruxelles dans la paroisse de Saint-Géry, est parfaitement intégré à la Belgique d'alors. À 13 ans, il arrive à dégoter l'adresse d'Hergé, grâce à un copain de classe. Il ose rendre visite au maître. Le père de *Tintin* lui prodigue gentiment des conseils qui se résument à trois mots qui seront les siens toute sa vie : crédibilité, lisibilité, simplicité. À 16 ans, «*ne foutant rien d'autre à l'école que des dessins*», il fait le tour des journaux avec sa BD sous le bras. Buisson creux, jusqu'à ce qu'il rencontre, dans l'antenne bruxelloise de l'agence Opera Mundi, Armand Bigle (1917-1997) qui l'aiguille sur deux professionnels de la BD publiant dans *Bravo* : Tenas et Rali. Il a 16 ans. Deux années durant, il gomme leurs planches et leur fait le café. Là, il rencontre leur scénariste attitré, un certain... André-Paul Duchâteau. Après un voyage aux États-Unis, Bigle est devenu directeur général du *merchandising* Disney sur tout le continent, crée un studio de dessin de Disney à Bruxelles dans lequel Tenas, Rali et Tibet sont enrôlés. Dans la foulée, il lance *Mickey Magazine* entre 1950 et 1959, publié en français et en flamand pour la Belgique et le Congo belge. Tibet fait du *Mickey* (sur scénario de Duchâteau) pendant quelques temps mais, comme il n'est pas très bien payé, il commence à vendre des histoires aussi à *Heroïc Albums*. Il prend également rendez-vous chez Dupuis. C'est pour le mercredi et, le lundi, il décide d'aller voir le *Journal de Tintin*, dont les locaux sont à quelques centaines de mètres de son domicile. Intégré au studio du Lombard comme «dessinateur à tout faire», il décommande son rendez-vous de Marcinelle... Au Lombard, Tibet fait des publicités, des culs de lampe, de temps en temps des planches.

Marcel Pagnol au Far West

En 1952, à la demande de son patron Raymond Leblanc, il crée pour *Tintin*, *Chick Bill*, une série animalière de western. Mais Hergé la refuse. Il a un mauvais souvenir de *Popol et Virginie au pays des Lapinos* conçu dans le même registre. «*Cela ne marchera jamais*» décrète-t-il. Leblanc recase alors la série dans *Chez Nous/Junior*, un hebdomadaire qu'il réalise clé en main pour le groupe Standaard. Au rythme de deux planches par semaine, suivant malgré tout les conseils d'Hergé, il fait de ses personnages des humains. Parodie du western classique, *Chick Bill* ne se prétend pas réaliste. «*C'était Marcel Pagnol au Far West*» concède le dessinateur aujourd'hui, aux antipodes d'un *Lucky Luke* nourri par la vraie légende de l'Ouest. Tibet introduit Greg dans *Tintin* qui lui scénarise la série pendant une quinzaine d'années. Bientôt, Tibet dessine deux planches de *Chick Bill* dans *Junior*, une autre dans *Tintin*, rejointes par des jeux, puis des planches de *Ric Hochet* qu'il réalise avec son ami Duchâteau. Ce nom... «*Ric Hochet*» ! C'est un vice chez Tibet, la plupart de ses séries sont trempées dans l'humour de l'*Almanach Vermot*. Tibet dessine pendant des années deux *Chick Bill* et deux *Ric Hochet* par an ! Il ne les faisait pas seul : il s'était attaché les scénaristes Greg et Duchâteau et les décors de *Ric Hochet* étaient faits par des assistants : Mittéi, Denayer, Desmit, Brichaud... Mais, il insiste, il a toujours fait le lettrage lui-même. Le héros en *tweed* restera longtemps le personnage préféré des lecteurs du *Journal Tintin*. «*Normal*, dit Tibet, *c'est une espèce de Tintin réaliste*». Familier des auteurs Dupuis (il joue toutes les semaines au billard avec Franquin, Roba et Peyo), il reste fidèle au Lombard, en dépit des soubresauts de l'entreprise.

Tibet chez Glénat

Et puis... Pour la première fois de sa carrière, il publie sa nouvelle série, *Aldo Rémy*, chez... Glénat ! «*J'ai voulu faire une série où je me sentais complètement libre, un truc qu'Hergé n'aurait pas apprécié, mais tant pis.*» Il la fait comme ça, de chic, pour s'amuser, sans consulter quiconque, et la montre au Lombard. Réponse gênée : «*Ça va détruire ton image de marque*» lui dit-on. Il propose dès lors la série à son ami Paul Herman chez Glénat, qui la prend. *Aldo Rémy*, c'est «Pagnol à Charleroi», l'histoire d'un homme sans emploi qui vend ses services au tout venant, et en particulier à la toute venante. On y retrouve un duo de comédie à la Laurel et Hardy au dialogue pétri de faconde. Tibet y montre des pauvres, tel qu'il les imagine, ou plutôt, tels qu'ils les a connus enfant dans les quartiers miséreux de Bruxelles pendant la guerre : «*On habitait une maison qui n'était pas un taudis, mais presque*». Il les transpose de nos jours. Son ami Dany le lui fait remarquer : les pauvres, aujourd'hui, ça vit dans des tours HLM. Mais encore une fois, Tibet ne s'attache pas à ce que ce ses histoires soient réalistes mais seulement à ce qu'elles soient crédibles. Et puis surtout, il s'amuse : «*On crée des personnages qui deviennent nos comédiens et on nous charge de les mettre en scène et de les faire jouer.... Quel beau métier !*»

DIDIER PASAMONIK

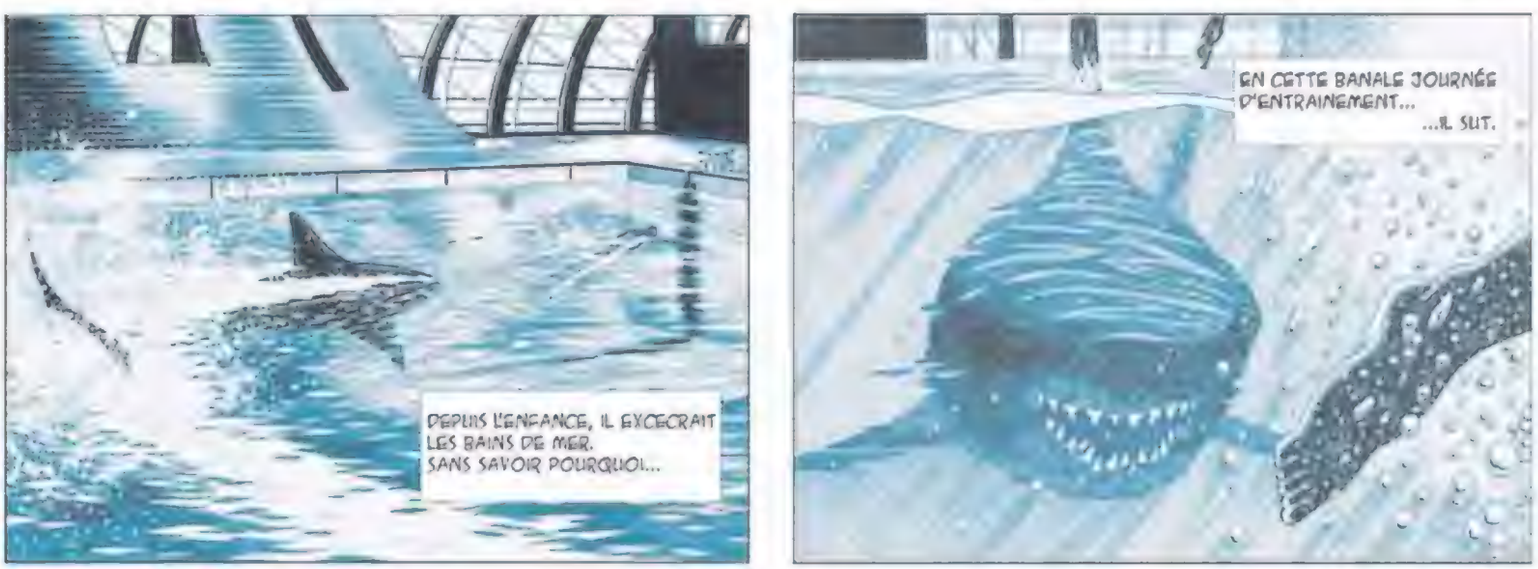
Envoyez-nous vos strips ou planches à : ZOO, 45 rue Saint-Denis, 75001 Paris ou à redaction@zoolemag.com

Issu de l'atelier «bbZ» (cf. *ZOO* 10), **ÉTIENNE M** officie à présent au sein d'une pépinière d'artistes à vocation éditoriale : Fugues-en-bulles. Étienne M nous entraîne d'un monde à l'autre, porté par un graphisme aérien et empreint de poésie. Prochaine parution : *Brezza, la sirène du Gogoswing*.

CILOU, T'AURAIS PAS VU MON TICKET D'ENTRÉE POUR LA JAPAN EXPO?
QUE?.. HEU? MAIS...
TU PEUX ME DIRE À QUOI TU JOUES, TONIN?
Y'A LE CRÉATEUR DE GOLDORAK, GÔ NAGAI... PUIS DOROTHÉ À LA JAPAN EXPO!!
GOLDORAK!! GO!!

THIERRY BOULANGER est lui aussi issu de l'atelier «bbZ». Il affectionne un certain réalisme, aussi bien dans son trait que dans les contextes mis en scène. Prochaine parution : *La vibration du Monde*.

MEMBRE DE L'ÉQUIPE OLYMPIQUE CANADIENNE DE NATATION, ED BEAUBIER ÉTAIT TRIBUTAIRE D'UNE PHOBIE...
IL AVAIT TOUJOURS DÉTESTÉ NAGER EN MER.
2024
OSAKA - KOBÉ



JEAN-LUC DEGLIN. Retrouvez les strips de Crapule sur www.mundo-bd.fr, le site BD de la Caisse d'Épargne.

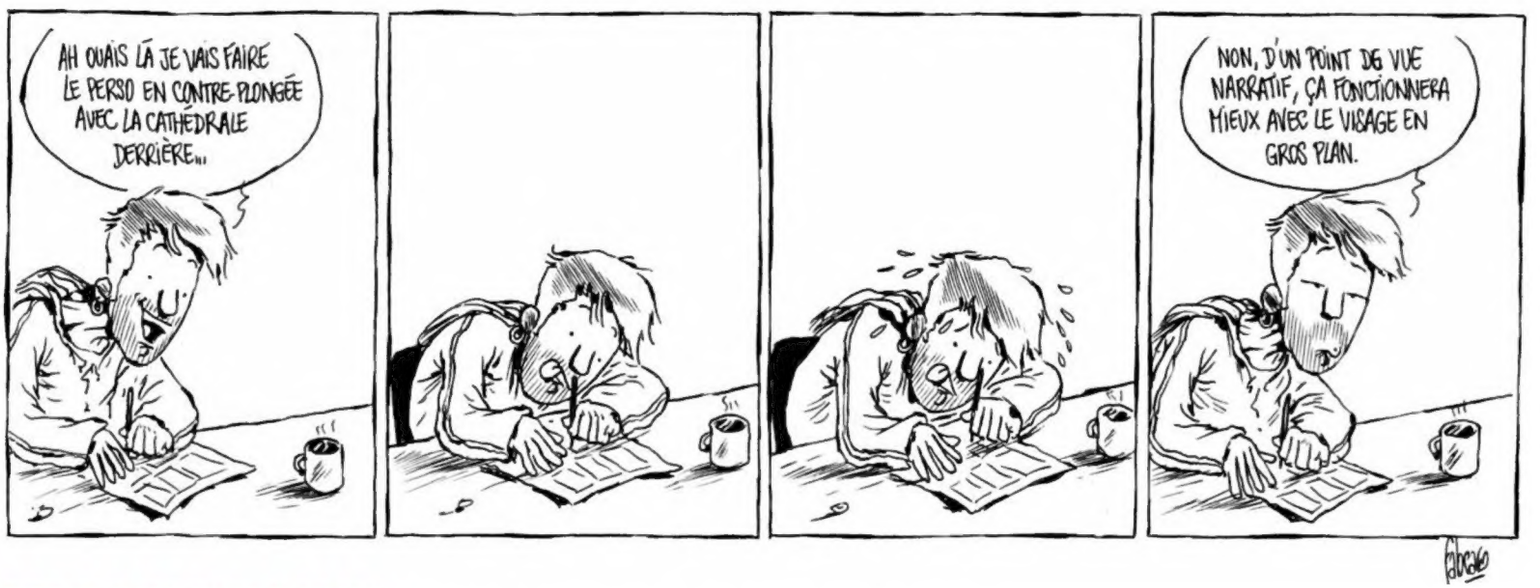
TIBO SOULCIÉ : tibo soulcié pratique la bande dessinée mais ce n'est pas comme si il avait vraiment le choix. Il prend son humour très noir et sans sucre. Sa passion pour les spécialités charcutières le perdra. Son album *Marine à Babylone* sort le 9 juillet chez Vent des Savanes.

jean-Brice
JEAN-BRICE ÉTAIT UN CADRE MOYEN DANS UNE BOÎTE MOYENNE...
Les résultats sont moyens les mecs.
LE CAFÉ Y ÉTAIT MOYEN, LES COLLÈGUES AUSSI.
Vous avez regardé la Moyenne Star ?
LE SALAIRE, lui, PAR CONTRE...
y'z pas moyen, l'augmentation.
jean-Phil
JEAN-PHIL AVAIT TOUJOURS ÉTÉ UN CONNARD...
Salut les connards
Salut jean-Phil !
ÉCOLES DE CONNARDS, JOB DE CONNARD : UNE VIE DE CONNARD !
fais pas ton connard !
Haha !
Parles-en à ma connasse de femme !
JEAN-PHIL EST DONC MORT COMME UN GROS CONNARD !
y'a quand même des sacrés connards !
allô ?

Envoyez-nous vos strips ou planches à : ZOO, 45 rue Saint-Denis, 75001 Paris ou à redaction@zoolemag.com

FABCARO : Sous des dehors prolifiques, Fabcaro est quand même un gros fainéant. La preuve : il adore les strips.

BONJOUR, VOUS ACCEPTEZ DE FAIRE DES DÉDICACES SUR FEUILLES VOLANTES ?..
OUI OUI BIEN SÛR !
J'AURAI AU MOINS FAIT UN HEUREUX
UN AUTEUR QUI ACCEPTE AUSSI VOLONTIERS DOIT VALOIR QUE DALLE SUR E-BAY...
DIRECT À LA POUBELLE


AH OUAIS LÀ JE VAIS FAIRE LE PERSO EN CONTRE-PLONGÉE AVEC LA CATHÉDRALE DERRIÈRE...
NON, D'UN POINT DE VUE NARRATIF, ÇA FONCTIONNERA MIEUX AVEC LE VISAGE EN GROS PLAN.

SYLVAIN DELZANT : 1m82, yeux verts, chauve. Champion d'Ikebana.

C'EST QUOI UN "GRAPHIC NOVEL" ? C'EST UN ROMAN DESSINÉ PAR CEUX QUI NE SAVENT PAS ÉCRIRE ??
OU UNE B.D. ÉCRITE PAR CEUX QUI NE SAVENT PAS DESSINER ??
OU BIEN ENCORE, UN ROMAN GRAPHIQUE POUR CEUX QUI NE SAVENT PAS LIRE !!??
HEIN
CARNET DELZANT '08 NBNC

+ de 600 dépositaires en France !

Et s`il n`en reste plus, il en restera encore sur :

www.zoolemag.com

Sur notre site :
20 albums de Couleur de Peau : Miel à gagner,
dont cinq dédicacés par l`auteur !

- **ZOO est disponible dans plus de 600 librairies, Virgin, Fnac, Espaces culturels Leclerc, librairies Canal BD et festivals.**
- **Ce numéro a été tiré à 90 000 exemplaires.**
- **ZOO paraît la deuxième semaine de chaque mois impair.**

Professionnalisez votre talent !

Lignes et Formations est une école spécialisée dans l'enseignement à distance des arts appliqués. Les passionnés de dessin, de BD ou d'autres disciplines (photo, décoration, design...), pourront exprimer leur personnalité, perfectionner leur technique et accéder à un métier en rapport avec leur passion !

L'ENSEIGNEMENT

› DES MÉTHODES D'ENSEIGNEMENT SPÉCIALEMENT CONÇUES POUR L'ENSEIGNEMENT À DISTANCE DES ARTS APPLIQUÉS, orientées vers le monde professionnel : réalisation de votre book, aide à l'élaboration de projets professionnels, accompagnement et suivi des stages pratiques en milieu professionnel...

› DES PROGRAMMES COMPLETS, CONCRETS ET EFFICACES, qui vous préparent rigoureusement aux diplômes et aux métiers choisis, et vous permettent d'acquérir les compétences professionnelles nécessaires : exercices autocorrectifs, méthode de travail, travaux pratiques dirigés, examens blancs...

› DES OPTIONS COMPLÉMENTAIRES pour approfondir un programme et acquérir une spécialisation.

› UN ACCOMPAGNEMENT continu et individualisé, une assistance pédagogique permanente (par téléphone, courrier, courriel).

AUTRES FORMATIONS

(Renseignez-vous auprès de nos conseillers)

› SECTION DECO

Décorateur d'intérieur - Paysagiste - Etalagiste - Préparation au BTS design d'espace

› SECTION PHOTO

Photographe de studio - Reporter photographe - photographe de mode - Préparation au CAP photographe

SECTION GRAPHISME

Des formations professionnelles pour maîtriser les techniques du dessin et acquérir les compétences spécifiques d'un métier dans les arts graphiques

- Dessinateur auteur de BD
- Dessinateur illustrateur
- Designer graphiste
- Maquettiste PAO

Atout formation
les options complémentaires

- BD
- Retouche numérique

POUR EN SAVOIR PLUS écrivez à Lignes et Formations :
5 avenue de la République CS 71101 - 75541 PARIS CEDEX 11 ou appelez le 01 44 61 90 10

précisez la formation qui vous intéresse

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code Postal |_|_|_|_|_| Ville .....

Téléphone |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_| Age |_|_| (à partir de 16 ans)

Niveau d'études/diplôme(s) ..... Profession .....

Conformément à la loi «informatique et libertés» du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données personnelles vous concernant.

ZOO 003

lignes et formations
l'école des métiers créatifs

Etablissement privé d'enseignement à distance soumis au contrôle pédagogique de l'Education Nationale

5 avenue de la République - CS 71101
75541 PARIS cedex 11

TEL : 01 44 61 90 10
www.lignes-formations.com

Lignes et Formations sarl - RCS Paris B 452 224 181